

UNIVERSITE DE PARIS -- FACULTE DES LETTRES

Etude Critique des Passions dans l'Œuvre de Balzac



DEUXIÈME THÈSE

PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Paul CÉSARI

Agrégé de Philosophie

Professeur au Lycée de Vendôme



LES PRESSES MODERNES

Palais-Royal

PARIS

—
1938

Etude Critique des Passions
dans l'Œuvre de Balzac

UNIVERSITE DE PARIS - FACULTE DES LETTRES

Etude Critique des Passions dans l'Œuvre de Balzac

DEUXIÈME THÈSE

PRÉSENTÉE A LA

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Paul CÉSARI

Agrégé de Philosophie
Professeur au Lycée de Vendôme

— 0 —

LES PRESSES MODERNES

Palais-Royal

PARIS

—
1938

La Faculté n'entend donner aucune
approbation ni improbation aux opi-
nions émises dans les thèses ; ces
opinions doivent être considérées
comme propres à leurs auteurs



INTRODUCTION ⁽¹⁾

Nous avons eu, en faisant cet ouvrage, le souci d'apporter quelque clarté dans le problème si embrouillé et, au fond, si neuf des passions. Ce n'est donc pas une étude sur Balzac que nous présentons, mais sur les passions. Balzac pour cette étude nous est indispensable, car des réflexions abstraites en psychologie ne peuvent acquérir une certaine valeur qu'à condition de se baser sur des exemples concrets. Naturellement, deux objections importantes peuvent être faites à ce dessein. Il semblerait, au premier abord, que les idées développées sur les passions ne puissent avoir de valeur qu'appuyées sur des faits réels et non sur des événements dus à l'imagination d'un auteur. Mais, à deux points de vue, il semble que les créations d'un véritable romancier puissent servir davantage à l'élaboration d'une théorie des passions que l'observation réelle. D'abord, la passion ne peut être observée que sur une longue période de vie, difficile à suivre pour un observateur. De plus, le réel présente des événements trop contingents, de telle sorte que les aspects essentiels de la passion se trouvent masqués. Au contraire, un véritable romancier sait dégager les réalités typiques des circonstances accessoires, sans que ces types cessent de vivre réellement. En somme, il semble qu'une des méthodes possibles pour éclairer la nature des passions soit de prendre ses documents chez un romancier, qui déjà a réalisé les abstractions nécessaires, pour faire une abstraction au second degré, par laquelle se présente la justification de quelques idées psychologiques sur les passions. Mais pourquoi choisir Balzac ? Evidemment, nous nous trouvons en face de la seconde objection pos-

(1) Les références concernant les œuvres de Balzac se rapportent à l'édition Conard.

Les emprunts au texte de Balzac, assez importants mais sans continuité, ont été imprimés en italiques. Il nous a paru, en effet, indispensable, pour résumer certains récits de l'auteur, d'utiliser quelques-unes de ses expressions parfois transformées pour être intégrées à notre exposé. Les citations textuelles un peu étendues ont été mises entre guillemets.

sible. Disons-le tout de suite, nous admettons fort bien que l'étude d'autres auteurs puisse fournir d'autres idées sur les passions, mais sans doute des idées complémentaires et non contradictoires. Toutefois, Balzac a le privilège insigne sur la plupart des romanciers de mettre fort peu de lui-même dans ses romans, et de voir en quelque sorte dans son imagination une multitude de scènes typiques. L'auteur de la Comédie humaine fait vivre une société qui, tout en étant stylisée, donne l'impression de réalité, parce que les événements décrits ne sont pas seulement possibles, mais qu'ils se tiennent avec un mélange d'illogisme et de logique, comme se tiennent les faits dans la réalité. Balzac n'est pas introspectif, mais visionnaire, et sa faculté créatrice n'est pas génératrice de rêverie ; elle découvre des réalités typiques. Sa vie intérieure semble assez pauvre d'après son propre témoignage. S'il ne travaille ni ne parle, il s'ennuie. Lors d'un voyage en Russie, il écrit à la comtesse Hanska, que ne parlant pas la langue des pays qu'il traverse, il n'a pas dit cent phrases depuis Riga, où il a quitté un négociant français. « Je suis toujours en face de moi-même et le pays étant toujours le même désert et la même plaine, je n'ai rien pour intéresser les yeux ; le cœur a passé de l'excessive richesse à la pauvreté la plus absolue » (2).

Si l'observation de lui-même le déçoit, son imagination lui permet toujours de créer des synthèses typiques et notamment de faire de lui-même un personnage cohérent. M. Bellessort voit avec raison dans l'amour de Balzac pour Madame Hanska une série de fausses notes, par exemple, lorsqu'il écrit à l'étrangère des phrases ampoulées, seulement attendrissantes si l'on songe à la distance qui sépare les amants (3). La persistance et l'égalité d'un amour pendant dix-sept ans nous mettent d'ailleurs quelque peu en défiance, d'autant plus que dans cet intervalle d'autres amours traversent la vie de Balzac ; celui-ci entretient notamment une correspondance avec la mystérieuse Louise et expose dans ces lettres des théories qu'il réservait parfois à Madame Hanska. « Vous seule, peut-être, saurez les douleurs d'une lutte, sous lesquelles je succomberai bientôt exténué.... N'ayez pas d'amitié pour moi ; j'en veux trop... » (4). Balzac est malgré tout sincère. Son amour n'est pas imaginaire. « Ce n'est pas un amour d'imagination : les amours d'imagination sont ceux qui se refroidissent ou s'éteignent le plus vite. Il se

(2) Œuvres complètes, Calmann-Lévy, *Correspondance*, p. 375.

(3) Bellessort : *Balzac et son œuvre*, p. 117.

(4) *Ib.*, p. 119.

fonde sur des réalités comme ses romans. Il est le roman que Balzac porte en lui pour lui seul, le roman d'un Balzac malheureux mais d'une fidélité à toute épreuve, perdu de dettes, consumé par l'absence, dont les nuits n'ont qu'une étoile et si lointaine, mais qui, à force de courage et d'austérité, triomphera de tous les obstacles et un jour enfin épousera une comtesse que sa qualité d'étrangère rend naturellement l'égale d'une duchesse de France » (5). Un tel amour, que ne transforme ni n'atteint aucune contingence, a son siège dans ce qui chez Balzac échappe à l'espace et au temps, sa faculté créatrice.

Ainsi, Balzac crée son personnage. Et ce qu'il fait de lui-même est certainement plus intéressant et plus réel que les révélations d'une observation fantaisiste. Il ne se livre pas à l'observation, mais il construit et ce n'est pas un roman imaginaire qu'il crée néanmoins, car la faculté créatrice de Balzac n'a rien de cette imagination qui enfante des rêveries. C'est une puissance, qui organise et rend une réalité plus consistante que les faits évanescents, qui se succèdent dans une vie et que l'observation pourrait saisir.

De même que Balzac se crée lui-même imaginativement il peut créer une multitude de personnages et même une société. Il ne faut pas s'attacher aux remarques qui nous montrent Balzac dans ses œuvres. Seuls certains détails de la vie des personnages ressemblent à quelques événements également accidentels dans la vie de l'auteur. Son grenier de la rue Lesdiguières est évoqué dans *La peau de chagrin*, *Facino Cane*, *Les illusions perdues*. « Il n'y oublie ni la fontaine publique où il allait lui-même puiser de l'eau, ni le paysage de toits bruns, grisâtres, rouges, qu'il voyait de sa fenêtre, ni la vieille femme, l'Iris messagère, que ses parents chargeaient de temps à autre de lui apporter des provisions » (6). La maison de la rue des Marais-Saint-Germain se retrouve partiellement dans l'imprimerie de David Séchard. Et le fait que Louis Lambert nous fait voir les coutumes du Lycée de Vendôme, et que nous avons aussi un aperçu de la pension Lepitre où Balzac continua ses études, ne nous montre vraiment pas dans l'auteur un poète du moi (7). Il n'y a qu'une correspondance avec des événements qui portent une date et une localisation spatiale, mais sans importance. On peut observer, par contre, d'importants détails sentimentaux qui ont servi de point de départ à son imagination. Ainsi les passages du *Lys dans la vallée* sur l'humeur difficile

(5) Bellessort : *Balzac et son œuvre*, p. 119.

(6) Le Fretton : *Balzac, l'homme et l'œuvre*, p. 159.

(7) *Ib.*, p. 157-158.

de sa mère, sur l'état de contrainte dans lequel il grandit, sur ses privations, ses ardeurs secrètes, ses fringales d'indépendance, ses rêves de gloire et d'amour, ont un caractère plus typique. Mais ce ne sont là que des fragments de la passion qu'il décrit dans ce roman. C'est une origine qui peut faire comprendre le bonheur que Félix de Vandenesse trouve dans une passion demi-équivoque, un peu maternelle, mais cette passion finalement pourra se détacher de cette forme. Il est vrai néanmoins que l'amour de Madame de Mortsauf pour Félix a quelque rapport avec celui de Balzac pour Madame de Berny et le roman continue la vie, mais seulement dans sa trame ou thème sentimental général. Il reste que Balzac n'a réussi à organiser ces thèmes que dans son roman et non dans sa vie.

Le roman et la réalité ne se rejoignent jamais nettement, même dans les nouvelles dont l'étendue moindre permettrait une correspondance plus étroite. Dans l'histoire de *La femme abandonnée* il y a quelque souvenir des rapports de Balzac et de la Dilecta, sauf dans la solution. Si les séductions de Madame de Castries ont permis au romancier de dire « moi seul sait ce qu'il y a d'horrible dans *La duchesse de Langeais* », c'est probablement qu'un état émotionnel vif a été à la base de l'invention de ce roman qui, toutefois, illustre bien mieux l'aventure passionnelle de Balzac que ses relations exactes avec Madame de Castries.

Mais la plupart du temps la vie de Balzac n'a qu'un très lointain rapport avec ses romans. Qu'il intercale ses candidatures politiques dans *Albert Savarus*, sa vie d'homme d'affaires dans *Gobseck*, *Une fille d'Eve*, *Mercadet*, il n'y a jamais que suggestions à l'œuvre d'art qui ne s'embarrasse pas beaucoup de ses origines. Balzac a été collectionneur, mais il semble que le cousin Pons ne s'occupe que d'une manière accidentelle de la passion du collectionneur.

On a signalé cependant la ressemblance, même physique, de Balzac avec certains de ses personnages. David Séchard a maints signes physiques et moraux de ressemblance. Lucien de Rubempré est l'opposé physique de David et donc de Balzac, mais il y a entre eux quelque similitude de situation. Il va se lancer, entre vingt et vingt-deux ans, c'est-à-dire au même âge que Balzac, à la conquête de Paris. L'un et l'autre vont choisir le journalisme comme moyen d'accès et se retirer meurtris de la lutte. Louis Lambert n'est sans doute pas le portrait physique de Balzac, quoique la tête d'une grosseur remarquable, les cheveux d'un beau noir, le front prophétique y font songer. Mais il y a ressemblance morale. Or il semble que cette simi-

litude soit fatale aux personnages que crée Balzac et les condamne à disparaître. Et ceci est encore plus net pour d'Arthez qui, surtout dans *Les secrets de la princesse de Cadignan*, ressemble à Balzac, mais bientôt s'évapore, suivant l'expression de M. Abraham (8). « La ressemblance dont Balzac les dote est un don funeste à ses créatures. A peine en sont-elles parées, qu'elles se trouvent atteintes d'un malaise rapide, qu'elles se voient comme expédiées vers le néant... Pour elles, pour le lecteur qui les contemple, la ressemblance avec Balzac est un signe fatal dont l'effet sera promptement mortel » (9). M. P. Abraham signale encore le cas de Marcas puissant tribun populaire à trente-trois ans, âge auquel Balzac a cru être emporté loin de la littérature par les ambitions politiques et dont la description physique suit d'assez près le portrait de l'auteur. Marcas finit misérablement à la fin de la nouvelle qui porte son nom. Athanase Granson dans *La vieille fille* présente un autre exemple du caractère éphémère des êtres qui ressemblent à Balzac. D'abord, il est introduit dans le roman malgré l'auteur et peut-être parce qu'il ressemble à l'auteur. Cette passion d'un jeune homme de vingt-trois ans pour une fille de quarante n'est-ce pas celle de Balzac pour Madame de Berny ? Mais aussi les notations sont pauvres et l'éloquence remplace parfois l'analyse. Balzac lance l'anathème contre ceux qui ne comprendraient pas la passion d'Athanase, contre « les gens riches, ces sultans de la société, qui y trouvent des harems, les bourgeois qui suivent la grande route battue par les préjugés, les femmes qui, ne voulant rien concevoir aux passions des artistes, leur imposent le talion de leurs vertus en s'imaginant que les deux sexes se gouvernent par les mêmes lois ». Sans doute on sent la sincérité de cette exclamation, mais une sincérité irréfléchie. Le résultat brut des tendances personnelles de Balzac peut quelquefois gâter ses créations, loin de les expliquer.

Ainsi les personnages, qui ressemblent à l'auteur sont parfois mal analysés et s'évanouissent rapidement. Nous y voyons, au moins, la preuve que Balzac ne tire pas grand chose de lui-même pour construire ses romans.

Or, il nous apparaît indispensable, pour qu'un romancier puisse fournir des documents au psychologue, qu'il soit dans ses créations détaché de lui-même et que son imagination crée une multitude de types concrets, sur lesquels pourra porter l'analyse psychologique. Ce sont donc uniquement les personnages

(8) Pierre Abraham : *Créatures chez Balzac*, p. 51.

(9) *Ib.*, p. 51-52.

et les événements ainsi créés qui peuvent nous servir et non pas les réflexions directes de Balzac sur les passions. Ainsi, contrairement à Curtius, nous pensons que la distinction que Balzac fait parfois entre désir et passion est dépourvue d'importance. Dans *La physiologie du mariage*, il est dit que les passions, qui ne sont que des masses de désirs, sillonnent de leurs foudres les figures des ambitieux, des joueurs (10). La passion née du désir peut être tout de même quelque chose de plus noble. Mon premier désir est devenu de la passion, dit Montauran à Marie de Verneuil. La passion est alors un désir fixé et spiritualisé. Cependant on avoue que Balzac a parfois présenté l'amour comme un appétit sensuel (11) et en dehors de cette conception un peu étroite il oscille d'autres fois dans sa description de l'amour entre l'amour passion tout pénétré de sensualité et l'amour contemplatif proche de l'amour religieux. C'est une impossible conciliation que noterait, par exemple, un roman comme *Le lys dans la vallée*. Il n'est pas douteux que dans ces vues il n'y ait des idées à retenir. Mais tout cela est trop vague. Si nous choisissons un romancier et non un philosophe pour étudier les passions, ce n'est pas pour chercher en lui des idées extérieures à l'œuvre originale. Dans la nouvelle intitulée : *Etude de femme*, De Marsay passe rapidement de l'amour infini, immuable, à des passions éphémères conduites et maîtrisées par une souple intelligence et il avoue sans ambage la faillite de l'amour un et infini. Il n'y a certainement aucune pensée systématique chez Balzac au sujet de l'amour. Si Balzac peut nous servir à une étude des passions, ce sera donc bien plutôt par ses créations romanesques que par ses réflexions abstraites, parfois contradictoires.

Nous avouons même volontiers que la théorie des passions tirée de Balzac ne figure aucunement dans ses œuvres d'une manière explicite et pour une excellente raison, c'est que l'auteur n'avait pas connaissance des cadres psychologiques, au moyen desquels nous croyons pouvoir interpréter ses créations. Mais les faits qui justifient certaines lois peuvent être décrits sans que les lois soient énoncées et les lois ne seront tout de même pas arbitrairement posées, lorsque certains cadres essentiels auront permis de les tirer des faits. En lisant la Comédie humaine, nous sommes arrivés à nous former une théorie des passions. Si cette théorie ne se trouve pas consciemment chez Balzac, elle nous est apparue après la lecture de ses romans et il nous semble qu'elle exprime abstraitement les résultats des

(10) Ernst-Robert Curtius : *Balzac*, traduit par H. Jourdan, p. 96.

(11) *Ib.*, p. 120.

créations balzacienes. Toutefois, pour apercevoir cette implication, il nous faut définir d'abord certains cadres psychologiques. Il importera, pour comprendre et distinguer les diverses passions, d'analyser divers facteurs : ce que nous appelons les facteurs spirituels, les tendances et la volonté. Il importe donc de faire comprendre dès maintenant, avec netteté, ce que nous entendons par élan spirituel et par tendance, ainsi que la mesure dans laquelle nous nous croyons autorisés à les distinguer. La distinction d'une activité tendancieuse et d'une activité volontaire sera simplement indiquée, car elle est facile à concevoir (12).

Nous avons au cours de notre vie des réactions générales de différente complexité, réactions réflexes, instinctives, intellectuelles élémentaires, de croyance asséritive, de croyance réfléchie (13). M. Janet en a souvent donné la liste. Ces réactions sont dues à des tendances que l'on peut définir comme des possibilités plus ou moins spontanément actives de comportements analogues dans des circonstances analogues. L'analogie est naturellement très étendue si nous avons affaire à des tendances très générales. Dans le cadre de ces grandes classes, se placent bien des tendances particulières. Si le chat poursuit la souris, il montre une tendance instinctive particulière. Si le singe saute sur une caisse pour saisir et manger une banane, il manifeste une tendance intellectuelle élémentaire particulière. Au fur et à mesure que nous avons affaire à l'exercice de tendances plus compliquées, il se produit un fait remarquable. Non seulement le comportement analogue qu'entraîne la tendance ne résulte pas nécessairement de stimulations analogues (aussi la tendance n'est-elle qu'une possibilité d'agir), car la réaction dépend, même pour les tendances inférieures, de la force variable de la tendance et de ce qu'elle s'est trouvée ou non satisfaite auparavant, mais une tendance ne s'exerce jamais seule ; elle s'associe à d'autres pour s'adapter à l'exacte situation et ceci est la source de petites inventions progressives qui transforment l'individu. On en trouvera des exemples dans les comportements verbaux (car le langage est une réaction comme

(12) Nous choisissons le mot tendancieux pour désigner ce qui a rapport aux tendances.

(13) Les réactions réfléchies dépendent aussi de tendances puisque certaines circonstances entraînent spontanément la réflexion chez des êtres humains d'un certain niveau. Je puis réfléchir spontanément à un problème intéressant. Mais l'activité réfléchie peut n'avoir rien de spontané, contraindre et composer l'activité de diverses tendances. Le comportement n'est plus alors tendancieux, mais volontaire. Distinguer ainsi le comportement tendancieux et volontaire est utile pour étudier, par exemple, l'ambition et l'avarice. Nous n'en avons pas besoin dès à présent.

une autre). Ainsi, dans la description d'un incident je peux être amené, suivant les cas, à insister davantage sur ses causes ou sur l'événement ou sur les résultats. Ma tendance à raconter des incidents se perfectionnera dans ces différents cas par la collaboration de tendances voisines. Au surplus, puisque la tendance est définie par la réalisation de comportements analogues et que l'analogie n'est pas l'identité, même sans la collaboration d'autres tendances, l'exercice d'un comportement tendancieux est guidé quelque peu par le choix permettant une certaine adaptation à la situation. La souris elle-même a toujours un schéma d'actions simplement analogues. Tout ceci nous montre que le comportement peut s'exercer avec choix et que par suite le choix n'est pas la caractéristique d'une conscience proprement spirituelle. Ce que nous appelons ordinairement conscience, au surplus, peut être définie comme un comportement. Ce n'est pas un reflet des phénomènes corporels. C'est une complication ajoutée au comportement corporel primitif. La conscience, en somme, consiste toujours à établir des rapports nouveaux entre des faits psychiques antérieurement et confusément donnés. C'est le processus de la prise de conscience dont parle M. Janet. J'écris une ligne sans grande conscience, puis je fais un effort parfois spontané, parfois volontaire qui me fait prendre conscience. J'aperçois les éléments de la ligne et leurs rapports s'enchaînent d'une manière systématique. Je vois cette cathédrale, puis j'en prends nettement conscience. Cela veut dire que je fais un effort d'analyse et de synthèse, que j'établis de nouveaux rapports ou que je compare la cathédrale à d'autres monuments semblables. La conscience, bien souvent, n'est que le résultat d'un comportement surajouté aux comportements primitifs. Ce n'est donc pas le reflet psychique de phénomènes organiques, mais le résultat d'une conduite qui en organise d'autres plus élémentaires. Cette organisation toutefois doit se faire suivant certains points de vue. Or, parmi ces points de vue, certains peuvent être parfaitement décrits, puisque ce sont des concepts qui les définissent (14) ; d'autres sont pratiques ; ainsi dans l'effort pour exécuter une action complexe ; mais parfois c'est une tension spirituelle inanalysable en comportements intellectuels et pratiques qui dirige l'organisation consciente. La source de la systématisation est une conscience privilégiée, puisque tout en devant se lier à des conduites

(14) L'activité conceptuelle nous apparaît comme étroitement liée à un comportement verbal, qui permet parfaitement d'analyser et d'unir les concepts. Aussi nous n'y pouvons rien voir à première vue, qui fasse penser à du spirituel indépendant du corporel.

elle en est elle-même indépendante et c'est pourquoi nous l'appelons conscience, bien qu'elle ne soit pas sous sa forme pure consciente au sens ordinaire du mot. Cette conscience pure, en effet, serait fort peu consciente sans l'organisation ultérieure d'états intellectuels qui en dépend. C'est donc que la conscience pure ne peut s'isoler, pour montrer sa réalité, de l'organisation d'un comportement. En fait, un pur spirituel n'existe pas isolé ; il est nécessaire cependant pour expliquer la genèse de certaines conduites intellectuelles ; ainsi, lorsque le développement d'un état d'âme impossible à décrire, mais que l'on sent en rapport avec le passé, fait renaître le souvenir intellectuel du passé. Sous une forme moins apparente, il semble que la plupart des comportements supérieurs soient pénétrés par cette tension spirituelle. Sous forme apparente, cette tension se rattache à un sentiment immédiat de durée, de fusion des états dans cette durée, et aussi au sentiment de la vie. Le sentiment éprouvé est très général. Il ne dépend pas de comportements particuliers ni d'états intellectuels spéciaux. C'est le sentiment de vivre, de durer. Mais nos sensations, qui paraissent élémentaires, n'impliquent-elles pas, sans que le processus soit saisissable, une fusion intime de certains états dans la durée, œuvre d'une tension spirituelle cachée ? Certains psychologues se sont demandés si les poissons entendaient. La solution, qui serait impossible dans une psychologie introspective, serait facile par une étude des comportements. Si le poisson réagit à des ensembles de vibrations de fréquences suffisamment élevées pour entraîner des réactions auditives, il entend. Nous pouvons avoir, dans les mêmes conditions, nous aussi, de telles réactions élémentaires aux excitations sonores. Mais d'autres s'y surajoutent. Nous avons comparé maintes fois les sensations au point de vue intensité, qualité, etc..., et ces comparaisons sont aussi des comportements. L'état que nous ressentons actuellement est le résultat de la fusion dans la durée de nos expériences antérieures. L'état introspectif est donc intimement dépendant des comportements eux-mêmes. On ne peut imaginer chez le poisson une sensation de son analogue à la nôtre, puisque la sensation en nous résulte de comportements qu'il n'a jamais eus et d'une fusion de leurs résultats dans les conséquences d'une stimulation actuelle. Mais ainsi la tension spirituelle ajoute son influence à celle des comportements objectifs distincts pour constituer les états psychologiques, que nous saisissons introspectivement. De même, dans une détermination volontaire, bien des tendances se composent ou plus exactement fusionnent sans qu'on puisse apercevoir nettement les facteurs composants et cette fusion donne une certaine profondeur à la volonté dont l'introspection

cherche à prendre conscience. Mais il se peut que certaines décisions importantes s'accompagnent d'une exaltation passionnelle, d'un élan spirituel parfaitement conscient.

Donc, comportement et conscience pure sont toujours plus ou moins mêlés ; parfois la tension spirituelle précède et organise un comportement ; d'autres fois des comportements supérieurs sont pénétrés de cette tension sans qu'on s'en aperçoive nettement ; seules, comme le montrera l'analyse de l'amour, les conduites passionnelles laissent nettement apercevoir la tension dont elles sont pénétrées. Deux directions s'offrent, en effet, à qui veut approfondir cette pure conscience. Certains, recherchent les états où une tension spirituelle précède l'apparition d'états intellectuels. Proust procède ainsi (la madeleine, l'analyse de ses sensations dans l'hôtel de Guermantes). Mais il est possible de se détacher de tels états exceptionnels, de vivre extérieurement, ou mieux encore, de regarder les autres vivre et d'apercevoir dans cette vie plus intense, mieux schématisée que la vie réelle, la tension spirituelle qui anime un drame. Elle ne s'infère plus seulement de la fusion des tendances où elle reste ordinairement cachée. Elle éclate dans la soumission du comportement à l'exaltation de la vie. Les actes les plus insignifiants, s'ils se rapportent à un objet privilégié, peuvent donner le sentiment simple d'une vie pleine, mais cette vie peut animer tout un drame, des personnages, un milieu et c'est alors que la nature de la passion est véritablement saisie. Si Proust se penche sur lui-même et essaye de saisir ses sentiments, peut-être apercevra-t-il parfois l'exaltation purement spirituelle, mais surtout dans une félicité de mémoire ou d'imagination. Lorsque le même romancier par contre analyse la passion de l'amour, il y reconnaît surtout les résultats de l'anxiété. Sans angoisse le désir disparaît et ce que nous avons le plus désiré nous semble insignifiant. Balzac, au contraire, ne se penche pas vers lui-même ou vers ses personnages comme s'il s'agissait de lui-même. Il nous montre des scènes et des tableaux où la vie naît, se déploie, meurt. L'amour n'est plus anxiété. C'est le centre d'un drame. Le milieu, les personnages, leurs rapports sont éclairés par un élan spirituel. La passion est adhérente à la scène extérieure. Ainsi la passion de l'amour trouve son objectivité et peut être connue. Je n'éprouve pas l'amour en suivant Balzac, mais j'aperçois autre chose que des scènes et des milieux inanimés. L'âme des événements sous ses divers aspects se déploie devant moi et me permet de l'étudier. Ce spirituel pur, domaine soi-disant favori de l'examen intérieur, peut être saisi dans les visions du roman. En se fiant à ses épreuves personnelles, on pourrait douter de l'existence de l'amour, en faire le

résultat d'un désir passager ou des prestiges de l'imagination. Mais les romanciers visionnaires avec plus ou moins de talent nous attestent la réalité de cette passion en l'objectivant dans un drame. Ces gens qui marchent, qui luttent, qui parlent suivent bien des tendances. Mais tout paraît irréel si vous n'y voyez que comportements d'automates. Tous ces gestes, ces mouvements reviennent au spirituel comme à leur source et le spirituel lui-même a besoin de s'étendre dans ces mouvements, de les transformer, de les perfectionner pour se maintenir et s'amplifier. Parfois le spirituel est maître ; c'est l'amour. D'autres fois il est soumis dans son existence à certains comportements définis ; l'élan de vie est prisonnier. Ce sont d'autres passions liées à l'hypertrophie de tendances. L'élan de vie, la tension spirituelle même, la passion, en somme, peuvent s'y trouver comme un objet. On comprend pourquoi nous attendons de Balzac des révélations sur les passions et quels sont les cadres psychologiques qui nous serviront à interpréter ses créations.

Nous étudierons d'abord l'amour où l'élan spirituel est fondamental, puis nous examinerons le rôle des tendances dans diverses passions particulières. Enfin, nous considérerons de quelle manière la volonté domine deux grandes passions : l'ambition et l'avarice.

CHAPITRE I

DE L'AMOUR

Nous étudierons donc d'abord, sur les exemples balzaciens, la passion de l'amour. Nous nous efforcerons d'en dégager les diverses formes. Il ne faut pas s'attendre cependant à trouver une classification à la manière de Stendhal : amour-passion, amour-goût, amour-vanité. Balzac n'a pas ignoré cette classification et il en parle parfois. Lui-même, comme nous l'avons noté, établit des rapports entre passion et amour. Ses réflexions théoriques paraissent alors sans importance. La théorie de l'amour que nous allons présenter ne se trouve pas telle quelle dans les romans de Balzac. Des idées de psychologie théorique sont nécessaires pour l'en dégager, mais non pas des idées préconçues sur la passion ou sur l'amour en général, simplement des notions de psychologie générale que nous avons sommairement esquissées dans l'introduction. Avec de tels cadres d'interprétation nous devons faire une abstraction au second degré. Balzac créateur présente dans ses récits une passion dégagée des contingences qui l'obscurcissent dans la réalité. Il nous faudra extraire les vérités psychologiques des créations balzaciennes et ces vérités, l'auteur ne les a sans doute pas explicitement aperçues, mais elles résultent sans arbitraire de son œuvre. L'amour véritable apparaîtra toujours, au fond le même, mais il ne peut se détacher d'une vie réelle et c'est en rencontrant diverses résistances qu'il prend ses différentes formes. Le comportement et l'élan spirituel auront divers rapports dans cette passion, mais il n'y aura plus de pur amour (1) si

(1) Dans le pur amour, l'élan spirituel domine les comportements, et par dominer nous n'entendons pas transformer à volonté ces conduites, mais ne pas tenir son existence d'elles bien qu'elles lui soient indispensables comme champ d'application.

l'élan immédiat se trouve absolument soumis à un genre de conduite déterminé. Des émotions, l'imagination contribuent à la genèse, au maintien, au développement de l'amour. Il faudra voir de quelle manière. Enfin, nous rechercherons quelles sortes d'amour peuvent se trouver en dehors de la passion de l'amour.

§ 1. — LES DIFFÉRENTS ASPECTS DU PUR AMOUR

Composition et opposition de la chair et de l'esprit dans l'amour.

Il existe un très beau roman de Balzac où l'action semble être languissante, la spiritualité intense, mais un peu accablante. Pour en saisir la profondeur et le charme, il faut se mettre bien au centre du drame d'amour, voir comment il transfigure la vie quotidienne qui nous est contée. Ce drame marque exactement d'ombre et de lumière les différents personnages. *Le lys dans la vallée* alors retrouvera son relief pour le lecteur. Ce roman nous servira à pénétrer la nature essentielle de l'amour. Les amours de Madame de Mortsauf et de Félix de Vandenesse commencent bien étrangement. La première rencontre est de hasard. Le duc d'Angoulême se rendait à Paris pour rejoindre Louis XVIII et était fêté en Touraine. Lors d'une fête donnée à cette occasion, *trompée* par la *chétive apparence* du jeune homme, *une femme* le prend « pour un enfant prêt à s'endormir... et se pose près de [lui] par un mouvement d'oiseau qui s'abat sur son nid ». Félix *sent un parfum qui brille en lui* telle une *poésie orientale*. Il se retourne vers sa voisine et se laisse fasciner *par de blanches épaules rebondies sur lesquelles il aurait voulu pouvoir se rouler*. Après s'être assuré que personne ne le voit, il se plonge « dans le dos comme un enfant qui se jette dans le sein de sa mère et [baise les] épaules en y roulant sa tête » (2). De cet humble contact charnel naît déjà l'élan spirituel. Désormais, dira plus tard Madame de Mortsauf, leur vie a changé. Henriette (3) se lève fière sous le baiser, mais éprouve une sensation pour laquelle elle ne sait de mot dans aucun langage (4). « Oui, c'était bien le son arrivé

(2) *Le lys dans la vallée*, p. 22.

(3) Madame de Mortsauf.

(4) Il est possible de voir dans cette naissance d'un élan spirituel après un contact charnel aussi précis et aussi banal une simple invention romanesque, sans intérêt pour qui veut décrire l'amour réel. Nous ferons remarquer toutefois que, sans idée préconçue, Balzac considère dans ce simple exemple la sensualité et la spiritualité unies par la naissance de l'amour et cette union déjà illustrée

dans l'écho, la lumière jetée dans les ténèbres, le mouvement donné à l'univers, ce fut du moins rapide comme toutes ces choses ; mais beaucoup plus beau, car c'était la vie de l'âme » (5). Ainsi l'amour naît en son âme avec l'élan de vie, don gratuit de l'être aimé. Peut-être plus tard l'objet de l'amour sera-t-il plus apparent et le bien de l'aimé comptera-t-il. La source de vie sera toujours l'essentiel. Elle est pour l'instant la seule réalité. Cette naissance rapide ne concerne pas une exaltation ayant une direction précise. L'être aimé a permis l'avènement d'un élan indéterminé dans une sorte de participation aux forces spirituelles du monde. Il ne s'agit pas de subir passivement un état même extrêmement violent, mais plutôt de sentir la naissance d'un mouvement spirituel, qui prend son point d'appui dans cette émotion et se fond avec elle, puisqu'il est au maximum dans l'émotion même. Et cette indétermination de l'ardeur fait qu'elle s'étend à toute l'activité et peut faire vivre en général. L'amour est ce qui permet de développer la vie.

Est-ce à dire que l'élan de vie ne puisse naître en dehors de la passion de l'amour ? Evidemment non. Aussi faut-il montrer ce qui sépare l'élan d'amour des autres élans spirituels, qui peuvent animer plus ou moins l'existence ; le développement du roman de Balzac nous y convie. L'action se passe en Touraine ; l'exaltation de l'âme résulte déjà du milieu qui nous comble d'une vie pénétrante. Cette nature généreuse pénètre d'autant plus Félix de Vandenesse que son enfance a été contrainte. Dès que Félix aimera, de la contemplation de la Touraine le jeune homme sentira encore davantage sourdre la vie. Il lui semble alors que la vallée qu'il observe *verdoie, qu'elle flambe comme verdoient ses désirs et ses espérances. Les champs dépouillés, les feuilles de peupliers qui tombent, les pampres brûlés, la couleur tannée de la cime des bois*, lui paraissent à l'unisson du ton de ses idées. Enfin, *toujours en harmonie avec ses pensées*, « la vallée où se mouraient les rayons jaunes d'un soleil tiède, [lui] présentait encore une vivante image de [son] âme » (6). Le sentiment de vie, par lequel se manifeste consciemment la tension spirituelle indépendante des concepts, est donc attaché d'une manière plus essentielle et plus intense à des sensations et sans doute également à des souvenirs et des

par cette simple scène sera reprise et précisée à toutes les étapes de la passion. Cette scène nous apparaît donc intéressante, parce que Balzac, spontanément, y affirme l'union du charnel et d'un élan spirituel inanalysable lié à l'ineffable des sensations et à la naissance d'une vie nouvelle.

(5) *Le lys dans la vallée*, p. 311.

(6) *Ib.*, p. 145.

imaginations lorsque l'élan de vie trouve son origine dans la passion de l'amour.

Mais cette différence de degré ne suffit pas à distinguer l'élan spirituel de l'amour des élans plus fugaces. L'élan de vie dans la passion de l'amour est avant tout étroitement lié à toute notre vie organique ; le pur spirituel ne s'évade pas du comportement mais se montre nécessaire pour animer toute notre conduite. « [Henriette] eut tout le cœur, et fut quelque chose de nécessaire au jeu des muscles ; elle devint ce qu'était la Béatrix du poète Florentin, la Laure sans tache du poète Vénitien, la mère des grandes pensées, la cause inconnue des résolutions qui sauvent, le soutien de l'avenir, la lumière qui brille dans l'obscurité comme le lys dans les feuillages sombres » (7). La tension spirituelle de l'amour n'est pas un état exceptionnel ; elle adhère à toute notre vie corporelle et psychologique. Nous pouvons bien sentir avant la naissance de l'amour certains élans dispersés. L'amour n'apparaîtra vraiment qu'avec l'intervention d'un être privilégié, sans lequel l'animation de toute notre conduite doit disparaître. L'être aimé est cet intercesseur.

Mais l'élan primitif a besoin pour se maintenir et se développer de conditions favorables. Il ne le peut d'abord sans une certaine sensualité. La vie de l'amour sans se perdre dans les plaisirs sensuels doit nécessairement s'en aider, y reprendre son élan. La froideur du *Lys dans la vallée* n'apparaît telle qu'à des esprits superficiels. Auprès de Félix, Madame de Mortsauf éprouve de violentes sensations. Elle n'a pu oublier les *terribles baisers*. La contemplation de l'être aimé la remue *de la tête aux pieds* et aussi *le seul pressentiment de son arrivée*. *Ni le temps, ni sa ferme volonté n'ont pu dompter cette impérieuse volupté*. Le nom de Félix prononcé par ses enfants lui emplît le cœur *d'un sang plus chaud, qui colore son visage*. Dans ses moments de froideur, s'il l'eût prise dans ses bras, elle serait morte de bonheur. *Qu'on se souvienne aussi des symphonies de fleurs* que l'amant crée pour l'aimée. « Quelle femme enivrée par la senteur d'Aphrodise cachée dans la flouve, ne comprendra ce luxe d'idées soumises, cette blanche tendresse troublée par des mouvements indomptés et ce rouge désir de l'amour qui demande un bonheur refusé dans les luttes cent fois recommencées de la passion contenue, infatigable, éternelle ! » (8). Ainsi Félix apaise ses désirs en les exaltant dans les fleurs et les parfums. « Ces plaisirs neutres nous furent d'un grand secours... Ce fut

(7) *Le lys dans la vallée*, p. 143.

(8) *Ib.*, p. 113.

pour moi, je n'ose dire pour elle, comme ces fissures par lesquelles jaillissent les eaux contenues dans un barrage invincible, et qui souvent empêchent un malheur en faisant une part à la nécessité » (9). Les désirs, contenus chez la femme, plus apparents chez Félix se montrent même dans cette prière par laquelle ils essaient d'exprimer timidement leur amour : il aime *sainte-ment* Henriette, mais *comme une vierge Marie visible, comme une sœur trop aimée, comme une mère secrètement désirée, chevaleresquement mais avec espoir*. Ce ne sont là que sensualité équivoque ou désirs incertains. Lorsqu'une scène que M. de Mortsau fait à sa femme permet à M. de Vandenesse de porter la comtesse jusqu'à sa chambre, il y a un mélange de jouissances physiques et spirituelles. Félix calme la crise nerveuse, en maintenant Madame de Mortsau *avec une force tendrement adoucie*. *Il rétablit ses cheveux en désordre*, prend sa main. Des jouissances purement charnelles sont probablement ressenties à ce moment, et il y a en même temps cette joie de sentir palpiter et renaître la vie. « Jamais, dans les nombreuses joies que vous avez faites, je n'ai ressenti de félicités semblables aux délices qui remplirent mon âme hier quand, après cette tempête horrible où vous avez lutté contre le mal avec un courage surhumain, vous êtes revenue à moi seul, au milieu du demi-jour de votre chambre, où cette malheureuse scène m'a conduit » (10). L'amour ne peut sans doute exister, sans que des satisfactions sensuelles nous permettent de dégager en nous une exaltation triomphante.

Mais une sensualité trop profonde ne peut développer qu'un amour éphémère. D'ailleurs l'amour sensuel lui-même n'est amour que par l'élan spirituel qui s'y mêle. Toutefois, l'élan est alors lié étroitement aux plaisirs charnels et n'arrive pas suffisamment à s'en détacher pour animer la conduite. Félix, loin de Madame de Mortsau, a fait connaissance d'une anglaise capricieuse qui l'exalte sans le contraindre ni se contraindre. Il ne sait « par quels mots peindre les six premiers mois pendant lesquels [il fut] en proie aux énervantes jouissances d'un amour fertile en plaisirs, et qui les variait avec le savoir que donne l'expérience, mais en cachant son instruction sous les emportements de la passion » (11). Si Madame de Mortsau s'efforce d'élever Félix, Lady Dudley se *vante de l'aimer pour lui*, à tel point qu'elle ne peut le *trahir pour rien, même pour la vertu* (12). Ainsi l'amour trouve aussi un grand appui dans la

(9) *Le lys dans la vallée*, p. 113.

(10) *Ib.*, p. 135.

(11) *Ib.*, p. 226.

(12) *Ib.*, p. 226.

vanité et tandis qu'Henriette se présente à son amant si haute moralement, lady Dudley sait rester tout un jour étendue à ses pieds, silencieuse, « occupée à [le] regarder, épiant l'heure du plaisir comme une cadine du sérail » (13). Mais si l'exaltation prend sa source dans les plaisirs physiques, elle n'en est pas moins une exaltation spirituelle. D'abord ces satisfactions sont comme une poésie des sens. Le désir de lady Dudley a tout d'un élan immédiat et si une science s'y mêle, elle ne peut se détacher de la force et de l'immédiateté de l'élan. « Son désir va comme le tourbillon du désert, le désert dont l'ardente immensité se peint dans ses yeux, le désert plein d'azur et d'amour, avec son ciel inaltérable, avec ses fraîches nuits étoilées » (14). On peut appeler néanmoins cette passion matérielle, si l'on pense à la soumission du supérieur à l'inférieur que Lady Dudley manifeste en revenant constamment vers les plaisirs sensuels. Cette passion est cependant spirituelle par le dynamisme immédiat et spontané qu'elle révèle, dynamisme imparfait puisqu'il n'anime pas la conduite humaine et ramène toujours au plaisir sensuel. Malgré tout, c'est donc d'un épais et matériel bonheur que lady Dudley entoure Félix et dans les paysages de Touraine, après une entrevue avec sa rivale, elle fera sa profession de foi. Elle veut *faire trouver* près d'elle à son amant tous les *plaisirs d'amour, de table*, mais aussi s'il le désire *d'église, ... et vertus chrétiennes*, et veut ainsi se rendre heureuse. Ce n'est pourtant pas la séparation de lady Dudley, qui touchera le plus M. de Vandenesse. Au contraire, une fois Henriette morte, il est comme vidé de son sang. C'est un vieillard désabusé que le lecteur rencontre dans *Une fille d'Eve*. S'il se montre généreux avec sa femme, qui recherche un dérivatif aux plaisirs ternes du mariage, c'est en bienfaiteur glacé. Lorsqu'il épouse Mademoiselle de Grandville, il se sent éteint. « En prenant pour femme une jeune fille naïve, innocente et pure, il avait résolu d'avance, en jeune vieillard qu'il était, de mêler le sentiment paternel au sentiment conjugal. Il se sentait le cœur desséché par le monde, par la politique et savait qu'en échange d'une vie adolescente, il allait donner les restes d'une vie usée » (15). Les amours qui précèdent son mariage le laissent désenchanté. Il n'est plus qu'un fantôme sans vie. L'amour de Madame de Mortsauf en avait fait un homme. Mais il ne peut vivre sans cet amour profond, qui fait d'un être une source indispensable d'élan vital. Donc, si la sensualité paraît néces-

(13) *Le lys dans la vallée*, p. 226.

(14) *Ib.*, p. 221.

(15) *Une fille d'Eve*, p. 89.

saire pour retremper l'élan de vie, son exagération empêche plutôt le développement d'un amour véritable, puisque l'élan ne peut s'assurer qu'en pénétrant toute la conduite humaine.

En dehors du premier contact sensuel et de la sensualité ultérieure plus symbolique que réelle, l'amour de Madame de Mortsauf et de Félix connaît d'autres sources de développement. La comtesse s'emparera des confidences de Félix pour justifier son amour. Il était dans sa jeunesse faible comme ses enfants. La sympathie venant d'une communauté de nature et d'éducation peut être une justification d'une tendresse, qu'elle ne veut pas admettre amoureuse. Le jeune homme conte *son enfance, sa jeunesse*. Devant elle « tombent à grand bruit les années mortes, les longues douleurs qui les avaient hérissées de branches sans feuillages ». La comtesse se plaît à redire sa *même enfance*. La « solitude [est] un paradis comparée au contact de la meule, sous laquelle son âme fut sans cesse meurtrie ». Cette similitude favorise peut-être le développement de l'amour mais sert aussi d'excuse, de rideau. La ressemblance de leurs natures joue le même rôle. Ils appartiennent au petit nombre de créatures privilégiées pour la douleur et le plaisir, dont les qualités sensibles vibrent à l'unisson, en produisant de grands retentissements intérieurs. Cette ressemblance ne s'accompagne pas nécessairement d'amour. Mais la sympathie, surtout l'entente qui s'y lie, favorisent l'amour, et l'entente amoureuse est plus profonde que la sympathie qui se donne des raisons. Beaucoup d'amours, est-il dit dans *L'enfant maudit*, « procèdent par opposition. C'est des querelles et des accommodements, mais le premier coup d'aile du véritable amour le met déjà bien loin de ces luttes ». Dans un autre roman, deux jeunes gens dont la vie fut jusqu'alors réservée mais heureuse s'aiment. « Le lendemain matin, en se levant, Ursule et Savinien eurent une même pensée. Cette entente ferait naître l'amour si elle n'en était pas déjà la plus délicieuse preuve » (16). S'entendre est plus que se comprendre. La compréhension a toujours quelque chose de conceptuel et d'extérieur. S'entendre, c'est s'accorder immédiatement. Ce n'est sans doute pas sans raison que la pensée naît spontanément de la parole et que les sourds ne s'y éveillent que lentement. Par leurs confidences, Félix et Madame de Mortsauf rendent raison de leur sympathie, cherchent à la comprendre plutôt qu'à l'entendre et ceci ne peut que vaguement aider au développement de leur amour. Mais ils s'entendent aussi directement. Après s'être vus une première fois, ils se

(16) *Ursule Mirouet*, p. 154-155.

rencontrent de nouveau. La comtesse est dans son domaine de Clochegourde. M. de Vandenesse, présenté par un ami de la famille de Mortsaufr lui rend visite, après une promenade dans un beau paysage de Touraine. « Entrez donc, messieurs ! dit alors une voix d'or » (17). *Quoique Madame de Mortsaufr n'eût prononcé qu'un mot au bal, Félix reconnaît sa voix, qui pénètre son âme comme un rayon de soleil dore le cachot d'un prisonnier.* Et la comtesse à son tour les yeux sur la rivière, écoute comme une aveugle et sait reconnaître les agitations de l'âme dans les imperceptibles accents de la parole.

Ainsi entre les deux amants est née une sympathie, une entente mystérieuse comme celle de deux chanteurs qui se retrouvent à l'unisson, ou comme cette entente naturelle que manifeste une foule en fête par ses exclamations et ses cris, et surtout comme celle qui retrouve le sens profond d'un poème et une communion humaine dans la voie du récitant. Leurs voix cherchent et trouvent l'unisson ; l'élan primitif découvre son chemin.

Le milieu semble aussi favorable au développement de leur amour, mais à tort. Ce milieu, c'est le symbole du plaisir facile, de l'abondance naturelle, mais l'amour n'en peut résulter. Henriette souffre et tous les biens sont à sa portée. Ces biens sont à elle, pour elle. Mais elle ne peut jouir de ces matériels plaisirs. L'abondance l'accable sans la faire vivre. Ainsi faut-il comprendre la pêche miraculeuse dans son domaine. Ce jour-là, Madame de Mortsaufr se promenait sur l'eau près de Félix. Ils rencontrèrent des pêcheurs incapables de rien prendre. Tous deux abordèrent *afin d'assister aux derniers coups de filet* et Henriette à son tour pêcha. « La seine ramenée à ses pieds fut pleine de poissons : des tanches, des barbillons, des brochets, des perches, et une énorme carpe sautillant sur l'herbe » (18). *Telle une fée dont la baguette aurait touché les filets,* elle réalisa une pêche miraculeuse. Ainsi tout à elle. Ce n'est là que le symbole de biens matériels, accablants. Des élans spirituels passagers peuvent s'y loger, comme ceux qu'éprouve Henriette en contemplant sa chère vallée. Mais Madame de Mortsaufr veut plus généralement défendre son âme, c'est-à-dire animer toutes ses actions d'une même vie, d'une même tension spirituelle, qui développe et transforme ses habitudes. Ce n'est pas en se soumettant à l'abondance naturelle qu'elle y peut parvenir. Tout d'abord elle cherche une solution dans son dévouement de mère

(17) *Le lys dans la vallée*, p. 31.

(18) *Le lys dans la vallée*, p. 197.

et Félix au début lui donnera vie aussi de cette manière. Les *vendanges en Touraine sont de véritables fêtes*. Jacques et Madeleine, les enfants de Madame de Mortsau, de nature malade n'ont pu jusqu'alors en profiter. Félix à leur côté redevient enfant. « Comme nous nous disputons à qui trouverait les plus belles grappes, à qui remplirait plus vite son panier ! C'était des allées et venues des ceps à la mère. Il ne se cueillait pas une grappe qu'on ne la lui montrât » (19). Devant ses enfants ainsi réunis, la comtesse se tient « fraîche, colorée, rieuse sous son ombrelle dépliée », mais ce ne sont que des instants.

En réalité, Félix est plus pour elle que ses enfants, sans qu'elle veuille se l'avouer. Sa présence l'encourage à supporter le caractère de plus en plus fantasque de son mari. Ce qui, à notre avis, fait du *Lys dans la vallée* un document psychologique remarquable, c'est que l'amour y reste à peu près caché et se montre seulement par le secours qu'il porte aux habitudes vertueuses de Madame de Mortsau. Félix se soumet aux manies du comte dans les parties de tric-trac et la comtesse lui jette *un de ces remerciements muets qui brisent un cœur jeune*. La mauvaise humeur du mari s'exaspère habituellement dans des crises de lâches récriminations à l'égard de sa femme. Les enfants sont-ils malades, il lui reproche leur mauvaise santé. D'après lui, elle administre mal la propriété de Clochegourde et pourtant sans elle tout tomberait dans l'anarchie. On ne peut dire que l'amour d'Henriette pour Félix l'aide à accomplir son devoir. Mais il fait qu'elle s'anime en l'accomplissant, qu'elle y veille avec plus de scrupules. Il lui paraîtrait indigne de ne pas accomplir son devoir envers son mari devant son amant. Elle ne veut même pas murmurer des blessures que l'humeur fantasque du comte lui cause. *Ses veines bleues battent violemment ses tempes, elle n'a pas de larmes, mais le vert de ses yeux devient pâle*. Elle abaisse ses regards vers la terre pour ne pas voir en Félix sa peine agrandie, ses sentiments devinés. Si parfois des doutes l'assaillent, elle en triomphe. Lorsque le comte tombe dangereusement malade, elle le soigne avec exaltation comme si son amour pour Félix devait disparaître à la mort de son mari. *La grandeur de ses passions a réagi sur ses facultés*. Elle a regardé les tourments que lui infligeait M. de Mortsau comme des expiations et les endure avec orgueil pour contraindre ses penchants coupables. Ainsi son amour pour Félix s'essaie aux résistances qu'Henriette de Mortsau rencontre et s'accroît par les victoires qu'elle remporte sur elle-même. Il

(19) *Le lys dans la vallée*, p. 117.

nous paraît donc naturel de considérer la passion de l'amour comme un élan dynamique, c'est-à-dire une tension spirituelle agissant comme une force active, qui prend sa source dans un être privilégié, se renforce dans des plaisirs sensuels et dans une entente plus ou moins spontanée, et qui finit par animer toute la conduite d'un individu, de telle sorte que les événements les plus ordinaires en portent la marque.

Mais si l'amour de Madame de Mortsauf l'anime toute entière, il reste tout de même qu'elle en meurt. La liaison de Félix avec lady Dudley frappe Henriette à mort. C'est qu'elle aperçoit alors des exigences de son amour qu'elle ne voulait pas voir jusqu'alors. Auparavant déjà des tentations l'avaient ébranlée. Lorsque Félix se dévoue à ses côtés, au chevet du comte, elle pense à le récompenser de son héroïsme. La maladie de ses enfants lui paraît comme un signe de Dieu et l'éloigne de la tentation. Elle s'est toujours refusée aux plaisirs matériels. Mais maintenant que Félix perdu lui revient, qu'elle peut se rendre compte qu'elle était aimée autant qu'elle aimait elle-même, alors elle veut vivre complètement. En proie à l'irritation qui précède sa terrible mort, elle ne peut cacher son regret de la vie. La chère malade meurt d'une maladie symbolique pour qui s'est refusé aux plaisirs matériels. Elle meurt de faim et de soif. A ce moment, tandis qu'elle parle à Félix de ses regrets passionnés, elle s'arrête pour écouter et sentir à travers les murs. « Félix ! les vendangeuses vont dîner, et moi, moi, dit-elle d'une voix d'enfant, qui suis la maîtresse, j'ai faim » (20). Ah ! cette faim et cette soif de bonheur qui l'envahit ! Elle a trente-cinq ans à peine. Le bonheur rajeunit et elle veut connaître le bonheur. Elle laissera Clochegourde, ils iront ensemble en Italie. Elle veut abandonner sa vallée. Cette vallée, toute cette richesse n'a jamais été pour elle. Maintenant encore *l'eau de l'Indre lui fait mal à voir*. A ce moment la comtesse semble avoir une profonde insouciance de ce qui n'est pas son désir. *Comme autrefois, Félix la rendra à la santé et la vallée lui sera enfin bienfaisante. Que doivent être les plaisirs*, se demandait-elle involontairement, lorsque la moindre sensualité l'effleurait autrefois et qu'elle y sentait une exaltation souveraine ? Elle regrette ces plaisirs qu'elle pouvait sauver, c'est-à-dire justifier en animant son existence par l'élan spirituel qui en dérive. Elle comprend l'amour, lorsqu'il n'est plus possible, et le pauvre abbé Birotteau, *les mains jointes, les yeux au ciel*, répète inlassablement « *Kyrie eleison* ». Après une telle scène, le cœur de Félix de

(20) *Le lys dans la vallée*, p. 294.

Vandenesse est désert. Il résolut de se diriger vers la politique, la science, dans les sentiers tortueux de l'ambition. Mais cette résolution était-elle nécessaire et pouvait-il faire autrement ? Lady Dudley l'abandonne au moment où il veut rompre en venant de Clochegourde. Ceci ne lui enlève pas une goutte de sang. L'amour de Madame de Mortsau au contraire était adhérent à son corps. Nous ne dirons pas tout à fait comme Natalie de Manerville, nouvelle amie à qui Félix confie ses douleurs : « Etre à la fois Madame de Mortsau et Lady Dudley, mais, mon ami, n'est-ce pas vouloir réunir l'eau et le feu ? » (21). L'amour de Madame de Mortsau existe seul parce qu'elle cherchait à en animer son existence, mais tout de même cet élan spirituel doit prendre sa source dans les plaisirs et Henriette de Mortsau meurt de l'impossible conciliation entre les plaisirs charnels et le développement d'une âme dans l'existence, bien qu'à son agonie elle s' imagine qu'elle eût pu sauver les plaisirs.

Il faut se garder de simplifier le drame et de refaire le roman de Balzac. J'ai dit dans l'introduction que l'auteur avait prétendu montrer par son roman l'impossible accord d'un amour matériel et d'un amour angélique. Nous avons prétendu également qu'il ne fallait pas suivre Balzac dans ses interprétations abstraites. Tout de même celle-ci n'est pas à dédaigner, puisque les événements du roman et sans doute la force des amours décrites disparaîtraient sans cette opposition. Il serait d'autre part scandaleux d'imaginer Madame de Mortsau obéissant à ses désirs et se dévouant à son mari et à ses enfants. Ce serait pourtant pour elle la seule manière de sauver les plaisirs. On accusera peut-être les circonstances artificielles du roman et on imaginera Félix de Vandenesse rencontrant Henriette de Lenoncourt absolument libre. L'idylle, qui en résulterait, serait assurément touchante. Mais où seraient les résistances, que l'âme peut vaincre ? Car si l'amour ne peut créer l'intelligence ou les comportements nouveaux nécessaires pour faire face à toutes les difficultés, il donne des forces, anime la conduite et permet de surmonter bien des résistances. La hauteur de l'âme ne dispense pas de la science. Henriette savait comment se conduire envers son mari et ses enfants, mais parfois sans son amour avait pu manquer de courage. Imaginons, contrairement à Balzac, des plaisirs faciles, pas de résistance extérieure que l'âme puisse vaincre, l'amour sombrera dans les plaisirs matériels et ne développera pas son côté spirituel. Ce n'est pas que les plaisirs matériels n'aient déjà une direction spirituelle mais

(21) *Le lys dans la vallée*, p. 326.

cet aspect ne se développe que si l'amour pénètre la conduite en brisant certaines résistances. Les plaisirs ne peuvent jamais être entièrement sauvés et les deux directions de l'amour sont difficilement conciliables ; Balzac romancier visionnaire a trouvé la meilleure situation capable de mettre en évidence le caractère intermédiaire de l'amour humain et l'imperfection de cet amour, même s'il atteint la plus haute spiritualité.

Amour religieux.

Il existe peut-être un amour sans cette contradiction essentielle, mais cette fois ce n'est plus le visionnaire des scènes humaines qui nous en fournit l'image, mais un visionnaire de contrées inconnues, qui voit les espèces et les formes, qui fait vivre les concepts métaphysiques. Il assiste à l'assomption d'une créature angélique, à la *communication* foudroyante de la lumière à l'*Esprit* qui le change en *séraphin*, le revêt d'une *forme glorieuse*, d'une *armure céleste*, qui jettent de tels rayonnements que les humains en sont foudroyés. Balzac dans *Séraphîtüs-Séraphîta* nous présente des visions confuses et sublimes. Les abstractions les plus épaisses prennent sous sa plume une vie éclatante, mais la vue fatigante du ciel et des intermondes est tout de même adoucie d'un drame humain. Le psychologue reprend pied sur la terre et peut essayer de comprendre les rapports de l'amour humain et de l'amour religieux.

C'est devant les majestueux spectacles de Norvège que Balzac nous transporte. Nous sommes en hiver. La mer est prise entièrement dans les fiords. *Un vent balaye la glace du Stromfiord en repoussant les neiges vers le fond du golfe. Nulle créature n'anime ce désert blanc, où règne la bise du pôle. Par une matinée, où le soleil éclatait sur ce paysage le couvrant de diamants, deux personnes passèrent sur le golfe, le traversèrent et volèrent vers le sommet.* Elles cotoyèrent un gouffre immense et Minna affolée se détournait en regardant son compagnon Séraphîtüs ; ce dernier impassible montait toujours plus haut. Sur ces sublimes hauteurs, frissonnante de la course et des abîmes, Minna avoue ingénument son amour à son mystérieux compagnon. Séraphîtüs ne la repousse pas, mais inaccessible à toute émotion lui parle de l'Idée du Tout-Puissant et de l'amour de toutes les créatures. Puis le décor change et le lecteur surpris aperçoit Séraphîtüs dans sa demeure. Il est cette fois Séraphîta ; Wilfrid à son tour vient lui confier son amour. Le père de Minna, pasteur qui a lu Swedenborg nous livre la clef du mystère. Séraphîtüs-Séraphîta est l'enfant d'un ange et du

baron de Séraphitz disciple de Swedenborg. Aussi ne peut-il ressentir l'amour humain, mais seulement l'amour religieux. Cet être mi-angélique explique à Minna et à Wilfrid l'essence de l'amour de Dieu. Le chemin qui y mène est pénible. « Si vous voulez habituer [dit Séraphîta] vos pieds à marcher dans le chemin qui mène au ciel, sachez bien que les commencements en sont rudes... Dieu veut être cherché pour lui-même. En ce sens, il est jaloux, il vous veut tout entier ; mais quand vous vous êtes donné à lui, jamais il ne vous abandonne » (22). L'amour humain naît plus aisément et Séraphîtüs conseille à Minna d'aller vers Wilfrid aux bras nerveux. « Wilfrid est un homme... éprouvé par les passions qui saura te serrer dans ses bras nerveux, qui te fera sentir une main large et forte. Il a de beaux cheveux noirs, des yeux pleins de pensées humaines, un cœur qui verse des torrents de lave dans les mots que sa bouche prononce » (23). La naissance d'un amour humain est facile et nous sommes entraînés à l'exaltation. Mais son maintien et son développement sont difficiles. *Toute joie terrestre est suivie d'angoisses ; pour que l'amour soit sans dégoût, il faut que la mort le termine au plus fort de sa flamme. Mais Dieu transforme les misères en délices* et la joie ainsi obtenue est illimitée. « L'amour [humain] se termine par des tribulations constantes ; tandis que, dans la vie [entièrement] spirituelle, les tribulations d'un jour se terminent par des joies infinies » (24). Cependant les amours humaines et divines ont peut-être quelques rapports. « Les passagères félicités des amours terrestres sont des lueurs qui trahissent à certaines âmes l'aurore de félicités plus durables... Notre fragile bonheur d'ici-bas n'est-il donc point l'attestation d'un autre bonheur complet, comme la terre, fragment du monde, atteste le monde ? » (25). L'exaltation de l'amour peut bien se retrouver dans ce bonheur divin. Mais avant tout l'idée de fin suprême est au premier plan. Aimer un être humain dans ces conditions c'est chercher son bien et l'amener à l'amour divin. « N'est-ce pas aller au-delà de l'aimer des hommes que de se sacrifier complètement au bonheur de celle qu'on aime ? Obéissez-moi, je vous mènerai dans une vie où vous obtiendrez toutes les grandeurs que vous rêvez, et où l'amour sera vraiment infini » (26). Que l'objet aimé soit alors source d'exaltation seulement comme fin suprême, c'est ce que montre aussi

(22) *Séraphîta*, p. 318.

(23) *Ib.*, p. 199.

(24) *Ib.*, p. 322.

(25) *Ib.*, p. 196.

(26) *Ib.*, p. 301.

Wilfrid. Il éprouve près de Séraphîta les *tremblements singuliers*, loin d'elle les *profondes tristesses* qui devraient annoncer l'amour, « mais ce sentiment rapproche... les êtres, tandis que toujours entre elle et [lui] s'ouvre un abîme dont le froid [le] pénètre, lorsqu'[il] est en sa présence et dont la conscience s'évanouit, lorsqu'[il est] loin d'elle ». Les situations particulièrement favorables à l'exaltation amoureuse l'annihilent. Si l'objet de l'amour est une créature angélique, c'est que l'amour est stimulé par une perfection, qui a encore forme humaine, mais il ne prendra sa véritable nature qu'en aspirant à la perfection suprême, distante, lointaine. Enfin, Séraphîtus-Séraphîta s'envole vers Dieu. Wilfrid et Minna après avoir vu l'assomption de leur ami vers les espaces célestes et avoir goûté toutes les lumières spirituelles trouvent alors l'un pour l'autre le véritable amour, parce qu'ils ont participé à la même lumière. « Tu seras tout mon amour ! [dit Wilfrid]. Tu seras toute ma force ! [dit Minna]. Nous avons entrevu, [reprend l'homme], les hauts mystères, nous sommes l'un pour l'autre le seul être ici-bas avec lequel la joie et la tristesse soient compréhensibles ; prions donc, nous connaissons le chemin, marchons » (27). Les voilà tous deux dévoués à la divine perfection. Mais la route est dure et longue. Elle le sera moins pour deux associés ; ils pourront plus facilement traverser la *divine solitude* tous deux qu'isolés. L'amour humain, l'exaltation que l'homme peut ressentir auprès d'une femme servent peut-être de moyen à l'amour de la divine perfection, mais plus encore le fait d'avoir participé à la lumière de cette perfection.

Ainsi il existe un amour différent de la passion humaine de l'amour. L'élan spirituel est alors indépendant des plaisirs et tend à s'en affranchir. Aussi les débuts de cet amour sont-ils difficiles, tandis que son maintien est aisé. Les débuts de l'amour humain sont faciles, s'ils sont liés aux plaisirs sensuels. Mais le développement de l'élan spirituel, puisqu'il aura toujours besoin de plaisirs analogues, ne sera jamais absolument libre. L'élan spirituel de l'amour humain a des assises entièrement naturelles, car s'il faut sauver les plaisirs, il faut aussi les éprouver. Le désir passionné de Madame de Mortsauf à son agonie en fait foi. Le risque est de se perdre dans les plaisirs ou inversement de s'efforcer d'animer par l'amour son existence en se détournant des attrait sensuels. Il est difficile de trouver le juste milieu et peut-être impossible absolument. L'oscillation entre ces deux pôles est nécessaire à l'amour humain. L'amour

divin se sépare des plaisirs et se dévoue à la divine perfection. Il n'anime plus une conduite en insufflant le courage pour briser certaines résistances. L'amour a une fin déterminée, la perfection divine. De cela les personnages balzaciens dans *Séraphîtüs* nous informent par leurs discours et il semble qu'ainsi Balzac expose abstraitement sa théorie de l'amour. L'exposé abstrait pourrait cette fois être isolé de sa présentation romanesque. En réalité, le roman est sans doute nécessaire à Balzac pour qu'il dégage ses idées et il permet à son lecteur de les approfondir et de les développer. Le roman nous présente dans une même action, l'homme, la femme, l'ange et ceci permet mieux les comparaisons qu'une discussion abstraite. Les amours de Minna et de Wilfrid pour *Séraphîtüs-Séraphîta* sont d'abord des amours humaines. *Séraphîtüs* apparaît néanmoins à Minna aussi inaccessible que les cimes qu'il franchit ; Wilfrid de son côté sent qu'un abîme le sépare de *Séraphîta*. L'élan spirituel que l'un et l'autre ressentent pourrait exister dans un amour humain, mais l'élan humain voit sa force s'accroître par la présence, le contact de l'être aimé et les amants ne sentent pas d'abord les difficultés du développement ultérieur de l'amour, tandis que Minna et Wilfrid aperçoivent toujours au loin le but qu'ils veulent atteindre. L'esprit n'est plus seulement connu par l'élan. C'est un objet vers lequel on tend, objet sans contours, objet universel. Sans doute, l'amour dans tous les cas donne le sentiment de participer aux forces spirituelles du monde, comme disait Madame de Mortsau. Mais dans l'amour divin, l'universel est la fin même de l'amour. Minna et Wilfrid perçoivent, lors de l'assomption de *Séraphîtüs*, « les diverses parties de l'infini formant une mélodie vivante ; et, à chaque temps où l'accord se faisait sentir comme une immense respiration, les mondes entraînés par ce mouvement unanime s'inclinaient vers l'Etre immense, qui de son centre impénétrable faisait tout sortir et ramenait tout à lui... La lumière enfantait la mélodie, la mélodie enfantait la lumière, les couleurs étaient lumière et mélodie, le mouvement était un nombre doué de la parole ; enfin, tout y était à la fois sonore, diaphane, mobile ; en sorte que chaque chose se pénétrant l'une par l'autre, l'étendue était sans obstacle, et pouvait être parcourue par les anges dans la profondeur de l'infini » (28). Balzac nous décrit ainsi la fusion de toutes les réalités ordinairement distinctes et cette fois unies dans l'Esprit universel, vers lequel *Séraphîtüs* s'élève. L'amour d'ordinaire anime le comportement humain et

(28) Balzac : *Séraphîta*, p. 334.

donne une impression d'élan sans limite. Mais la conduite ainsi animée peut être décrite et comprise par l'intelligence, bien que, pour en comprendre l'unité et les nuances, il faille faire appel à la tension spirituelle, que des concepts sont incapables d'analyser. Supposons maintenant que la perfection spirituelle soit prise comme fin. Alors l'objet spirituel ne peut apparaître que dans des visions surhumaines et perd tout caractère compréhensible pour l'intelligence. Le roman de Balzac nous montre donc le développement d'un amour humain en amour divin, la nécessaire solution de continuité, qui semble faire de l'amour religieux une impossibilité pour la plupart, puisque le spirituel comme objet n'est plus qu'un être absolument vide, sauf pour ceux qui escaladent les sommets inaccessibles, déchirent les nues et font apparaître des images splendides et incompréhensibles, dans lesquelles toujours Swedenborg et parfois Balzac pouvaient se complaire.

Dès à présent, il nous paraît donc possible de poser quelques généralités sur l'amour, qui sont plus ou moins implicitement contenues dans les romans que nous venons d'analyser. La passion de l'amour est essentiellement spirituelle, au sens où elle fait intervenir un facteur psychique, inanalysable conceptuellement, alors que toute donnée corporelle peut toujours être analysée. Ainsi que l'avait remarqué M. Bergson l'intelligence qui se sert de concepts est parfaitement adaptée à la connaissance de la matière et au psychique, en tant qu'il est corporel. Mais il existe, comme nous avons dit dans l'introduction, certains états de tension spirituelle absolument inanalysables par des concepts. Ces états spirituels ne peuvent toutefois être séparés du corps et de ses réactions. Si la tension spirituelle, au lieu d'apparaître d'une manière sporadique dans des états de mémoire ou d'imagination, tend à envahir toute la conduite ou même, sans y parvenir, donne une impression de réelle participation de notre être propre aux forces spirituelles du monde, la passion de l'amour se montre. L'être aimé n'est pas l'objet de l'élan, mais en constitue plutôt la source. C'est l'intercesseur, sans lequel on ne peut vivre véritablement. De deux manières l'élan spirituel est lié au corps ; en animant la conduite, et par les plaisirs charnels qui lui sont nécessaires. L'amour humain oscille nécessairement des plaisirs charnels à l'exaltation spirituelle dans la conduite et il n'est jamais possible de sauver entièrement les plaisirs. Dans l'amour divin, le spirituel devient l'objet de l'amour, objet d'ailleurs indéterminé, universel, accessible avec un sentiment de vif amour aux seuls esprits visionnaires, chez lesquels l'imagination sait trouver de fortes images

susceptibles de concrétiser l'inintelligible. Si maintenant nous laissons de côté cet amour religieux, que Balzac n'a étudié que fort peu et portons notre examen sur l'amour humain, il semble que la description psychologique de cet amour soit assez pauvre si l'on doit se borner à noter l'existence d'un élan spirituel uniforme, prenant sa source dans les plaisirs et cherchant à en animer la conduite. Sans doute, de telles amours peuvent se développer dans des circonstances et au moyen d'événements différents, mais, de l'amour lui-même, il semble qu'il ne sera jamais possible de parler, si ce n'est en invoquant avec monotonie un élan spirituel toujours le même ; dans ces conditions la diversité des romans balzaciens ne serait guère capable d'augmenter notre connaissance d'une telle passion. Ce serait oublier que les comportements eux-mêmes sont éclairés et dominés par l'élan spirituel et que par leur union intime avec un tel élan ils créent une diversité dans le spirituel de l'amour. L'amour dans son essence restera toujours le même élan spirituel. Mais nous savons déjà que cet élan oscille entre deux pôles, et le drame, l'action du *Lys dans la vallée* tient son relief extérieur d'une impossible conciliation entre les deux directions. N'y a-t-il pas d'autres drames ou aventures intérieurs dans le développement de l'élan spirituel et qui le font apparaître sous une forme nouvelle ? Les événements des différents drames balzaciens vont nous en instruire et derrière une identité d'essence nous montrer les variétés du pur amour.

Amour et pensée.

Le spirituel de l'amour, avons-nous dit, est en dehors de l'intelligence critique. Néanmoins certains êtres ne peuvent développer un amour sans le concours de cette intelligence. Or, cette aide est aussi un obstacle au libre développement de l'élan spirituel. De même que l'amour peut se perdre dans les plaisirs, il peut se trouver entravé par une trop grande clairvoyance. L'amour prend les voies que lui trace la réflexion qui semble se mettre au service de l'élan spirituel ; ainsi la passion n'anime la conduite qu'en passant par la pensée. Mais cette voie, pourtant royale, frappe finalement d'impuissance l'élan d'amour. C'est tout le drame de Félicité.

Claude Vignon et Félicité des Touches sont trop intelligents pour bien aimer. Ils aiment sans doute, mais ne savent sauver leur amour parce qu'ils ne peuvent se laisser conduire par la croyance immédiate, et qu'il leur faut utiliser leur intelligence critique. Calyste, beau jeune homme d'une vieille famille bre-

tonne, et qui n'est que cela, est aimé de Félicité. Mais celle-ci est épouvantée d'une semblable passion. Elle prend alors le critique génial Claude Vignon « comme on prend des fascines pour élever des retranchements entre les ennemis et soi ». Tout ceci, Claude Vignon le lui explique, à la fois désespéré et heureux de sa clairvoyance. Mais Félicité elle-même veut désormais conduire le drame, pour servir à sa manière son amour. Elle s'est suscitée une rivale en invitant Béatrix dans sa demeure des Touches. Cependant elle aime Calyste, parce qu'il est beau, parce qu'il possède une naïveté dans l'élan qu'elle ne pourra jamais atteindre. Écoutons plutôt Calyste parler de ses espérances. « Serais-je donc sans belles et folles amours ? Ne pourrais-je trembler, palpiter, craindre, respirer, me coucher, sous d'implacables regards et les attendrir ? Faut-il ne pas connaître la beauté libre, la fantaisie de l'âme, les nuages qui couvent sous l'azur du bonheur et que le souffle du plaisir dissipe ? » (29). Félicité ne peut se prendre aux grandeurs de l'esprit, qu'elle connaît trop. Mais la forme simple et belle de Calyste la saisit. L'amour est pour elle comme pour tous exaltation de vie, sans que pour cela sa clairvoyance disparaisse.

Cette clairvoyance lui a montré à demi-inconsciemment le danger d'un amour dont d'abord elle s'est, en effet, protégée. Notre héroïne, parce qu'elle aime intellectuellement, veut ensuite trouver une fin à l'élan qu'elle sent en elle, ce qui ne sert qu'à le dénaturer. Elle cherchera le bonheur de Calyste. C'est ainsi qu'elle se suscite à la fois une rivale et une auxiliaire dans Béatrix, sans savoir encore qui d'elles deux peut faire le bonheur du jeune breton, mais elle veut que celui-ci choisisse : Félicité ne veut pas s'imposer à lui. Claude Vignon, lorsqu'il s'est aperçu que Félicité aime Calyste se décide à quitter les Touches, et avant de partir il analysera la passion de Camille Maupin (30). « Elle vous aime [dit-il à Calyste]... pour vous mais non pour elle, sentiment que peu de femmes sont capables de concevoir et d'embrasser... Votre passion pour Béatrix la fera souffrir et la rendra heureuse tout à la fois » (31). La réflexion chez Félicité altère la nature profonde d'un réel amour. C'est pour elle une manière de protéger sa propre passion que de permettre et de construire le bonheur de Calyste dans son amour pour une autre. Elle tissera le drame, confondant son amour et sa puissance, mais toujours sa passion débordera les cadres fixés par la réflexion, sans pouvoir s'en affranchir. Sau-

(29) *Béatrix*, p. 117.

(30) Nom de lettres de Félicité.

(31) *Béatrix*, p. 144.

ver l'amour pour Félicité ce serait servir intellectuellement son élan immédiat, en se soumettant facilement aux voies que sa réflexion aurait découvertes, tandis que la passion de Félicité fait éclater constamment les cadres intellectuels qu'elle impose au développement de sa passion et ne peut néanmoins s'en détacher. Elle s'essaie pourtant à lier son amour à son ivresse de puissance. « Vous l'avez poussé vers Madame de Rochefide [(Béatrix), dit] Claude Vignon,... Vous avez creusé vous-même votre tombe » (32). Mais Camille Maupin prend entre ses mains *la tête de Calyste*, l'élève jusqu'à elle, la baise dans les cheveux et y verse d'abondantes larmes. Elle a conçu la beauté, la grandeur d'un amour sans espoir. Et l'élan d'amour veut éclater dans l'ivresse du pouvoir. Il faut que Béatrix, qui n'est que vanité aime Calyste, puisque ce dernier l'a choisie. Camille feint pour cela d'être aimée du jeune homme et de vouloir l'éloigner de Béatrix. Ce fut entre les deux femmes un duel sans trêve où elles firent assaut de ruses, de feintes, de fausses générosités, de confidences astucieuses, où l'une cachait un amour naissant, l'autre mettait à nu un amour brûlant. Et tandis que Félicité célèbre son amour pour pousser Béatrix vers Calyste, elle endure un martyre inexprimable. Son amour ne peut rester dans les cadres qu'elle s'est fixés. Félicité conduit le drame et son amour augmente sa puissance, par laquelle notre héroïne se porte néanmoins des coups mortels. L'impatience de Calyste pourrait tout gâter et sans l'aiguillon de la jalousie l'amour naissant de Béatrix s'évanouir. Le jeune homme commet l'imprudence d'avouer dans une lettre son amour. Madame de Rochefide en éprouve tout de même des émotions inconnues. Elle avait plus aimé qu'elle n'avait été aimée. Cet amour jeune la touche. Cependant à cette première impression succède la défiance. Si Calyste n'aimait pas Camille et si Camille le savait, à quoi employaient-ils leurs matinées ? — Les romans que vous faites, dit Béatrix à Félicité, sont plus dangereux que ceux que vous écrivez. Camille devant l'attaque reste impassible. Elle domine sa rivale. Peut-être est-elle incapable de sentir et développe-t-elle son amour comme un auteur, mais elle est assez femme pourtant, pour qu'une rivale ait besoin d'elle pour l'emporter. Béatrix, furieuse de cette froideur et de cette supériorité, montre à sa rivale la lettre de Calyste. Félicité la lit et tombe accablée sur l'épaule de son ancienne amie. « Ne pars pas, il t'aime, je le vois ! [dit-elle à Madame de Rochefide]. Et je l'aime tant que je serais au désespoir de le voir souffrant,

(32) *Béatrix*, p. 145.

malheureux. J'avais formé bien des projets pour lui ; mais s'il t'aime, tout est fini » (33). Est-ce renonciation spontanée et désespérée à son amour, est-ce un nouvel artifice pour servir Calyste ? En réalité, amour et artifice ne se séparent jamais en Camille. Le mouvement le plus violent et le plus immédiat de jalousie est en même temps le suprême artifice. « Tout ce que vous voudrez [dit Béatrix] mais je ne veux pas flétrir sa vie, être à son cou comme une pierre et devenir un regret éternel. Si je ne puis être sa femme, je ne serai pas sa maîtresse. Il m'a..... Vous ne vous moquerez pas de moi ? non. Eh bien ! son admirable amour m'a purifiée » (34). Camille éclate : « Sur ce terrain... je croyais être seule..., nous ne sommes plus amies. Nous commençons un combat horrible. Maintenant, je te le dis, tu succomberas ou tu fuiras » (35). La jalousie réelle complète l'œuvre de l'artifice et lance Béatrix dans les bras de Calyste. L'œuvre est accomplie. Mais est-ce bien ce que désirait Camille ? Elle n'est plus maîtresse des amours de Calyste. Elle ne peut plus croire posséder le jeune homme, puisqu'elle ne peut plus rien sur ses sentiments. Les éclats de son amour et qui pourtant étaient ses suprêmes artifices l'ont conduite plus loin qu'elle ne voulait et l'amour de Calyste et de Béatrix n'est pas pour elle ce qu'avait rêvé sa pensée. Il faut voir Camille regardant Calyste, qui soutient Béatrix convalescente et fait avec elle le tour *du tapis vert devant la façade des Touches*. Elle subit les souffrances qu'avait endurées sa rivale, lorsque Calyste paraissait aimer Camille. On comprend alors que les artifices de Félicité servaient, autrefois, directement son amour et non par le but qu'elle croyait se proposer, car la jalousie de Béatrix donnait une sorte de réalité à l'amour de Calyste pour Camille. Si Béatrix s'enfuit avec son ancien amant Conti, Mademoiselle des Touches espère. C'est un élan de l'âme, dont la vanité lui apparaît vivement avec sa malheureuse clairvoyance. Camille est toujours double et cependant toujours elle-même. Ses mouvements spontanés sont artifices et ses artifices spontanés. Elle conduit le drame, mais le drame la conduit en la menant toujours plus loin qu'elle ne voudrait. Ce drame est exceptionnel parce qu'il est tout intérieur. Il n'y a plus de barrière au dehors, mais dans la nature de la femme. Sans doute Calyste n'aimait pas vraiment Félicité. Mais celle-ci ne devait pas au début lui tracer un portrait avantageux de Béatrix et la lui faire connaître. Il n'y a pas d'issue à cette ardeur clairvoyante, qui n'est

(33) *Béatrix*, p. 206.(34) *Ib.*, p. 206.(35) *Ib.*, p. 206.

cependant jamais maîtresse d'elle-même et Félicité ne peut que se réfugier dans sa cellule. Calyste abandonné par Béatrix l'aime toujours. Camille ne cherche pas à reprendre son cœur et lui fait seulement épouser une charmante femme, Sabine de Grandlieu, d'une riche famille du Faubourg-Saint-Germain, puis s'enferme dans une cellule. La passion brûlante ne *lance plus que des parfums dans la vie de l'aimé*. La religion a résolu le drame en faisant disparaître les agitations et en donnant enfin le repos. Camille se retire pour éprouver l'âme immortelle, l'innocence, mais non plus sans doute de nouvel amour, même divin. Le drame de Félicité ne peut avoir comme solution que renoncement.

Ainsi, l'amour est aussi difficile à sauver de la pensée que des plaisirs et pour certaines natures la pensée est un auxiliaire de cette passion aussi indispensable que les plaisirs. Dans l'ivresse des créations l'intelligence s'anime ; l'amour de Félicité apparaît, à travers son intelligence dramatique. A vrai dire, un ambitieux pourrait avoir aussi cette exaltation dans la maîtrise intellectuelle. Mais si les démarches de la pensée sont toutes pétries d'amour, se montre néanmoins un élan spirituel qui parfois domine toute réflexion, un cœur aveugle qui s'exalte sans pouvoir se délier définitivement de sa gangue d'intelligence et la passion de l'amour cherche à se sauver de la pensée.

Ainsi, l'élan spirituel montre de bien des manières son indépendance par rapport au corps. En tendant à animer tout le corps il n'est lié à aucun comportement déterminé. S'il doit se nourrir de plaisir, il faut aussi qu'il s'en détache et, lorsqu'il prend la forme intellectuelle, il manifeste sa nature parce qu'il tord la destinée forgée par l'intelligence à sa manière et rend les résultats de toute entreprise imprévisibles.

Autres variétés de pur amour.

L'amour de Félicité est rempli d'artifices, mais ces artifices qui peuvent se mêler au développement de l'amour ne viennent pas nécessairement de l'influence d'une forte nature intellectuelle. Il se peut que l'élan d'amour se développe en surface, qu'il se montre lorsqu'un rôle le permet. Les situations, les opinions, les rencontres déterminent l'apparence de l'élan pour un temps. Un tel amour ne peut jamais comporter de promesse pour l'avenir, et pourtant cette passion de surface persiste, se développe, puisqu'elle n'est attachée à aucune situation, et que toute situation, toute opinion et toute rencontre s'anime plus ou moins de l'élan d'amour. La tension spirituelle n'est pas pri-

sonnière de conduites déterminées. Elle n'est pas absolument maîtresse, puisqu'elle s'adapte aux diverses circonstances. L'amour n'anime de cette manière qu'une vie superficielle. La marquise Béatrix de Rochefide aspire à l'amour, sans jamais pouvoir l'approfondir à l'aide d'un objet privilégié.

Ainsi Béatrix n'est jamais elle-même, toujours modelée de l'extérieur. Le rôle qu'elle devra jouer dépend de l'image que Félicité a tracé d'elle. Béatrix sera ce qu'exige l'image que Calyste se représente. La marquise de Rochefide serait incomprise de son mari. Elle s'est enfuie avec le chanteur Conti, qui la rend folle d'amour. Comment Calyste peut-il deviner ce que Félicité lui révèle, lorsqu'il n'est plus temps, que Béatrix n'eût rien été sans sa fuite, qu'elle a préféré l'éclat d'une faute à la tranquillité du bonheur ? Le jeune baron ne peut rien saisir d'une femme, chez qui la franchise même n'est qu'apparence, puisqu'elle est momentanée et n'aura pas de suite. Béatrix se montre discrète au début, lorsqu'elle pense que Félicité aime Calyste. Mais que celle-ci joue un rôle, elle y répondra. Ainsi commencent les amours de Béatrix avec le jeune breton. Mais l'ancien amant Conti revenu, il faudra compter avec lui. Le chanteur est trop habile pour attaquer de front sa maîtresse. Il ne supposera pas que la fière Madame de Rochefide ait pu le trahir. Il y aurait trop de dépravation à aimer un homme comme Calyste pour sa beauté. Il vantera la noblesse des femmes, qui ont sur les hommes l'avantage de la constance. Béatrix se doit de répondre convenablement ; elle fuit avec Conti, non sans regretter de ne pouvoir achever son entreprise avec le baron et de laisser à Félicité la possibilité de triompher.

Le caractère superficiel des ardeurs de Madame de Rochefide n'empêche pas que sa sensibilité, à certains moments, ne soit vive. La marquise est saisie, devant certaines réactions de Calyste, dans un élan passager, d'un léger tremblement. Pour elle, les apparences de l'amour sont peut-être la passion elle-même. Pendant une promenade avec Calyste, Béatrix a *le ton légèrement plaisant de la femme qui aime, comme elle en a la tendresse et le laisser-aller*. Mais faut-il s'engager plus à fond, elle se retire. Et pourtant elle éprouve certainement la joie d'aimer. « Calyste tenait Béatrix par la taille. Il la serra sur son cœur... Madame de Rochefide [dépose] sur le front de Calyste le plus chaste et le plus timide de tous les baisers... Les enivrantes senteurs, la tiède atmosphère, les couleurs jaunâtres des rayons du soir, tout s'accordait avec les discours attendris » (36). Cet élan d'un moment ne promet rien. Béatrix

compte sur un hasard pour dessiner son avenir et s'abandonne au vague de sa position. Qu'il y ait habileté ou sincérité chez Madame de Rochefide, tout, au fond, est également mensonge parce que sans avenir. Ses diverses apparences qui répondent aux différentes situations sont pleines de séduction. Madame de Rochefide, pour sauver son élan spirituel, doit maintenir la spontanéité même dans ses artifices. La spiritualité liée à l'élan immédiat, qui invente des réponses convenables dans diverses situations, se maintiendra sans jamais s'approfondir. Peut-on dire alors que l'amour soit véritablement sauvé ? En réalité, la spontanéité dans la création des artifices doit disparaître un jour et de telles amours sombrent nécessairement, à un moment, dans la pure comédie. Béatrix, en effet, vieillit et Calyste, qu'elle a autrefois abandonné est maintenant marié. Elle n'est toujours qu'apparence, mais de plus en plus factice et superficielle. Son enveloppe d'écharpes, séduira encore le beau Calyste par un retour de flamme. Pourtant, Madame de Rochefide est devenue *osseuse* et *filandreuse*. Son *teint s'est presque décomposé*. Mais elle savait *fleurir ses ruines prématurées*. Elle offrait ce mélange de *lueurs* et de *soieries brillantes*, de *gaze* et de *cheveux crépés*, de *vivacité*, de *calme* et de *mouvement* qui lui donnait encore de l'attrait. Ce n'est tout de même plus Béatrix. Autrefois elle était la succession des apparences ; en voulant percer ces apparences on échouait nécessairement. Maintenant l'apparence trompe et n'est qu'un instrument de vengeance pour une femme qui a abandonné son amant et se juge néanmoins délaissée.

Il reste que Béatrix a été plus aimée que l'intelligente Félicité. C'est que pour elle l'artifice n'est pas un obstacle à l'amour. Il est au contraire ce qui rend l'amour visible, attrayant. Le jeune Calyste devait répondre à cet élan superficiel qu'il s'efforçait pourtant d'approfondir. Béatrix est une coquette, si l'on veut, mais la fidélité, la profondeur même de l'amour sont parfois possibles avec elle. Tout dépend des situations, des hasards. Dans la demeure des Touches et devant Félicité, Calyste se met à genoux et baise la main de Béatrix *d'une façon très soumise*. « Ah ! s'écria [Félicité] en voyant l'expression peinte sur le visage [de sa rivale] et la comparant à celle qu'avaient obtenue les efforts de sa diplomatie, l'amour aura toujours plus d'esprit à lui seul que tout le monde ! » (37). Plus exactement, on peut dire que la situation exige cette fois que

Béatrix répond par un amour plus profond que d'ordinaire à l'exaltation de Calyste. Devant Félicité qui voulait la rendre jalouse, son élan se devait de présenter plus d'abandon. L'amour profond n'est encore ici qu'une réponse sans avenir. Mais le baron se laissera prendre à ces chatoiements de surface, chatoiements superficiels même lorsqu'ils sont momentanément profonds. Les artifices de Béatrix, au surplus, sont toujours au service d'un élan spirituel dont le champ d'application se montre variable. Il s'agit donc bien d'une variété du pur amour.

Il existe par contre des amours qui prétendent éliminer tout artifice et qui, loin de se contenter d'apparences constamment renouvelées, s'interrogent tout le temps sur leur sincérité, où l'élan se veut toujours plus intense et la dépendance des amants plus exclusive. De telles amours méconnaissent les conditions de développement de l'élan spirituel, élan qui doit animer de diverses manières l'action dans la pratique et dans la pensée. Cette fois les amants veulent capter l'amour à sa source, en faire un objet de contemplation, tâche bien difficile et en tout cas stérile. Une telle passion existe sans doute, mais tout en aspirant à la complète sincérité, elle s'encombre de beaucoup d'artifices. Il est aisé de constater les efforts incessants que fait l'un des amants pour obtenir de l'autre la persistance de son bonheur. L'élan spirituel est alors lié à l'anxiété des désirs insatisfaits et ne peut s'en détacher. Ce ne sont plus les contradictions imposées à son développement, qui nous empêchent de le sauver complètement. Sa naissance se renouvelle chaque jour et jamais une suite d'événements bien réels, dont l'élan constituerait le centre, ne nous attestera sa vérité.

Louise de Chaulieu a épousé un noble espagnol, Felipe de Macumer, dans des conditions particulièrement romanesques. L'émotion pendant les leçons d'espagnol, que lui donne le jeune homme amoureux, l'admiration respectueuse aux Italiens, les bouquets avec des sonnets soigneusement glissés, rien ne manque des conditions qu'une jeune fille romanesque peut imposer à la naissance de son amour. Louise de Chaulieu veut avant tout s'assurer de la sincérité de ses sentiments. Elle veut être elle-même, épouser l'amour vrai, et c'est ainsi qu'elle développe le romanesque et l'irréalité. Ses amours paraissent, en effet, participer plus du songe que du monde réel. « Oui, tes amours me semblent un songe ! [lui écrit son amie]. Aussi ai-je de la peine à comprendre pourquoi tu les rends si romanesques. Tu veux un homme qui ait plus d'âme que de sens, plus de grandeur et de vertu que d'amour ; tu veux que le rêve des jeunes filles à l'entrée de la vie prenne un corps ; tu demandes des sacrifices pour

les récompenser ; tu soumets ton Felipe à des épreuves, pour savoir si le désir, si l'espérance, si la curiosité seront durables » (38). Il paraît difficile qu'un élan qui ne conduit pas à des réalisations, mais se complaît toujours en lui-même, puisse se maintenir ainsi sans jamais toucher le réel, alors qu'il n'éprouve plus nul obstacle. L'espérance procure souvent de grands plaisirs, mais à des moments essentiels de la vie, il est utile que la réalisation ne soit pas moins attrayante, ou bien la vie s'amoin-drit en se réfugiant dans le songe. Et pourtant Louise de Chaulieu écrit : « Quelque douceur que m'apporte le souvenir de cette demi-heure passée sous les arbres, je trouve le plaisir qu'elle m'a donné bien au-dessous des émotions que j'avais en disant : y viendrai-je ? n'y viendrai-je pas ? » (39). Enfin, s'il est naturel de rechercher l'exclusivité en amour, il est bien factice de reprocher à celui qu'on aime la certitude qu'il peut avoir d'être aimé et de lui demander qu'il attende pour s'animer la permission constante de celle qu'il aime. « Moi seule, j'ai le pouvoir de vous transformer, de vous rendre le plus adorable de tous les hommes ; je ne veux donc point que votre esprit échappe à ma possession » (40). Il y a bien des traces d'artificialité dans cette passion pourtant permanente. C'est qu'elle s'évade dans une dangereuse solitude. L'amour raisonnable de son amie Renée ne se sépare pas des liens sociaux et même les tisse, ce qui a pour effet de former les individus. L'enfant naît, grandit. Le mari développe une ambition politique. La force de la parenté se montre. Le grand-père autrefois avare revient à la tendresse par la renaissance de son fils et la naissance d'un petit-fils. La famille des Chaulieu, au contraire, est dispersée par la vie mondaine, la politique. Louise sacrifiée à son frère doit triompher seule. Le romanesque, l'irréalité viennent de l'isolement. Un amour humain doit toucher terre et, sans être aussi social que celui de Renée de l'Estorade, l'amie de Louise, il ne doit pas s'interroger sur sa certitude, en s'enlevant les moyens de la connaître. Quelle certitude veut donc Louise ? S'assurer si Macumer dépend d'elle, n'est-ce pas évident ? S'il lui est indispensable ? Mais indispensable à quoi ? à une vie qui ne se réalise jamais ? La force de l'élan d'amour s'éprouve par les résistances rencontrées. Madame de Mortsauf vivait d'une vie sociale. Si l'amour ne rejoint d'une manière ou d'une autre la société, il devient un songe duquel il est difficile de s'assurer. Un amour peut animer une vie, en donnant de la force pour

(38) *Mémoires de deux jeunes mariées*, p. 270.

(39) *Ib.*, p. 253.

(40) *Ib.*, p. 257.

trionpher des résistances, et en s'apaisant, en s'ordonnant dans les travaux et les occupations quotidiennes. Louise de Chaulieu veut être sincère et les moindres traces d'indépendance de Felipe la portent à la plus haute jalousie. C'est douter de l'amour et chercher une renaissance perpétuelle au lieu d'assurer son développement. Cet enivrement continu de Macumer aux pieds de Louise fait penser dans sa persistance à la création continuée. Il est chaque jour le préféré, mais l'élan doit être recréé. Le véritable amour est entre ces éclairs renaissants, dont l'incertaine réalité fait le romanesque, et le progrès volontairement créateur, que présentent les amours de l'amie de Louise. Madame de Macumer devient veuve ; alors commencent ses amours avec Marie Gaston, homme de lettres d'un grand cœur. Le sentiment esthétique est parfois intimement lié à ce nouvel amour. « Quand nous marchons seuls dans les bois, sa main passée autour de ma taille, la mienne sur son épaule, son corps tenant au mien, nos têtes se touchant, nous allons d'un pas égal, par un mouvement uniforme et si doux, si bien le même, que pour des gens qui nous verraient passer, nous paraîtrions un même être glissant sur le sable des allées, à la façon des immortels d'Homère » (41). Mais leur exaltation ne reste pas de songe. Elle pénètre toutes choses, acquiert ainsi une objectivité, engendre des travaux soit conjugués, soit solitaires. *Un vieux chêne moussu près de la maison du garde leur dit qu'ils se sont assis fatigués sous son ombre, que Gaston a expliqué là les mousses qui étaient à leurs pieds, et que de ces mousses ils ont monté de science en science, jusqu'aux fins du monde* (42). Louise fait sa chambre toute seule comme pour préparer le lieu du culte. Ils travaillent aussi en commun sur les plantes, sur les fleurs et dans cette chasse aux idées nécessaires à l'édification d'une pièce de théâtre. En somme, l'exaltation amoureuse dans le second amour de Louise pénètre davantage les occupations ordinaires de l'existence, donne le courage d'accomplir et de perfectionner l'activité normale ; ainsi elle s'évade d'un pur songe. Pourtant cet amour paraît presque léger, en comparaison de celui de Madame de Mortsauf. Ce n'est pas qu'il lui manque la sincérité profonde du martyr, puisqu'un simple soupçon conduit Louise à des imprudences mortelles, mais les amours de Louise de Chaulieu sont toujours teintées d'anxiété et la passion de l'amour, au contraire, donne l'impression de sa plus grande profondeur, lorsque l'élan spirituel, comme dans *Le lys*

(41) *Mémoires de deux jeunes mariées*, p. 360.

(42) *Ib.*, p. 363.

dans la vallée, ne cherche pas à s'assurer de lui-même et se lie à une élévation morale, qui lui permet sans doute de pénétrer plus harmonieusement les actes de la vie réelle. Louise et ses amants cependant sont constamment à s'interroger sur l'étendue de leur pouvoir ou de leur soumission triomphante. « Je suis toujours sa maîtresse [dit Madame Gaston en parlant de son mari] c'est-à-dire que je parais aimer moins que je ne suis aimée » (43). Et pourtant si puissante qu'elle puisse être, elle craint aussi que ne lui échappe l'amour de son mari. Il est évident que l'anxiété pénètre les amours romanesques dans lesquelles l'élan spirituel est trop lié au désir et aux artifices de l'imagination pour que la question de la réalité de l'amour ne se pose pas constamment. Louise de Chaulieu peut croire à la liaison de son second mari avec une Anglaise et se suicider. Elle et Felipe s'étaient enfuis loin de leur amie Renée et de sa famille, car ils avaient peur pour leur amour. Un élan d'amour si fragile, c'est toujours Eros enfant.

L'irréalité partielle de cet amour ne vient pas seulement de ce qu'il n'anime pas vraiment une conduite visible, mais aussi de l'abaissement que l'amour inflige parfois à l'un des amants. Or, l'amour d'ordinaire élève. Ce n'est, cependant, pas une fonction absolument essentielle de cette passion que d'élever, de faire croître. L'élan spirituel, qui domine les comportements auxquels il se lie et s'efforce d'animer une existence entière, sans jamais y parvenir, en est une composante plus essentielle. On ne voit guère que l'amour fasse croître Camille Maupin et Béatrix. Félix, au contraire, grandit bien vite auprès de Madame de Mortsau. Mais si l'amour n'est pas toujours lié à une croissance de l'individu, il ne peut abaisser l'être sans perdre de sa pureté. Renée de l'Estorade ne pense pas que son amie Louise de Chaulieu puisse aimer Felipe en l'annihilant.

Inversement, il se peut que le simple fait de faire croître un être développe un élan d'amour. L'amour devient alors en partie une œuvre de volonté, perd un peu ses conditions mystérieuses d'avènement et de développement. Ce n'est, toutefois, qu'un amour imparfait, par lequel cependant se montre mieux qu'ailleurs la parenté de cette passion et du développement de l'élan de vie. Renée de Maucombe, l'amie de Louise de Chaulieu, a épousé un pauvre exilé, M. de l'Estorade, qui est *très disposé à trouver du mérite à ces yeux noirs, qui font mûrir les fruits qu'ils regardent*. La jeune fille se jure « de consoler ce jeune homme sans jeunesse, qui a passé du giron maternel à

(43) *Mémoires de deux jeunes mariées*, p. 359.

celui de la guerre et des joies de sa bastide aux glaces et aux travaux de la Sibérie ». « La seule joie que j'ai eue, et qui a été céleste, écrit Madame de l'Estorade, vient de la certitude d'avoir rendu la vie à ce pauvre être avant de la donner à des enfants » (44). Il ne s'agit naturellement pas de dévouement, de sacrifice ; Renée a simplement conclu avec son mari un pacte d'amitié pour lui laisser la possibilité de développer, aussi bien en lui qu'en elle, l'élan vital qui donnera l'amour. Les plaisirs eux-mêmes, d'où sort spontanément l'exaltation, sont pour ces deux êtres l'objet d'une préparation volontaire. La fête nuptiale longtemps retardée par la volonté de Renée s'est finalement accompagnée de toutes les grâces mystérieuses, que les imaginations demandent : « l'entraînement qui excuse, le consentement arraché, les voluptés idéales longtemps entrevues et qui nous subjuguent l'âme avant que nous nous laissions aller à la réalité » (45). L'amour charnel ressenti se prolonge dans le plaisir de faire le bonheur d'un homme reconnaissant (46). L'amour de Louis de l'Estorade, qui n'était au début qu'anxiété malheureuse, s'est animé. Le visage a changé d'expression, s'est enhardi. Sûr de plaire, Louis révèle des qualités nouvelles, déploie son esprit. Et devant cette vie renaissante par ses soins, Renée éprouve à son tour l'élan d'amour. Néanmoins disparaissent ainsi les émotions de l'amour. Nous ne désignons pas par là des secousses uniquement physiologiques, mais des agitations liées à l'élan spirituel, qui dépendent autant du hasard que d'une initiative spontanée. L'amour, que construit Madame de l'Estorade, ne peut être traversé de ces vagues. Elle conseille d'abord à son amie d'inventer des situations, où le hasard fera naître ces émotions et révélera l'amour, regrette de ne pouvoir en faire autant et se fait une joie de ressentir les émotions par sympathie. L'amour pour son mari évolue cependant de plus en plus vers l'amour maternel. A la longue Madame de l'Estorade, en effet, ne goûte plus, même en imagination, les émotions dans lesquelles s'éprouve l'amour et pense que toute passion de ce genre est passagère. « L'amour est le plus joli larcin que la société ait su faire à la nature ; mais la maternité, n'est-ce pas la nature dans sa joie ? » (47). Renée a insufflé la vie aux pauvres êtres qui l'entouraient, à son mari d'abord puis à ses enfants, et cette vie reflue sur elle. Elle ne cherche pas à s'assurer des sentiments et des désirs d'un amant, mais à croître elle-même,

(44) *Mémoires de deux jeunes mariées*, p. 219

(45) *Ib.*, p. 219.

(46) *Ib.*, p. 219.

(47) *Ib.*, p. 283.

en favorisant la croissance des siens. Néanmoins un tel amour est par trop lié au développement ordonné d'habitudes et dépend des comportements à tel point, qu'il ne peut garder sa pureté. L'ambition prolonge facilement de telles amours, si elle ne se heurte pas dans son développement à des résistances excessives, d'où naîtraient haine et envie. Renée ne forme pas son mari par sa seule tendresse, mais par une conduite ambitieuse. Le voici chevalier de la Légion d'Honneur, membre du Conseil général et Madame de l'Estorade sollicite son amie Louise pour obtenir un avancement. La création maternelle et conjugale commencée par Renée de Maucombe s'épanouit dans des œuvres uniquement sociales. L'amour perd tout aspect de concentration spirituelle cherchant à animer et à dominer l'existence. Il se développe sans heurts, alors que, sous ses formes plus apparentes, il tendrait à se sauver, sans y jamais entièrement parvenir. Mais vraiment les œuvres comptent un peu trop. La source privilégiée de l'élan spirituel manque et, même à sa naissance, cet élan dépend trop des habitudes pour que l'on puisse voir dans cet exemple une illustration d'un amour parfaitement caractéristique.

Conclusion sur la nature du pur amour.

Néanmoins, cet amour n'est pas prisonnier d'un comportement déterminé et c'est pourquoi nous le rangeons dans les variétés du pur amour ; ces variétés, comme le montrent nos développements précédents, sont assez nombreuses. Si nous laissons de côté l'amour religieux, qui occupe une place tout à fait spéciale, nous apercevons que parfois l'élan spirituel de source sensuelle s'étend dans la conduite entière et l'âme (*Le lys dans la vallée*). Le besoin des plaisirs et celui d'animer, d'élever notre existence se concilient difficilement. Cette impossible conciliation définitive n'est pas un accident, mais exprime la nécessaire oscillation de l'amour. Il ne peut, en effet, se fixer dans une fin définie, s'abandonner à un état déterminé. L'impossible conciliation de la pensée et de l'élan spirituel dans l'amour est à la fois plus et moins fondamentale, que l'opposition précédente. En effet, les exigences d'une pensée puissante ne se trouvent qu'en quelques natures. Mais alors la pensée et l'amour s'opposent même en se liant. L'amour de Camille se retrouve dans sa pensée qui construit et développe le drame. La pensée n'est pas un comportement intellectuel auquel serait soumise la passion, mais c'est l'amour pensant et pourtant l'amour tend à s'évader de cette alliance dans des élans et des souffrances d'un cœur

aveugle. L'élan spirituel n'est pas à son aise sous forme pensante.

Cependant, les variétés du pur amour ne viennent pas seulement des oppositions plus ou moins essentielles dans cette passion, mais des manières diverses, dont elle naît ou se développe. Certaines natures sont faites pour aimer, sans que l'élan de vie en elles cherche jamais à se développer ni à s'alimenter à une source privilégiée. De continuels artifices spontanés mais changeants accompagnent cette passion superficielle et libre (Béatrix). D'autres fois, l'élan spirituel cherche à s'assurer de lui-même (Louise de Chaulieu). C'est un amour, où les amants sont seul à seul et l'élan violent mais toujours incertain ne dépasse jamais l'enfance, puisqu'il ne pourrait se développer qu'avec les secours d'une existence plus terrestre. Inversement, un amour sans éclat se rencontre chez Madame de l'Estorade et par le simple développement d'une œuvre volontaire. Ce sont là les différentes variétés du pur amour, dont nous avons pris chez Balzac des exemples typiques. Nous n'avons pas forcé l'exposé du romancier, nous nous sommes efforcés de l'interpréter au moyen d'un langage psychologique dont il n'avait pas connaissance. L'examen des variétés du pur amour nous apparaît indispensable. En effet, la seule propriété générale de l'amour, un examen rapide nous l'avait déjà révélé, c'est l'existence d'une tension spirituelle dominante non pas momentanée, mais qui devient pour l'être humain un principe de vie. Même dans les amours superficielles de Béatrix, cette propriété subsiste. Et un amour en général n'est pur que si cet élan spirituel n'est pas prisonnier. Ce n'est pas, cependant, cette propriété générale qui est capable à elle seule de nous donner une idée du pur amour. L'important est donc d'apercevoir les différentes manières dont cet élan se réalise ou tend à se réaliser. C'est pourquoi nous avons donné une image des différentes sortes d'amour. Quelques-unes des variétés décrites sont, toutefois, plus fondamentales que d'autres.

Certaines formes de l'amour, en effet, développent plus complètement la propriété générale de cette passion, à savoir l'existence d'une tension spirituelle dominante, non pas momentanée, mais qui devient pour l'être humain un principe de vie. L'élan spirituel anime bien la vie de Louise de Chaulieu, mais il ne rejoint pas une existence réelle. Renée de l'Estorade aime en développant d'heureuses habitudes, mais la tension spirituelle apparaît bien cachée derrière ses comportements. Béatrix anime de son amour une vie artificielle. Camille Maupin ressent une

ardeur brûlante, mais son amour ne touche pas terre et c'est pourquoi il veut s'échapper de sa gangue intellectuelle. Aussi, nous paraît-il que l'amour de Madame de Mortsauf et de Félix de Vandenesse développe la plus grande réalité de l'amour avec ses contradictions essentielles, car le drame de l'amour sous sa forme la plus profonde, c'est d'animer la vie réelle par une tension spirituelle, qui prend sa source dans les plaisirs et tous les autres dons qui nous viennent d'un être privilégié.

Ainsi nous comprenons la nature de l'amour. Ce n'est pas le résultat fallacieux d'anxiétés. Ce n'est pas non plus une simple complication de l'instinct sexuel, quelle que soit l'importance des plaisirs. Il est un effort spirituel se mêlant à l'existence et dont la réalité apparaît éclatante.

Il reste à préciser le rôle de l'être aimé dans la genèse de l'amour. Nous avons déjà dit qu'il n'est pas objet, mais source de l'élan spirituel et plusieurs êtres sont capables de remplir ce rôle. Béatrix pouvait avec divers amants développer toujours un même élan spirituel. Cependant dans des amours d'une certaine profondeur, il semble que l'élan spirituel ait bien du mal à renaître, si l'être aimé a déçu les espoirs d'une vie nouvelle, non lorsque ces amours rencontrent des résistances (comme dans l'histoire de Félix de Vandenesse et de Madame de Mortsauf), mais parce que l'être que l'on croyait pouvoir aimer ne fait que désenchanter l'existence au lieu de l'animer. Dès lors, même si des amours profondes peuvent être multiples (Louise de Chauvieu aime Felipe et Gaston), encore faut-il que le premier amour ait développé l'élan spirituel. Au contraire, un élan spirituel qui meurt au lieu de s'approfondir auprès de l'être primitivement aimé risque de ne pouvoir trouver une autre source plus favorable et ceci montre avec précision que l'être aimé doit transformer l'élan enthousiaste, mais un peu inconsistant qu'il a fait naître en une réalité susceptible de divers développements. Balzac en donne une illustration dans *La femme de trente ans*. Madame d'Aiglemont a senti à son heure la naissance de l'amour. Mais l'idole tombe rapidement du piédestal et cette chute entraîne celle de l'élan de vie naissant. La scène d'abord se passe à Paris. Julie et son père se rendent à une revue aux Tuileries; la jeune fille cherche et trouve avec joie, parmi les troupes, le colonel Victor d'Aiglemont dans toute sa splendeur militaire. Son père, qui surprend ses regards, essaie d'arrêter ce jeune enthousiasme. « Les jeunes filles [se forgent] de nobles images..., puis elles attribuent... à un caractère les perfections qu'elles ont rêvées et s'y confient ». Mais plus tard « la trom-

peuse apparence qu'elles ont embellie, leur première idole enfin se change en un squelette odieux » (48). Ce ne sont là que métaphores, pour désigner l'aspiration à la vie, au bonheur d'une existence animée par la présence de l'être aimé. Julie devient Madame d'Aiglemont. Bien vite, le beau colonel la déçoit et la voici sans espérance. Son élan spirituel semble frappé à mort. Lorsque, de plus, elle s'aperçoit que son mari aime Madame de Sérizy, « elle s'engourdit dans une rêverie de désespoir, et paraît très occupée à regarder le feu » (49). Cet état n'est pas uniquement négatif. Mais, tout de même, il s'agit d'une tension résistant à tout élan spirituel. Si plus tard naît en elle un enthousiasme amoureux pour lord Grenville, c'est plutôt sous forme de rêve. Son nouvel amour est trop romanesque, trop remué d'émotions. Alors qu'il lui faudrait seulement d'abord atténuer le désenchantement de son existence, elle se plaît à forger un idéal qui lui donne de fugitives agitations. « Toutes les espérances trompées, tous les désirs avortés qui, graduellement, attristaient l'esprit de Julie, se reportaient... par un jeu naturel de l'imagination, sur cet homme, dont les manières, les sentiments et le caractère paraissaient offrir tant de sympathies avec les siens » (50). Et si même le rêve n'est plus solitaire, il garde l'apparence d'un rêve. L'amour de Julie d'Aiglemont pour lord Grenville sera plutôt sympathie violente qu'élan amoureux. « Ces deux héroïques amants restèrent encore un moment silencieux, occupés à dévorer leurs peines : bonnes et mauvaises, leurs pensées étaient fidèlement les mêmes, et ils s'entendaient aussi bien dans leurs intimes plaisirs que dans leurs douleurs les plus cachées » (51). La femme désenchantée s'efforce par de telles ententes de retrouver son élan perdu. Les confidences qu'elle fait parfois à son amant semblent indiquer une vulgaire lutte du devoir et de l'amour. Une ardeur morale est conservée, et l'élan amoureux qu'elle contrarie, plutôt qu'elle ne le développe ou ne s'y lie comme chez Madame de Mortsauf reste sous sa forme involontaire une sorte de rêve plongeant plus dans une éternité nuageuse que dans la réalité. « Non, les sentiments que j'ai conçus pour vous sont irrésistibles, éternels, mais bien involontaires, et je veux rester vertueuse » (52). Des émotions fugaces ne peuvent remplacer l'élan d'amour véritable. Le son de voix de lord Grenville fait palpiter si cruellement Madame d'Aiglemont qu'elle n'ose lui répondre de peur de lui révéler

(48) *La femme de trente ans*, p. 17.

(49) *Ib.*, p. 51.

(50) *Ib.*, p. 48.

(51) *Ib.*, p. 65.

(52) *Ib.*, p. 65.

l'étendue du pouvoir qu'il exerçait sur elle. Il ne s'agit pas d'élan spirituel, mais de réactions émotionnelles momentanées. Si elle pense se donner, c'est encore pour jouir d'un moment et consacrer sa chute spirituelle, « connaître le bonheur et mourir, dit-elle. Eh ! bien, oui ! » (53). D'ailleurs, l'amour maternel triomphe de ce désir d'émotion suprême et d'anéantissement. Ainsi « la grande, la vraie douleur serait donc un mal assez meurtrier pour étreindre à la fois le passé, le présent et l'avenir, ne laisser aucune partie de la vie dans son intégrité... » (54). Et la plus grande douleur, n'est-ce pas de sentir la vie se lever puis disparaître sans ressources, parce que l'idéal s'évanouit ? Tout de même, il semble que l'âme puisse avoir à la longue une possibilité de redressement. Les amours de Julie d'Aiglemont et de Vandenesse n'ont rien d'un rêve.

Cependant, longtemps après la disparition de lord Grenville, et même devant l'amour de Vandenesse, la jeune femme ne quitte pas sa mélancolie. Elle ignorait ou paraissait ignorer qu'elle fût aimée. Parfois, elle exprimait une confiance, une amitié vraie, mais pas d'amour. Quelques mois après sa première rencontre, Madame d'Aiglemont trouve néanmoins sa vie étroitement liée à celle de Vandenesse. Elle s'étonne d'en partager les goûts et les pensées. Par l'habitude que crée l'amitié son existence s'anime un peu et c'est un pas vers l'amour. Pour que l'amour puisse naître complètement, il faudra que la marquise doute de son malheur. Le jour où elle s'avoua qu'elle était aimée, il lui sembla possible de renaître et son malheur ne lui parut plus aussi certain. De douces habitudes ont animé sa vie, lui ont rendu confiance dans l'avenir de ses espoirs. L'émotion fera le reste. Un soir, « ils se penchèrent ensemble pour voir un de ces majestueux paysages pleins de neige, de glaciers, d'ombres grises, qui teignent les flancs de montagnes fantastiques... » *Les cheveux de Julie effleurèrent les joues de Vandenesse. Elle sentit ce léger contact et en frissonna violemment.* De l'émotion ou plutôt de l'émotivité, qu'entraîne l'intime présence de l'amant sortira enfin leur amour définitif. « Tous deux étaient arrivés à une de ces inexplicables crises, où le calme communique aux sens une perception si fine, que le plus faible choc fait verser des larmes... si le cœur est perdu dans ces mélancolies, ou lui donne d'ineffables plaisirs s'il est perdu dans les vertiges de l'amour » (55). Dans la naissance de ce nouvel amour

(53) *La femme de trente ans*, p. 76

(54) *Ib.*, p. 84.

(55) *Ib.*, p. 126.

l'ancienne mélancolie subsiste et longtemps l'élan ne sort pas d'une certaine grisaille. La chute de l'élan d'amour se reconnaît dans l'amour naissant. Julie d'Aiglemont n'apparaît cependant plus jamais une femme désenchantée, bien que de nouveaux malheurs puissent envers certains la rendre dure, lointaine.

L'histoire de cet élan brisé par un faux idéal, élan qui renaît dans les douces habitudes et dans les émotions nous montre l'importance et le rôle de l'être aimé dans l'amour, qu'il n'est pas le but de l'élan spirituel mais son créateur et aussi son sauveur parce que l'élan spirituel de l'amour doit accroître sa réalité en s'approfondissant avec l'aide de l'être aimé. Il en est ainsi plus ou moins de tout amour, mais certains élans superficiels ne cherchent guère à s'approfondir (Béatrix), d'autres plus profonds n'y parviennent pas, ne pouvant animer l'existence (Louise de Chaulieu). Mais si l'élan spirituel avec l'aide de l'être aimé est arrivé à animer l'existence et à se délivrer de tout aspect imaginaire, l'être qui a permis ce développement est indispensable à la persistance de l'élan de vie. Félix de Vandenesse est plus définitivement désenchanté que Madame d'Aiglemont dont l'élan n'avait pu se développer auprès de l'auxiliaire choisi. Ainsi, l'élan d'amour est-il souvent étroitement lié à l'être aimé, bien que celui-ci ne soit qu'un auxiliaire et non une fin.

Après avoir examiné l'essence de l'amour et des différentes variétés du pur amour, il nous faut considérer comment certaines tendances ou certains groupes spéciaux de tendances se rapportant aux divers comportements humains peuvent s'allier à l'amour et contribuer à la genèse ainsi qu'au développement de l'élan spirituel. Nous quittons ainsi le pur amour pour examiner les différentes alliances de l'amour.

§ 2. — LES DIFFÉRENTES ALLIANCES DE L'AMOUR

Élan spirituel et tendances.

Il convient, avant d'aborder ce sujet, de revenir un peu sur les cadres d'interprétation psychologique indiqués dans l'introduction et de donner quelques précisions sur la manière dont les conduites peuvent être pénétrées de tension spirituelle. Nous nous sommes déjà attachés dans les développements précédents à montrer qu'il ne saurait y avoir de comportement supérieur sans une certaine tension spirituelle, au moins parce que tout comportement actuel est le résultat de la fusion dans la durée des résultats de comportements antérieurs. Notre perception

actuelle dépend d'une organisation progressive permise par l'apprentissage antérieur ; la sensation de couleur déterminée, que nous obtenons en regardant une étoffe, tient à toute notre éducation, aux comparaisons multiples que nous avons faites et qui ont modifié progressivement notre aptitude ou tendance à saisir les couleurs. Ce progrès résulte d'une interpénétration, d'une fusion dans la durée, qui ne permet guère l'analyse conceptuelle et exprime à sa manière la présence d'une tension spirituelle, mais qui reste toujours plus ou moins inconsciente.

Cette tension se montre, au contraire, d'une manière plus manifeste dans l'exercice de certaines tendances. Un besoin invincible de plaisir peut être relié à une recherche d'exaltation de la vie. Dans ce cas, l'aspiration n'est pas libre, mais soumise aux tendances innées et acquises, car si l'exaltation apparaît, ce sera par la satisfaction des tendances déterminées qui dirigent inconsciemment une activité. Donc la tension spirituelle intimement liée à divers comportements, ou reste complètement cachée ou, bien qu'apparente, se trouve soumise à l'exercice tendancieux. Nous voulons rechercher si dans ce dernier cas certains comportements privilégiés ou groupés d'une manière favorable ne peuvent pas dégager une exaltation spirituelle animant suffisamment l'existence, pour qu'on puisse la comparer à l'élan du pur amour.

Collaboration de tendances dans la formation de l'amour.

Or, notre appétit naturel d'hommages, la tendance à la perception facile et agréable, le besoin d'émotions vives, nos tendances sympathiques forment un ensemble de tendances, dont l'exercice dégage un élan spirituel, toutefois prisonnier de ses origines. Les amours du beau poète Lucien de Rubempré pour l'actrice Coralie nous en fournissent un exemple. Au début la vanité de Lucien, la joie d'être choisi parmi d'autres favorise sa passion naissante. Le bonheur d'être ainsi préféré pourrait être d'ailleurs étroitement lié à un amour profond et ceci fait comprendre pourquoi l'amour trouve si souvent sa source dans la vanité. Coralie au milieu d'un grand triomphe théâtral, éblouie par la beauté de Lucien, saisit la main du jeune homme et la baise. Comment la vanité du poète ne serait-elle pas flattée de cette humilité dans la gloire ? D'autre part, Coralie est agréable à voir et c'est une tendance élémentaire que de rechercher les perceptions gracieuses. Cette tendance est peut-être liée à la plus grande facilité de perception, comme disait Spencer, et à l'agrément qui en résulte. Elle est en tout cas très dis-

tincte de l'amour du beau, qui consiste dans une exaltation et cherche ses voies dans la création ou la contemplation. Coralie « était ravissante..., ses cheveux échappés de dessous un foulard tordu, blanche et fraîche, les yeux rieurs, la parole gaie comme le rayon de soleil levant, qui entre par les fenêtres pour dorer la charmante misère » (56). Mais les amours de Lucien et de Coralie s'effondrent vite dans le malheur. L'actrice victime de cabales n'a plus de succès et Lucien devenu journaliste se débat dans des difficultés innombrables, puis tombe dans la misère. Les émotions de la lutte remplacent, semble-t-il, son amour. La confusion, cette fois encore, est aisée entre l'exaltation de la vie par l'amour et celle qu'entraîne nécessairement la lutte pour la vie. Le passage sera plus aisé encore, lorsque le poète parfois détachera l'exaltation de la lutte elle-même et trouvera le courage d'agir par la présence, même inanimée, de l'être cher. Au chevet de Coralie, le poète compose les dix chansons qui voulaient des idées et des airs populaires. Il met son intelligence au service de la nécessité. Mais son exaltation cette fois, tout en s'y liant intimement, paraît dominer son comportement, son besoin tendancieux et social de vivre ; il écrit avec une rage sombre, tout en apercevant parfois sa créature adorée, *blanche comme une porcelaine*, belle de la beauté des mourantes. Ainsi des tendances vaniteuses, esthétiques, la lutte commune pour la vie semblent composer ce premier amour de Lucien de Rubempré, et cet amour ne peut pas échapper entièrement à son origine. La sympathie a collaboré également à la naissance de cette passion. Lucien finit par apprécier les trésors de dévouement et d'innocence, toute la tendresse, qu'enfermait le cœur de sa pauvre amie. M. Janet définit la sympathie comme résultant du succès que nous obtenons par la collaboration d'autrui, non pas nécessairement par une collaboration matérielle, mais par l'aide qu'apportent la pensée, la présence. Et sans doute la présence de Coralie ne conduit pas Lucien au succès. Longtemps néanmoins, elle lui donne des forces pour éviter le malheur. Cette sympathie ne peut être confondue avec l'exaltation spirituelle par l'objet de l'amour, car les comportements doivent alors se soumettre à un tel élan, tandis que Lucien auprès de Coralie garde ses tendances maîtresses et son ambition. Mais l'homme en général a besoin de sympathie, de tendresse pour vivre, pour agir et l'aide qu'il recherche en autrui développe un sentiment qui ressemble à l'amour. Au cimetière, après avoir enterré son amie, Lucien se demande : « Par qui serai-je aimé ? ». Ses amis

(56) *Un grand homme de province à Paris*, p. 314.

le méprisent. Quoiqu'il ait fait, tout de lui semblait beau à Coralie. Il est à la recherche de sympathies nouvelles.

Ainsi, nous comprenons par cet exemple que des tendances plus ou moins complexes puissent former l'amour, mais non la pure passion de l'amour. C'est que les tendances et surtout certaines d'entre elles sont pénétrées d'un élan spirituel, qui peut être dégagé suffisamment par leur groupement. La sympathie fait d'un autre être une aide pour l'action et cette analogie avec l'amour doit se compléter de la présence, en celui qui éprouve la sympathie, d'une exaltation quelque peu semblable à celle de l'amour. La vanité est en rapport avec l'exaltation du moi néanmoins soumise à un certain égoïsme. La tendance à percevoir le beau se relie à l'amour du beau, bien que consistant en un comportement plus étroitement tendancieux. Du rapprochement de ces diverses tendances peut donc sortir un élan assez fort, assez apparent.

Ceci nous amène à quelques réflexions utiles. Cette tension spirituelle, que nous rapprochons volontiers de l'immédiat bergsonien, sans admettre qu'elle puisse jamais être absolument séparée de tout comportement, nous pourrions en reconnaître l'existence dans l'exercice de la pensée conceptuelle. Il faudrait alors étudier l'invention pour en analyser la nature. La pensée inventive ne se laisse pas analyser entièrement au moyen de concepts. Elle se fait dans l'incohérent par une prise de contact avec l'universel, sans les bornes de la pensée habituelle et c'est de ce contact que sortiront les analogies nouvelles. Mais la tension spirituelle inanalysable se détend toujours en concepts et en organisation de concepts, sans que ces résultats la développent tout entière. D'ailleurs, les concepts ainsi formés ne sont pas des schémas inertes dont on ne pourrait tirer que des applications sans invention véritable. Chez les esprits puissants, ils ont un halo de tension spirituelle, qui rend possibles leurs futurs développements. Ainsi, il y a une tension spirituelle qui se détend en concepts. De plus, parfois même dans une banale pensée conceptuelle, bien que l'analyse soit toujours possible, la familiarité que nous avons acquise fait évanouir le comportement qui s'y lie (le langage), pour ne plus laisser apercevoir que la tension spirituelle se manifestant dans une fusion annihilant la matière. Les mots d'une phrase que nous comprenons bien disparaissent devant nous et, comme l'a remarqué Delacroix, le langage compris c'est le langage supprimé. Il y a donc une tension spirituelle dans la pensée qui se détend en concepts distincts. Il existe aussi un retour des concepts à la tension spirituelle pure. Mais même dans ce retour la tension spirituelle à peine consciente nous dirige virtuellement vers les con-

cepts dont l'analyse nous permettrait d'approfondir notre pensée. Par contre, la genèse de l'amour au moyen de comportements consiste à extraire de ces conduites l'élan spirituel qui s'y mêle, et cet élan a un champ universel d'application et ne tend pas à s'approfondir dans des concepts ou des comportements étroitement limités. Sans doute, l'élan spirituel ainsi dégagé n'est pas un objet qui puisse se suffire à lui-même. Il doit rejoindre l'existence, s'y mêler. Mais il anime la conduite en général et ne se détend pas en comportements particuliers, même s'il en est né. Lucien de Rubempré certainement n'éprouve pas de pur amour, c'est-à-dire un élan spirituel qui domine toujours les comportements auxquels il se lie, mais son amour même assujetti l'est de diverses manières, et jamais la tension spirituelle ne se porte vers un comportement défini. D'où la nécessité d'extraire l'élan spirituel de tendances multiples, d'abord pour en augmenter la force, mais aussi pour obtenir le minimum d'indépendance nécessaire à la naissance de la passion. Autrement il n'y aurait plus qu'invention pour satisfaire la vanité ou la sympathie. Ainsi, notre examen de l'amour soumis au comportement met pourtant en évidence cette vérité fondamentale que la tension spirituelle de la passion de l'amour garde toujours un aspect universel et, tout en étant lié au comportement, une indépendance beaucoup plus grande que la tension dans l'invention ou la compréhension conceptuelle.

Amour et désir de domination.

Toutefois, la multiplicité des tendances desquelles doit s'extraire l'amour n'est pas absolument essentielle. Il suffit qu'une tendance par elle-même ait assez de complexité et de force pour que l'élan spirituel s'en dégage avec une généralité et une puissance suffisantes. S'agit-il d'amour ou de désir de domination dans le cœur de la cousine Bette ? Lisbeth est la cousine du baron Hulot, parente pauvre, dont le cœur humilié connaît la haine. Elle a rencontré le comte Wenceslas Steinbock, un Livonien dénué de ressources, l'a sauvé de la mort en en faisant sa créature. Elle comble Wenceslas d'une *brutale mais réelle maternité*. Elle se montre à la fois altruiste et intéressée. Sa sympathie pour son protégé ne se sépare pas de son besoin de supériorité, donc d'une certaine vanité. Bette est ainsi entraînée à une conduite contradictoire, et l'élan qui se dégage de ses tendances n'est en aucune manière assujetti à un comportement déterminé. Lisbeth montre toujours des réactions déconcertantes. Elle veut que le Livonien, qui est sculpteur, travaille, devienne célèbre. Mais si son protégé

lui annonce que son groupe est vendu au duc d'Hérouville, l'implacable protectrice lui fait remarquer que la somme suffit à peine à rembourser ce que Wenceslas lui a coûté, et ajoute pourtant que « tout cet argent sera employé pour lui » (57). Chez Lisbeth la conduite reste toujours réfléchie et par suite la notion d'intérêt subsiste. Mais l'altruisme ici existe néanmoins, toujours violemment lié au souci de domination. Lorsqu'elle connut Steinbock « l'amour de la domination resté dans ce cœur de vieille fille à l'état de germe [put s'épanouir]. Elle put satisfaire son orgueil et son besoin d'action. [Elle avait] une créature à elle qu'elle pouvait gronder, diriger, flatter, rendre heureuse, sans avoir à craindre aucune rivalité » (58). Si elle se sacrifie parfois, c'est bien en partie pour ne pas perdre son influence. Sa jalousie vient aussi de là. Elle jette un regard de tigresse (59) au Livonien qui lui parle de sa jolie cousine, mais plutôt parce qu'elle ne veut pas partager son influence sur son protégé que par jalousie sexuelle. Elle n'aime pas, à proprement parler, ce jeune homme et joue un peu à son égard le rôle d'une mère exigeante. Son amie Valérie elle-même ne comprend pas qu'en ce cas elle ne se réjouisse du mariage de son protégé (60). C'est qu'en dehors des attirances troubles, qu'elle peut éprouver, existe un besoin de domination qu'elle veut satisfaire. Elle aime assez le comte pour ne pas l'épouser et l'aime trop pour le céder à une autre femme (61). Son altruisme n'est même pas fait de la compréhension d'autrui. « Elle aurait voulu garder sa victime et son compagnon pour elle, sage comme il était par force, et elle ne comprenait pas la barbarie de ce désir insensé, car elle avait pris, elle, l'habitude de toutes les privations » (62). L'amour de Bette se développe donc bien au milieu de ces contradictions et par ses contradictions mêmes laisse à son élan spirituel une certaine généralité. Elle satisfait à l'affection par des humilités intermittentes. « Elle ne concevait le sacrifice à faire à son idole qu'après y avoir écrit sa puissance à coups de hache » (63) et son protégé « par certaines journées d'énergie où le sentiment de son malheur accroissait son exaspération... regardait Lisbeth comme un voyageur altéré, qui, traversant une côte aride, doit regarder une eau saumâtre » (64). La force sauvage de son élan enlève à Bette cette clairvoyance,

(57) *La cousine Bette*, p. 109.

(58) *Ib.*, p. 83.

(59) *Ib.*, p. 74.

(60) *Ib.*, p. 120.

(61) *Ib.*, p. 85.

(62) *Ib.*, p. 85.

(63) *Ib.*, p. 86.

(64) *Ib.*, p. 86.

qu'au contraire, elle possèdera plus tard dans l'exercice de sa haine. Lorsqu'elle essaie d'arracher Steinbock à sa cousine, elle ne peut *se refuser le plaisir sauvage de regarder Wenceslas, qui la contemple avec une tendresse filiale, où déborde son amour pour Hortense* et la vieille fille s'y trompe. Même erreur, peut-être appuyée par la vanité, lorsqu'elle propose au comte de rester avec elle. Il aura de belles maîtresses et il amassera une fortune. Devant cette apparence de dévouement Wenceslas s'écrie : « Vous êtes un ange ». Elle croit alors triompher (65). L'immédiateté, la force de l'élan qui anime la cousine Bette paraît au moins aussi considérable que dans le véritable amour. Son manque de simplicité se montre néanmoins par ses possibilités de transformation. Bette poursuivra, en effet, de sa haine la famille qui lui dérobe son trésor (car le Livonien épouse la cousine de Bette); elle n'hésitera pas à entraîner son ancien protégé dans l'abîme. Puisqu'elle ne peut dominer par l'amour, elle triomphera par la haine en faisant un pacte infernal avec Valérie. Alors son désir de domination trouvera des voies plus cohérentes, l'exaltation sera moins continue et résultera du succès d'opérations bien définies.

Le désir de domination est souvent lié d'autres manières à la naissance de l'amour. L'amour peut être alors sans équivoque, mais résulte de la lutte entre deux caractères orgueilleux. L'amour surgit surtout si l'orgueil se trouve en échec, et la passion atteint son sommet lorsque l'un des combattants ne peut se détacher du partenaire qui s'est trouvé victorieux. N'est-ce pas le plus solide enseignement du récit des amours de la duchesse de Langeais ? Cette femme est la reine du monde. Son orgueil se déploie aisément dans un jeu facilement triomphant. Comme Béatrix, elle ne présente que des apparences, mais elle est autre que ses apparences successives. Aussi, ne peut-on plus voir dans la spontanéité de ses artifices le déploiement d'un amour superficiel, mais pur. Ce n'est plutôt qu'un jeu par lequel se manifeste son appétit de puissance. Tout va changer, le besoin de domination s'exaspérer, la comédie se muer en tragédie, si la duchesse trouve enfin un adversaire à sa taille. Or, elle a rencontré chez un de ses amis, le général Armand de Montriveau, héroïque explorateur, autre être insoumis et dominateur, qui pique en ce moment la curiosité parisienne. Elle décide de s'en faire aimer et pour cela déploie devant lui toutes les apparences de ses caractères. Parfois elle semble vouloir se compromettre avec lui. Montriveau lui rend visite un soir en tenue négligée.

Il la trouve prête pour se rendre au bal. Elle l'invite à l'y conduire, bien que ce soit s'afficher que de se faire accompagner au bal par Montriveau *en bottes et cravate noire*. Le général heureux de voir la reine du monde se compromettre ainsi, eut ce soir-là de l'esprit en ayant de l'espérance. Fut-ce séduction de cette conversation ou *ravissante coquetterie*, la duchesse renonce au bal. Mais Montriveau l'accable-t-il d'un amour excessif, elle dresse aussitôt une barrière et joue la femme *vraie*. Elle prétend ignorer la coquetterie. Se faire mélancolique, cela lui semble pourtant aussi nécessaire que de mettre des fleurs dans les cheveux. Elle dit aimer Montriveau, mais emploie tous les artifices de la femme dévote. Le pauvre amant se perd dans ces labyrinthes et si parfois il essaie d'éclaircir sa situation par des questions brutales, la duchesse lui échappe toujours. *Les discussions théologiques et politiques servaient à Madame de Langeais de douches pour calmer Montriveau*. La religion dure trois mois, puis ce sont d'autres feintes. Une soirée, Antoinette pousse le déguisement jusqu'à paraître femme. Pendant cette délicieuse soirée, qui pouvait sembler une *préface à la faute*, il fut permis au général de voir en elle toute *la beauté des jeunes filles*. Les « querelles capricieuses formaient donc des voiles, avec lesquels une âme céleste s'était vêtue ». Mais hélas ! tout cela est sans lendemain. Alors Montriveau se reprend et veut dominer à son tour. Il se retire, pour montrer à cette femme coquette et cruelle, sa dépendance. Il veut même une soumission plus manifeste. La duchesse est enlevée par les amis du général, les Treize, qui vont la marquer comme une criminelle. « Ah ! [s'écrie la duchesse, se sentant enfin dominée]... marque vite ta créature comme une pauvre petite chose à toi » (66). La duchesse a trouvé son maître et si son amour éclate à ce moment, n'est-ce pas que son orgueil ne peut admettre l'abandon de cet être, exceptionnel puisqu'il l'a vaincue ? Madame de Langeais connaîtra désormais l'anxiété des désirs insatisfaits, les souffrances, mais aussi les plaisirs de l'attente. « Malheur... aux êtres pour lesquels l'attente n'est pas la plus horrible des tempêtes et la fécondation des plus doux plaisirs ! Ceux-là n'ont point en eux cette flamme qui réveille les images des choses, et double la nature en nous attachant autant à l'essence pure des objets qu'à leur réalité » (67). Attendre c'est en somme, parfois, épuiser une espérance sans les désenchantements de la vérité. La duchesse, maintenant à la recherche de Montriveau, l'aperçoit à une revue et éprouve un élan de bonheur extraordinaire. Ain-

(66) *La duchesse de Langeais*, p. 269.(67) *Ib.*, p. 278.

si, parfois cet amour sorti de l'orgueil et de l'anxiété peut avoir la grandeur d'un pur amour. L'amour de la duchesse va d'ailleurs s'accroître dans l'angoisse de l'attente. Elle envoie des lettres qui restent sans réponse, mais elle n'a pas encore la certitude de son abandon. Un jour pourtant Madame de Langeais ne peut plus douter de son malheur. Elle pénètre dans la chambre de Montriveau : « Restée seule, elle vit ses quatorze lettres posées sur un vieux guéridon ; elles n'étaient ni froissées, ni décachetées ; elles n'avaient pas été lues » (68). Cette découverte la foudroie et après un dernier rendez-vous donné, elle renonce à son amour et se réfugie au couvent. Ce n'est pas que tout amour ait abandonné la duchesse ni Montriveau. Ce dernier redevenu maître aime toujours celle dont son orgueil triomphe. Il était venu mais en retard au dernier rendez-vous de la duchesse. Bien après, Montriveau en expédition retrouve le couvent où s'est réfugiée Madame de Langeais et la résurrection de leurs amours défuntes fait toujours apparaître la violence du désir et de l'orgueil. Montriveau parle à travers une grille à Antoinette devenue religieuse devant une supérieure qui ne comprend que l'espagnol. L'amant déchaîné lui demande d'être à lui. Celle qui aime doit favoriser l'exaltation heureuse de l'aimé. A la duchesse qui lui parle d'amours célestes, il crie son désir. « Et si je te veux pâle et flétrie ? Et si je ne puis être heureux qu'en te possédant... Ma Mère, cria la sœur Thérèse en espagnol, je vous ai menti, cet homme est mon amant ! Aussitôt le rideau tomba. Le général, demeuré stupide, entendit à peine les portes intérieures se fermant avec violence » (69). Elle l'aime encore, mais ce recul est-il crainte religieuse du sacrifice ou orgueil qui se refuse toujours à la possession brutale ? Nous n'en saurons rien, puisque le lendemain Montriveau voulant s'emparer avec ses amis de sœur Thérèse ne trouve plus qu'un cadavre.

Ainsi, quelques amours se trouvent liées au désir de domination, à l'orgueil. Mais il semble qu'il y ait dans ces tendances générales, si nous n'envisageons pas de simples cas particuliers, des élans aussi peu analysables que l'élan d'amour. Tout de même, le désir de domination implique pour se satisfaire un processus d'asservissement qui, si divers qu'il puisse être, se rapporte, en définitive, à une conduite définie. De plus le désir de domination s'il veut se réaliser dans diverses situations, doit chercher les moyens favorables, c'est-à-dire aboutit à des inventions conceptuelles déterminées. Au contraire l'amour, bien

(68) *La duchesse de Langeais*, p. 300.

(69) *Ib.*, p. 176.

qu'il puisse animer toute conduite, ne se rapporte à aucun genre de comportement même très général et, de plus, ce n'est qu'accessoirement que l'élan spirituel de l'amour se sert d'invention conceptuelle dans son développement. Enfin, la nature tendancieuse du besoin de domination est bien montrée, puisque ce désir connaît des réalisations, tandis qu'on ne peut dire vraiment de l'amour qu'il se réalise. Néanmoins, comme nous venons de le voir, l'amour peut se lier à ces tendances très générales. Et l'anxiété accompagne alors cette passion, parce que les moyens de dominer, de parvenir n'ont rien de certain et ne produisent pas nécessairement l'amour attendu. Le farouche explorateur Montriveau se heurte dans son aventure spirituelle à des résistances qu'il ne connaissait pas dans ses anciennes tentatives. Il parvient à humilier la duchesse, mais était-il certain de faire sortir l'amour de ce triomphe ? C'est sans doute qu'il comptait inconsciemment sur l'orgueil de la femme, qui meurtrie ne pourrait concevoir l'abandon du maître qu'elle s'était trouvé. L'intrigue du roman dans une autre hypothèse serait arbitraire. Il faudra d'ailleurs, après son triomphe passager, que Montriveau utilise l'anxiété de la duchesse. Il ne sera pas heureux dans son entreprise ; l'amour, bien qu'il puisse se lier à une conduite ou une tendance, ne se réalise pas comme elles. Il est difficile de s'emparer de l'amour comme d'une redoute et le général de Montriveau ignore par trop le jeu de l'amour.

L'angoisse des désirs insatisfaits exerce une certaine influence dans le développement du drame que nous venons de conter, mais un rôle subordonné. Chez Proust, elle apparaît plus importante dans le développement de l'amour. C'est qu'alors l'indétermination que l'élan d'amour doit posséder pour animer toute conduite est confondue avec un besoin d'intérieures aventures plus ou moins artificielles, qui détournent des tâches essentielles de l'existence. Dans les récits balzaciens au contraire l'anxiété ne joue un rôle fondamental que dans des amours inférieures. Ainsi, lorsque Wenceslas aime Hortense Hulot, dont il fera sa femme après l'avoir entrevue dans une boutique, c'est peut-être plus spontanément qu'il ne s'éprend de la courtisane Valérie, mais néanmoins les deux états d'âme ne doivent pas être très différents. Seulement l'amour d'Hortense est sûr. Celui de Valérie apparaît comme une conquête, qui peut toujours réserver des surprises. La passion se relie alors au goût de l'aventure plus qu'à la recherche du plaisir. La vanité a naturellement son mot à dire. « La conscience de l'immense valeur d'un amour absolu se perd bientôt, comme le débiteur se figure, au bout de quelque temps, que le prêt est à lui.... La

femme dédaigneuse, une femme dangereuse surtout, irrite la curiosité, comme les épices relèvent la bonne chère » (70). La cousine Bette, d'ailleurs, exaspère ce goût de l'aventure chez Wenceslas, parce qu'elle lui montre le danger de son entreprise. Lorsque sa femme le quitte, Steinbock éprouve une certaine tristesse, mais aussi une joie qui confirme son besoin de risque et de liberté. Pour ainsi dire gardé à vue par sa femme, il s'était intérieurement rebellé contre cet emprisonnement. Cependant lorsque son amour pour Valérie se développe, il éprouve le besoin d'en assurer la continuité par le mariage. « Quel malheur que je sois marié, dit Wenceslas, car si j'avais attendu... aujourd'hui je pourrais t'épouser » (71). Il a peur des caprices de Valérie. Le développement de cet amour aventureux ne trouve ses joies que dans les plaisirs sensuels. Et Valérie le sait bien. Elle se fait lacer par Wenceslas. Sa « chair rosée à teinte moite sollicite un regard des yeux les plus endormis. Les lignes du corps, alors si peu voilé, sont si nettement accusées par les plis éclatants du jupon et par le basin du corset, que la femme est irrésistible comme tout ce qu'on est obligé de quitter » (72). Mais si Wenceslas se sait trompé au profit d'un rival, s'il se sent dans l'impossibilité d'estimer Valérie, toutes ces jouissances ne peuvent le retenir et c'est en quoi sa passion était tout de même proche de l'exaltation spirituelle d'un véritable amour. Le besoin d'aventures et l'anxiété qui s'y mêlait en avaient pourtant altéré la pureté.

Amour et jeu.

La coquetterie de la courtisane a su développer chez Wenceslas le besoin d'aventures, le détacher du pur amour de sa femme, et sous toutes ses formes la coquetterie favorise ce besoin, mais sans développer nécessairement un amour anxieux. La coquetterie féminine à travers Balzac présente bien des aspects. Ce peut être un déploiement d'artifices sans mensonge proprement dit, une manière pour l'âme de se trouver un comportement. Béatrix en fournit le portrait. La femme peut être coquette par besoin d'asservir et de dominer. Dans la galerie balzacienne, la duchesse de Langeais en est le meilleur exemple. Mais parfois, plutôt que du besoin de domination, la coquetterie est l'instrument de la vanité, du besoin de triomphe qui ne cherche pas vraiment à asservir autrui, mais plutôt à se réaliser dans un jeu constamment renouvelé. Nous avons dit que l'amour est indépendant d'une conduite déterminée, même si l'amour

(70) *La cousine Bette*, p. 257.

(71) *Ib.*, p. 431.

(72) *Ib.*, p. 459.

naît de tendances. Le jeu est bien en un sens un genre de conduite, mais ne connaît pas de but ; c'est une activité désintéressée, qui ne s'attache pas plus aux résultats que l'amour. Rien d'étonnant à ce que l'amour puisse sortir du jeu. Il semble pourtant y avoir une grande différence entre le caractère superficiel du jeu et la profondeur de l'élan d'amour. C'est que parfois le jeu n'est que surplus d'activité accumulée dans la contrainte, d'autres fois recherche de triomphes faciles que ne permet pas l'existence réelle. Mais le jeu de la coquetterie, s'il peut procurer des triomphes à la femme, ne les procure pas facilement. Ce n'est pas pour certaines d'entre elles distraction de besognes sérieuses, mais la seule entreprise de leur existence. Et cette activité, toute essentielle qu'elle soit, reste sans but. Comme elle est, d'autre part, animée de ses triomphes et de ses échecs, il est facile de comprendre que de tels jeux pourront souvent faire apparaître l'amour. Madame de Maufrigneuse est une des duchesses *les plus aimables, les plus légères de son époque*. Elle tient à *ne ressembler à personne*. Elle se crée *des rôles, des robes, des façons d'agir originales*. *Après son mariage*, presque jeune fille, elle jouait *la femme instruite et un peu perverse*. Plus tard elle se fait ange. « Elle paraissait à peine tenir à la terre, elle agitait ses grandes manches, comme si ç'eût été des ailes. Son regard prenait la fuite au ciel à propos d'un mot, d'une idée, d'un regard un peu trop vifs » (73). Elle rencontre à Paris Victurnien d'Esgrignon échappé d'un milieu de province, qui possède *assez d'innocence départementale pour demeurer dans une extase* convenablement jouée ; ceci plaît à la duchesse et lui permet de tenir son rôle. Sans doute Victurnien aime déjà la duchesse, mais ceci est nécessaire au partenaire de Madame de Maufrigneuse pour qu'il développe un jeu, d'où sortira un amour partagé. Pour l'instant Diane (74) se livre seulement au jeu de la coquetterie amoureuse et sa passion n'est encore qu'imaginaire. Mais qu'est-ce donc qu'une passion imaginaire ? L'expression concerne parfois les croyances fausses, que se forment les amants concernant l'avenir de leurs sentiments. Une exaltation passagère est confondue avec un élan définitif. Il peut être question également d'une fausse croyance sur les plaisirs, que l'on escompte. Ce n'est pas en ce sens que la passion de la duchesse est imaginaire. La fausseté de la passion vient cette fois de ce qu'elle n'est qu'un prétexte pour provoquer les réactions du triomphe que cherche d'ordi-

(73) *Le cabinet des antiques*, p. 66 et 67.

(74) *La duchesse*.

naire le jeu et de ce que le partenaire du jeu n'est pas encore un objet d'amour. A vrai dire, l'objet de la passion de l'amour n'est jamais qu'un prétexte à la naissance de l'exaltation amoureuse, mais cet objet est néanmoins nécessaire comme source d'élan, soit en lui-même et sans analyse, soit par les qualités spéciales que découvre l'imagination. Dans les passions de jeu, la nécessité de l'objet dépend du rôle que l'on veut lui assigner, mais l'exaltation ressentie dépend partie de ce rôle, partie de l'objet instrumental, et s'il se trouve que pour jouer un rôle le partenaire devienne un objet privilégié, il est désormais l'être élu de la passion de l'amour. Aussi peut-on dire que « la duchesse de Maufrigneuse s'était affolée de Victurnien après l'avoir sérieusement étudié » (75). Ainsi, l'amour peut naître du développement du jeu. Mais les folies de Diane coûtent cher à d'Esgrignon qui lui avoue finalement ses embarras d'argent et son désir de quitter Paris. Durant ces confidences « la duchesse écoutait, comme elle savait écouter, le coude appuyé sur son genou levé très haut. Elle avait le pied sur un tabouret. Ses doigts étaient mignonnement groupés autour de son joli menton ». Le jeu prend enfin l'aspect d'un bel élan tragique. La duchesse s'acquitte envers le dévouement de Victurnien par un « je vous suivrai » (76), dit sur un tel ton qu'elle paye sa dette. Le lendemain à trois heures Victurnien était à l'hôtel de Maufrigneuse et venait prendre les ordres de la duchesse, pour partir au milieu de la nuit. Diane préfère rester à Paris et tenter de faire face aux difficultés. Victurnien qui vient de faire un faux pour trouver l'argent du voyage, devant le refus de Diane qui ne veut plus partir, tombe dans une violente colère et crie à sa maîtresse qu'elle n'est pas digne des sacrifices qu'il lui fait. Ah ! dit simplement Diane de Maufrigneuse.

Le jeu subsiste jusque dans cette scène douloureuse et s'élève à la hauteur d'une tragédie. Victurnien *resta deux heures* auprès de Diane « faisant mille folies, [et] rencontra toujours un visage froid, des yeux où roulaient des larmes par moments, aussitôt essuyées, afin d'empêcher l'indigne amant de les recueillir. La duchesse jouait une de ces douleurs qui rendent les femmes augustes et sacrées » (77). Ainsi, Diane auprès de son partenaire peut hausser son jeu jusqu'au tragique. Il n'est pas interdit de penser que dans ces moments elle participe assez pleinement à l'amour et à ses émotions, mais avec la croyance implicite que le destin qui a fait son entrée comme un acteur en

(75) *Le cabinet des antiques*, p. 65.

(76) *Ib.*, p. 94.

(77) *Ib.*, p. 97.

sortira de même. Aussi l'amour de Diane et de Victurnien est-il éphémère. Dès que la duchesse aura sauvé son amant du danger où elle l'avait plongé, elle l'abandonnera.

Ainsi l'amour peut naître du jeu et l'on en comprend les raisons. Le jeu est une activité désintéressée, l'amour n'a pas de but. Le jeu connaît l'exaltation des triomphes indépendants de l'atteinte d'une fin et l'amour peut y puiser son exaltation spirituelle. Le partenaire du jeu peut devenir indispensable comme l'objet de l'amour. Mais si l'amour ne connaît pas de fin déterminée, ses échecs et ses triomphes sont réels. L'échec brise l'activité corporelle, enlève parfois tout courage dans l'action. La réussite rend plus faciles l'existence et les entreprises nécessaires, tandis que les souffrances de la duchesse qui sont pénétrées par l'esprit du jeu, restent ainsi au-dessus de terre et les coups du destin alors n'ont pas de suite.

Amour et ambition.

Il existe au contraire une autre forme imparfaite d'amour, qui loin de s'éloigner du réel, se propose l'objet de l'amour comme une fin. L'amour est poursuivi comme une situation et cette passion ressemble alors à l'ambition. En réalité, ce sont les difficultés dans l'entreprise ou les malchances dans l'exécution, qui délivrent de la fin poursuivie et, en rendant une certaine généralité aux efforts passionnés, permettent parfois, dans ces conditions, l'existence d'un amour toujours plus ou moins imparfait.

Mademoiselle Cormon est une vieille fille d'Alençon qui cherche à se faire aimer comme on ambitionne une situation définie. Elle craint qu'on ne la recherche pour sa fortune et non pour elle-même. Mais tous les moyens qu'elle emploie pour réaliser son dessein ne sont que négatifs et l'amour, dont elle peut être en partie pénétrée vient, au fond, de l'impossibilité où elle se trouve de réaliser ses projets. Cette vieille fille « voulait être épousée pour sa fausse laideur et ses prétendus défauts comme les autres femmes veulent l'être pour les qualités qu'elles n'ont pas et pour d'hypothétiques beautés » (78). Elle cache tous ses attraits et espère ainsi se faire aimer pour elle-même. « Elle comptait régaler son amant en lui démasquant mille vertus après le mariage, comme d'autres femmes découvrent les mille imperfections qu'elles ont soigneusement voilées » (79). Mais que peut-elle faire pour découvrir l'être, qui l'aimera et dépister les calculs des soupirants ? Elle se contentera d'évi-

(78) *La vieille fille*, p. 309.

(79) *La vieille fille*, p. 310.

ter les faux-pas. Elle espionne ses prétendants, leur tend des chausse-trappes. Son imagination négative fonctionne à loisir. Une plaisanterie qu'elle n'entend pas très bien lui fait inférer chez l'un un manque de cœur, chez l'autre elle prévoit une goutte héréditaire ou une manie dissipatrice (80). L'ambition amoureuse de la vieille fille, même instruite par l'expérience, ne trouve pas de moyens plus judicieux. Après s'être entourée de tant de précautions pour découvrir l'être qui l'aimera vraiment, et devant l'impossibilité de décision, le besoin du mariage devient en elle une obsession, qui peut l'amener à des réactions et des résolutions irréfléchies. Si l'oncle de Mademoiselle Cormon demande à sa nièce l'hospitalité pour « M. de Troisième, ancien militaire au service de la Russie, petit-fils d'un de ses meilleurs amis, [qui] souhaitait se retirer à Alençon », Mademoiselle Cormon s'imagine que l'être élu arrive enfin jusqu'à elle. Le plus étrange, c'est que l'accumulation de précautions, dont s'entourait la vieille fille pour se marier, la livre tout entière au hasard. Le brillant M. de Troisième, qu'elle se croyait destiné, annonce incidemment qu'il est marié. La pauvre vieille fille tombe foudroyée à l'audition de cette nouvelle. Du Bousquier (un de ses prétendants) la vit chanceler, il s'élança, la reçut dans ses bras et la porta dans sa chambre. Après ce honteux échec aux yeux de la ville, une décision rapide devint nécessaire. Du Bousquier, eut le bonheur d'entrer dans son salon, au moment où Mademoiselle Cormon avait pour lui une pensée favorable. La décision fut ainsi prise.

Tout ce petit drame paraît bien extérieur à l'amour. Il représente plutôt l'échec d'une impossible ambition, puisque l'objet poursuivi est l'amour d'un être et que l'amour ne se réalise pas comme une fin. C'est justement l'impossibilité de l'entreprise, qui fait que l'élan d'amour peut garder sa naïveté au milieu de desseins bien obscurs et se développe à un moment donné en une tendre sollicitude sans lendemain. La naïveté de la vieille fille éclate dans certaines de ses réflexions, mais en même temps se montre son cœur pur. Tandis que la mère d'un des prétendants veut déconsidérer un concurrent auprès de Mademoiselle Cormon, et lui raconte qu'il fréquente une jeune fille qui pourtant ne peut l'aimer, que par suite le cœur n'est pour rien dans cette affaire, la vieille fille l'interrompt. « Mais cousine [dit-elle] avec quoi aime-t-on donc si l'on n'aime pas avec le cœur ? » (81). Cette douce exaltation elle la conservera et la développera

(80) *La vieille fille*, p. 309.

(81) *Ib.*, p. 348.

en même temps que son ambition infructueuse. Aussi, lorsqu'elle croit trouver l'écu, c'est qu'en réalité elle ne cherche plus un objet à son amour, mais s'efforce de communiquer l'élan qu'elle-même ressent. Son âme ne lui donne pas de l'esprit mais prend le seul aspect séducteur que lui permettait son expérience limitée. Par de *mystérieuses puissances inconnues, indéfinissables*, Mademoiselle Cormon retrouve « dans sa cervelle, sous la pression de son désir d'être aimable toutes les tournures de phrases » d'un de ses élégants prétendants. Elle met « bravement toutes voiles dehors... [et] se pose comme la reine d'Alençon ». La tension spirituelle de l'amour se montre particulièrement en cet instant, mais collabore à la poursuite d'une fin, à la réussite d'une entreprise dont on espère des satisfactions sociales. En effet, la vieille fille éprouve « un ravissement intérieur, [en entendant au dessert] des allées et venues... qui annoncent que sa compagnie habituelle arrive » et va pouvoir constater son triomphe. Ce n'est donc pas uniquement le mariage de M. de Troisville qui l'empêche de réaliser un véritable amour et la jette dans les bras de l'ambitieux du Bousquier ; c'est aussi sa manière de comprendre la genèse de l'amour.

Mais en dehors de l'heureux gagnant que deviennent les prétendants de la vieille fille ? Les soupirants évincés avaient sans doute aussi de l'ambition, mais plus d'amour que l'écu. D'abord le jeune Athanase Granson. Il menait à Alençon une vie terne mais laborieuse. Le mépris du monde pour la pauvreté tuait le jeune homme. Son amour ne peut être considéré comme étroitement intéressé, mais il est véritablement ambitieux. Il se propose, sans doute, de se faire aimer de Mademoiselle Cormon pour sortir de la gêne, mais aussi pour acquérir une situation, qui faciliterait l'essor de son talent. « Il pourrait s'élancer vers la gloire, rendre sa mère heureuse » (82). Mais de cet amour partiellement ambitieux naît une passion réellement amoureuse par volonté, par habitude et aussi par sensualité. Sa volonté crée des habitudes de l'attention. Athanase finit par ne plus voir les défauts de la vieille fille. Une fois créée l'attention exclusive sur une personne, la force des *sens chez un jeune homme de vingt-trois ans* est aussi un *prisme* de déformation (83). D'autre part, une ambition sans activité qui se réfugie dans l'imagination peut se lier à un amour d'avance découragé. Athanase passait tous les matins devant la maison de Mademoiselle Cormon, *disait mille choses fantasques*, par exemple, *qu'il passe en ce moment devant la maison de la vieille fille un jeune homme qui*

(82) *La vieille fille*, p. 292 et 293.

(83) *Ib.*, p. 293.

l'aimerait bien, lui serait fidèle, etc... (84). Cet amoureux n'a jamais une ambition bien active. Dans le salon de sa bien-aimée, le « poète écoute d'un air stupide celle qu'il adore, en regardant son monstrueux corsage qui garde ce repos absolu, l'attribut des grandes masses » (85). Et pourtant il lui eût été possible de profiter de l'agitation intérieure de la vieille fille, de jeter quelques *brandons sur les sarments amassés dans son cœur*. Il pouvait aussi profiter de quelque hasard. Mais sa passion se nourrit de projets ; son amour et son ambition flottent dans les nuages et ceci donne une forme assez indéterminée à son ambition pour sauvegarder son amour. Il attend les arrêts du destin. Sa passion est teintée de fatalisme. Avec son ambition et son amour il avait joué sa vie ; le choix de la vieille fille l'agite d'un sombre pressentiment. « Athanase était un fruit de l'éducation impériale. La fatalité, cette religion de l'empereur, descendit du trône... jusque sur les bancs du collège » (86). L'amour du chevalier de Valois, autre prétendant, n'était qu'ambition encombrée de calcul, mais cette ambition ne pouvait se porter ailleurs. Le chevalier était incapable de réaliser ses vues, s'il ne se mariait avec Mademoiselle Cormon ; ce détail transforme l'ambition en amour, car l'échec d'une ambition oblige seulement à changer d'objet, tandis que l'ambition polarisée du chevalier de Valois peut être confondue avec un amour également exclusif. En réalité, si l'ambition se fût développée elle se serait montrée caractéristique et distincte de l'amour, et l'ambition du chevalier ne peut être confondue avec l'amour que par son échec, parce que l'échec ne peut être réparé. La vie se retire alors de l'individu comme après une violente chute d'un élan spirituel. Le lent suicide du chevalier montre la disparition de cette âme, à laquelle la définition que Bichat imposait à tort aux phénomènes organiques peut cette fois convenir : l'ensemble des forces qui résistent à la mort. « Trois mois après le mariage de du Bousquier, la société remarqua non sans étonnement, que le linge du chevalier devenait roux et ses cheveux furent irrégulièrement peignés... Les rides du visage se plissèrent, se noircirent, et la peau se parchemina. Les ongles incultes se bornèrent parfois d'un liseré de velours noir. Le gilet se montra sillonné de roupies oubliées... Le coton des oreilles ne fut plus que rarement renouvelé » (87). Cette désagrégation de l'être par le départ de ce qui l'anime n'existe que s'il ne peut y avoir de

(84) *La vieille fille*, p. 296.

(85) *Ib.*, p. 345.

(86) *Ib.*, p. 378.

(87) *Ib.*, p. 390 à 392.

source d'animation, une fois l'espérance ancienne disparue, et une telle source exclusive d'âme existe surtout dans l'amour. De toute manière, cette dernière passion ne peut être liée qu'aux formes négatives ou stériles de l'ambition, ainsi que l'exige sa nature.

Les amours inférieures.

Enfin, le nom d'amour est également attribué à des passions qui sont le résultat de la tyrannie de tendances inférieures précises. L'agitation ressentie ne peut être que vaguement rapprochée de l'élan spirituel. Néanmoins, l'impossibilité qu'éprouvent de tels passionnés à se soustraire aux tendances maîtresses, fait qu'ils sentent la vie renaître lorsqu'elles sont satisfaites, disparaître lorsque leurs exigences sont contrariées. L'élan de vie connaît des sources exclusives de développement et ceci rapproche ces nouvelles passions des amours déjà décrites. Là s'arrête l'analogie. L'élan de vie parfois ressenti ne peut être un élan spirituel véritable, parce qu'il est entièrement prisonnier et ne cherche aucunement à animer la vie, mais plutôt à revenir à la satisfaction étroite de certains désirs permanents.

Le baron Hulot nous fournit un excellent exemple de ces amours inférieures. Sa passion devient de plus en plus exclusive, beaucoup plus qu'un amour réel ne pourrait l'être. Il lui sacrifie son honneur, sa position et une épouse modèle. Il ne peut renoncer à voir « les belles créatures se déshabillant, roulant leurs cheveux, regardant avec un fin sourire à travers leurs doigts quand elles mettent leurs papillottes ». Cela seul peut l'exalter (88). Il recherche une joie bassement émotionnelle. Les jeunes enfants sont capables d'agitations joyeuses par simple attouchement, par des caresses. La source de l'exaltation joyeuse, chez Hulot, est plus compliquée, la joie plus intérieure, mais l'émotion est à peu près de ce niveau. La joie est un peu supérieure, lorsqu'elle se relie à la conscience du triomphe. Crevet expliquant les sentiments qu'il éprouve en commun avec Hulot, déclare que vivre avec une femme est la seule chose agréable de la vie, et surtout s'entendre dire que cette femme le préfère à ces petits *drôles qui fument et sont grossiers comme des laquais*. La passion de l'amour dans ces différents cas consiste donc dans une recherche polarisée d'une joie, liée à une pure émotion d'agitation organique mais indispensable à la vie psychique d'un individu et s'épanouissant aussi parfois dans un sentiment de triomphe.

(88) *La cousine Bette*, p. 230 et 231.

Si ces tendances ne peuvent être satisfaites, Hulot ne trouve plus d'intérêt à la vie, son abattement l'entraîne à des confidences d'enfant. Certain de l'abandon de sa maîtresse (89), Hulot revient chez lui dans un état voisin de la défaillance, éprouve le besoin de réveiller sa femme pour lui confier l'histoire de ses désillusions amoureuses. Si l'amour véritable ne recherche le plaisir que pour nourrir l'exaltation spirituelle qui doit animer l'existence, il n'en est pas de même de la passion du baron Hulot, qui toujours poursuit le plaisir dans les mêmes excitations inférieures et ne peut s'en passer tout comme un intoxiqué ne peut vivre sans drogue. Aussi, loin d'élever l'homme, un tel amour le fait tomber toujours plus bas. La mobilité de sensations qui distingue l'enfance pénètre le baron de plus en plus. Rien ne peut le fixer, mais il revient toujours à ses plaisirs, sans s'inquiéter des formes étranges, qu'ils peuvent prendre. Il confond tout amour et éprouve à la fois un plaisir de protecteur et d'amant en vivant loin de sa famille avec la petite Atala (90). Retrouvé par les siens, grâce à son esprit mobile, il peut participer à la contagion de la joie commune. Mais ce n'est qu'une distraction momentanée. Les enfants distraits de leurs plaisirs favoris peuvent trouver pour un moment de la joie, mais y reviennent nécessairement. Le baron Hulot redevient pour un moment plein d'attentions pour sa femme et ses enfants ; il les *accompagne au spectacle, fait avec une grâce exquise les honneurs du salon de son fils*. « C'était un agréable vieillard, complètement détruit..., n'ayant gardé de son vice que ce qui pouvait en faire une vertu sociale » (91). Mais cette renaissance ne dure pas. Une nuit, sa femme inquiète de ne pas le voir dans le lit monte à la mansarde, où couchent les domestiques, et entend son mari dire à Agathe, grosse fille bête et aux bras rouges : « Ma femme n'a pas longtemps à vivre, et si tu veux tu pourras être baronne » (92). C'est le besoin d'exaltation joyeuse dans les mêmes circonstances qu'autrefois, qui l'amène à cette monstruosité. Le baron Hulot est, dans la galerie balzacienne, le type le plus parfait du passionné dont l'amour est complètement soumis à des tendances tyranniques.

Tout amant qui ne peut renoncer à sa maîtresse par lâcheté et besoin des plaisirs présente une passion analogue, bien qu'elle puisse être moins exclusive. Camusot aime l'actrice Coralie et tout allait cahin-caha jusqu'au moment où la belle actrice ren-

(89) *La cousine Bette*, p. 322

(90) *Ib.*, p. 490.

(91) *Ib.*, p. 494 et 495.

(92) *Ib.*, p. 496.

contre Lucien de Rubempré. Camusot est trompé et n'est pas long à s'en apercevoir. Une fois, chez sa maîtresse, il remarque des bottes étrangères, mais ne dit rien parce qu'il ne peut se résoudre à abandonner sa maîtresse. « Dois-je prendre la mouche pour cette paire de bottes, et quitter Coralie ? [La quitter] serait se fâcher pour peu de chose. Il y a des bottes partout. Celles-ci seraient mieux placées dans l'étalage d'un bottier... Cependant, ici, sans jambes, elles disent bien des choses contraires à la fidélité. J'ai cinquante ans, il est vrai : je dois être aveugle comme l'amour » (93). Il ne peut renoncer à la joie qu'il éprouve près de sa maîtresse, bien qu'il soit sûr de son infidélité. Il s'accommode même de l'humiliation publique que Coralie lui inflige, il est vrai, avec tendresse. « Viens, mon pauvre Musot, viens tant que tu voudras [lui dit Coralie, qui ne se cache pas d'aimer le beau Lucien] je t'aimerai mieux en ne te trompant point » (94). Et il se satisfait de ces paroles, au moins temporairement. Dans cette passion sénile l'asservissement peut momentanément consentir aux pires complaisances, mais le désir tyrannique n'envahit tout de même pas la personnalité entière, parce qu'existent déjà beaucoup d'automatismes montés, sur lesquels se replie parfois l'individu. Le baron Hulot échappe à cette règle, parce que monomane du plaisir. Camusot au contraire peut s'évader de certaines habitudes tyranniques, et en retrouver d'autres. Lorsque Lucien sans ressources est réduit à supplier Camusot qui a fini par se lasser de jouer un rôle sans gloire et lui demande de porter secours à Coralie, ce n'est pas le *débonnaire, le fainéant, le libertin, amoureux de Coralie* qu'il aperçoit, mais « le sérieux père de famille, le négociant poudré de ruses et de vertus, masqué de la prudence judiciaire d'un magistrat du tribunal de commerce, et défendu par la froideur patronale d'un chef de maison, entouré de commis, de caissiers, de cartons verts, de factures et d'échantillons, bardé de sa femme, accompagné d'une fille simplement mise » (95). En somme toute une série d'automatismes sont à sa disposition, dès que se relâche sa passion.

D'autre part, il est possible d'imaginer une soumission aux tendances aussi complète que dans les amours du baron Hulot, sans que la tyrannique recherche du plaisir en soit la cause. Balzac a décrit l'amour inférieur d'un être, qui ne se soucie pas de rechercher positivement une exaltation joyeuse. Sa passion ne connaît guère que des manifestations négatives, et celles-ci

(93) *Un grand homme de province à Paris*, p. 190 et 191.

(94) *Ib.*, p. 214.

(95) *Ib.*, p. 332 et 333.

éclatent, lorsque ses habitudes sont dérangées. Rouget, en effet, est un vieillard qui a toujours été faible et dans sa jeunesse a recueilli Flore ; elle est devenue depuis une servante maîtresse. Le bonhomme est riche et pour capter son héritage l'amant de Flore imagine de séparer la servante et le maître. Il veut montrer sa puissance à Rouget en s'enfuyant avec elle. Lorsque le vieillard s'aperçoit que Flore est partie, il éprouve une violente émotion, s'assoit *sur une des marches de son escalier*. Un moment après il se « relève, regarde dans la salle, dans la cuisine, monte dans son appartement, va dans toutes les chambres, revient dans la salle, se jette dans un fauteuil » et pleure comme un enfant qui a perdu sa bonne. « Une passion comme celle de Rouget pour Flore, ressemble étonnamment à l'enfance » (96). Lorsque revient la voiture qui doit ramener la servante, le visage de Rouget *offre l'expression d'une horrible angoisse remplacée par l'abattement d'une joie excessive*, s'il voit Flore revenue. Il éprouve aussi le même besoin de tendresse qu'un enfant. Tout de même s'y mêlent des sentiments plus tardifs tels que l'amour de la propriété. Il vient dans la rue prendre Flore par la main, comme un avare eût fait pour son trésor (97). L'attachement d'un homme à une femme peut venir en grande partie de la timidité, de l'impossibilité qu'il aperçoit de se lancer dans de nouvelles aventures et par suite du besoin de garder ses anciennes habitudes. Rouget se sent incapable de faire l'effort nécessaire pour retrouver une autre protectrice. Puis le plaisir, la joie végétative d'être bien soigné et d'avoir quelque tendresse auprès de soi contribue d'une manière curieuse à former ces liens où la mentalité de l'avare, c'est-à-dire du possesseur se relie à celle de l'enfant ou d'un être soumis. Il faut distinguer ce besoin de direction d'une soumission qui est en même temps condition et source d'exaltation amoureuse, comme celle de Felipe. La soumission est alors active et liée à une joie passionnelle, tandis que le maigre bonheur qu'éprouve Rouget auprès de Flore n'a rien de passionné et son agitation n'est jamais que négative. Rouget ne connaît pas l'exaltation de la vie, mais il sent disparaître son minimum d'existence avec la fuite de Flore. Son besoin est né de l'habitude et de la crainte d'un impossible effort pour retrouver dans sa vie la compagnie bienfaisante d'une femme, même si la femme qu'il s'est attachée ne cherche pas à satisfaire tous ses désirs. L'amour ne se reconnaît ici qu'à l'attachement exclusif et ses sources sont absolument négatives.

(96) *Un ménage de garçon*, p. 518 à 521.

(97) *Ib.*, p. 529.

Ainsi, l'amour connaît bien des rapports avec les tendances. Parfois, le groupement de tendances particulièrement favorables permet de dégager un élan spirituel (Lucien de Rubempré et Coralie). D'autres fois, la contradiction dans l'exercice d'une tendance (désir de domination chez Bette), sa généralité et son potentiel d'exaltation donnent naissance à des amours, puisque, tout en étant quelque peu prisonnier, l'élan spirituel est assez indépendant de comportements précis pour ressembler à l'élan d'amour. C'est que la tension spirituelle de l'amour ne rejoint les comportements qu'en les animant en général et sans permettre nécessairement de les transformer. Le dynamisme de l'amour n'est pas essentiellement inventif et en tout cas ne se réalise pas dans des œuvres déterminées, ce qui lui donne un caractère désintéressé. Par ce côté les conduites de jeu se rattachent à l'amour. Mais l'élan spirituel, qui peut en résulter, ne pénètre jamais profondément l'activité tandis que l'amour véritable doit animer notre conduite entière. Si l'amour ne poursuit pas de fin déterminée, ses échecs et ses triomphes ont tout le sérieux de ceux des entreprises particulières, et même davantage, car se pose la question de l'existence entière. Il reste tout de même que l'amour ne peut coexister avec la recherche de fins précises et d'intérêts délimités. L'ambition ne se doublera d'amour que par ses difficultés ou son imperfection. Parfois, cependant, l'amour peut être étroitement lié à l'exercice de tendances définies. Il n'est plus possible de parler d'élan spirituel que métaphoriquement en s'appuyant sur de lointaines analogies avec les caractères de l'amour proprement dit. Néanmoins les différentes liaisons de l'amour et des tendances, l'élan spirituel que nous reconnaissons dans les tendances elles-mêmes, montrent une fois de plus qu'il ne faut pas chercher à isoler la tension spirituelle des comportements mais, pour qu'existe la passion de l'amour, il est nécessaire que l'élan spirituel ne s'attache pas dans son développement à des comportements définis, qu'il tende à animer l'existence entière, et qu'en dehors de l'aide toujours indispensable que lui apportent les tendances, il trouve dans l'être ou les êtres successivement aimés des sources privilégiées de développement. L'amour n'est pur que si l'élan spirituel, tout en animant le comportement, ne doit pas son existence à des tendances particulières. La réalité de cette passion est attestée par les événements auxquels elle est liée et qui ne peuvent s'en détacher sans perdre leur signification. Ce n'est pas un mirage venant du flux des désirs ; le rôle de l'anxiété dans la genèse et le maintien de cette passion paraît bien secondaire, contrairement à ce que pensait Proust.

§ 3. — RÔLE DE L'ÉMOTION ET DE L'IMAGINATION DANS L'AMOUR

Après avoir examiné la nature de l'amour et comment les tendances contribuent à son avènement et son développement, il nous paraît utile de chercher dans Balzac des documents pour éclaircir le rôle de l'émotion et de l'imagination dans cette passion.

L'émotion dans l'amour.

L'étude de l'émotion a été poursuivie avec succès par la psychologie expérimentale et il ne saurait être question ici d'examiner le problème dans toute son ampleur. Disons seulement qu'actuellement deux thèses ont particulièrement retenu notre attention à ce sujet : d'abord celle de M. Janet. L'émotion et le sentiment d'après cet auteur sont distincts. Le sentiment peut perfectionner l'action. L'émotion se lie, au contraire, à une activité désorganisatrice qui abaisse le niveau des tendances dans tous les domaines et qui résulte d'un manque d'adaptation aux situations présentées. M. Wallon présente des remarques différentes, mais complémentaires. D'après lui ce n'est pas dans la désorganisation de l'activité automatique qu'il faut voir l'émotion, mais dans l'exagération et les désordres divers de l'activité tonique. L'activité proprement dite et l'activité intellectuelle se complètent et s'opposent toutes deux au développement des fonctions toniques. Si l'une ou l'autre devient difficile, des convulsions toniques se produisent et entraînent les émotions. Shelley poursuivi par ses camarades, lorsqu'il ne pouvait plus fuir, tombait dans une crise convulsive et c'est, sans doute, alors qu'il avait véritablement peur. Si des lavandières tendent des draps et se trouvent par leur effort accumuler plus de tonus qu'elles n'en peuvent dégager dans leur activité, leur tonus se libère dans une simple expression (et non dans une action), par le rire. Au fond, M. Janet nous décrit l'émotion, lorsqu'elle n'est pas arrivée à désorganiser complètement l'automatisme. Celui-ci s'accomplit mal, mais s'accomplit néanmoins. Si l'on ne peut utiliser des tendances supérieures, on se contentera des réactions brutales des tendances inférieures. M. Wallon suppose que l'activité automatique et intellectuelle soit supprimée ; alors se montre l'activité tonique exagérée et désordonnée. Les deux théories peuvent s'appliquer dans des situations quelque peu différentes. Dans un cas comme dans l'autre, l'émotion conduit au désordre et à la prépondérance des réactions inférieures.

Les émotions de l'amour peuvent-elles se laisser décrire uni-

quement à l'aide de telles notions ? Il semble bien que parfois, ces émotions passionnelles présentent une différence capitale avec la plupart des émotions de la vie courante, parce qu'au lieu d'être désorganisatrices, elles réalisent un ordre nouveau. Bien des penseurs, notamment M. Le Roy, ont remarqué que l'invention d'où devait sortir un discours cohérent trouvait sa source dans la confusion et la contradiction. Parfois, le développement de la passion de l'amour connaît une pareille étape, mais ce n'est pas un ordre discursif qui sortira de l'incohérence temporaire, ce sera l'âme des comportements futurs, au sens où nous avons pris ce mot. Si l'émotion est nécessaire pour que cette âme éclore, c'est que l'activité ancienne, la prépondérance de l'intelligence ne permettaient pas l'avènement de l'ordre spirituel, qu'impose l'amour. Heureuse Camille Maupin, si elle eût pu trouver ces émotions désorganisatrices de sa trop puissante pensée et assurer l'avenir de son élan spirituel. Ce sont ces émotions créatrices que, plus heureux, connaît d'Arthez.

La princesse de Cadignan (ou duchesse de Maufrigneuse) après la révolution de juillet est complètement ruinée, mais a eu « l'habileté de mettre sur le compte des événements politiques la ruine complète due à ses prodigalités ». Elle prend le *sage parti de vivre dans une profonde retraite et de se faire oublier*. Elle a trente-six ans et bien des amours peuvent encore fleurir dans son cœur. Elle ne pense plus à Victurnien qu'en présentant sa *naïveté* comme *une sottise départementale*. Mais la « dernière passion qu'elle a inspirée était [d'après elle] une sainte et belle chose ». Le pur Michel Chrestien l'aima de loin et osa seulement une fois lui écrire. Cet amour finit à la mort du jeune républicain aux affaires de Saint-Merri. La princesse songe toujours à ce lointain amour et désire voir le génial d'Arthez, qui est aussi un pur intellectuel, pour s'entretenir avec lui du disparu. Elle cherche à se faire aimer de cet homme si semblable à celui qui l'avait adorée, mais l'amour de d'Arthez ne naît pas sans difficulté. Il faudra que ses habitudes de réflexion se dissolvent pour laisser place à l'élan spirituel. Tout d'abord sa pensée ne devra plus jouer qu'un rôle subordonné, pour justifier l'élan naissant. Il faut croire que l'émotion dès le début conduit le grand homme à l'amour, puisqu'il s'imagine découvrir chez la princesse de Cadignan *les beautés morales* dont lui parlait Michel, et ces beautés, d'après d'Arthez, Michel devait les apercevoir, parce que l'amour fait découvrir des valeurs qui autrement resteraient inconnues. « En voyant la princesse [dit Balzac] en étudiant la forme de sa tête, la disposition de ses traits si doux, sa taille, son pied, ses mains si fine-

ment modelées, de plus près qu'il ne l'avait fait en accompagnant son ami dans ses folles courses, il remarqua le surprenant phénomène de la seconde vue morale que l'homme exalté par l'amour trouve en lui-même » (98). Mais de plus nettes et plus violentes émotions sont nécessaires pour que la princesse de Cadignan puisse espérer voir fleurir l'amour chez un ascète intellectuel comme d'Arthez. Elle se laisse aller à des confidences et par ses mensonges veut endormir la réflexion de l'homme d'étude ; ceci ne suffit pas encore à faire naître l'amour. La princesse s'efforcera alors de faire vibrer son interlocuteur pour un idéal et de l'émouvoir par la description de souffrances imaginaires. Sous l'influence de l'émotion, d'Arthez ne peut plus juger clairement, mais ainsi se fait jour l'élan spirituel. Lorsque sa maîtresse lui conte ses malheurs, *une larme mouille les yeux de l'amant, et Diane dévora cette larme par un regard... D'Arthez pour la première fois, après soixante jours de protocole, osa prendre la main tiède et parfumée de Diane de Maufrigneuse. Il y met un long baiser traîné depuis le poignet jusqu'aux ongles avec une délicate volupté.* C'est d'ailleurs de ce petit rien sensuel que la princesse s'empare pour inférer, comme Cuvier inférait l'animal entier de quelques débris, une totalité d'amour fort estimable chez son amant. Les émotions ont-elles su faire jaillir l'élan spirituel en triomphant d'une nature trop réfléchie et d'un jugement trop droit ? La princesse, lorsqu'elle pense avoir mené son œuvre à bonne fin ne tente pas la dernière épreuve sans émoi. L'élan spirituel sortira-t-il définitivement de l'émotion qu'elle réserve en finale à son amant ? Elle envoie d'Arthez chez Madame d'Espard, bonne amie qui se fera un plaisir de révéler à l'amoureux les mensonges de celle qu'il aime. Lorsque d'Arthez revient du salon, où l'a envoyé sa maîtresse, Diane est en proie à une agitation violente. « Quand elle entendit le pas de Daniel dans la salle à manger, elle éprouva une commotion, un tressaillement qui l'agita jusque dans les principes de sa vie » (99). Elle voit d'Arthez et que le doute ne l'a même pas effleuré. « Le terrible mouvement de cette peur eut alors sa réaction, la joie faillit étouffer l'heureuse Diane » (100). Ainsi, l'amour vient ici de ce que l'émotion peut endormir la réflexion nuisible au développement de l'élan spirituel. D'Arthez restera un homme de génie par ailleurs, mais l'émotion lui a donné la bienheureuse cécité et lui permet de se reposer sur un être pour animer son existence.

(98) *Les secrets de la princesse de Cadignan*, p. 330.

(99) *Ib.*, p. 367.

(100) *Ib.*, p. 367.

Ce n'est, au surplus, pas seulement dans l'amour que se manifestent des émotions, inexplicables par de pures théories organiques. Il faut bien nous entendre. Nous ne prétendons pas qu'il soit possible de trouver des émotions sans manifestations organiques. Nous n'envisageons pas l'élan spirituel comme un facteur qui modifierait d'une manière déterminée l'expression émotionnelle. Nous considérons seulement que soutenir une théorie organique de l'émotion, c'est présenter l'émotion comme uniquement désorganisatrice. En fait, il en est ainsi dans les théories de M. Janet et de M. Wallon, et il doit d'ailleurs en être ainsi. En effet, les manifestations physiologiques ne sont tellement importantes dans l'émotion, que si les comportements supérieurs impliquant une organisation sont détruits et s'il ne reste plus que des réactions élémentaires physiologiques désordonnées. Or, il est faux que toute émotion consiste dans un abaissement du niveau des tendances ou dans la libération d'une activité tonique par disparition de l'automatisme et de la représentation. La désorganisation de l'émotion peut être celle d'une invention, qui prélude à l'avènement de l'ordre spirituel. Mais il se peut, d'autre part, que la phase de désorganisation soit inobservable et que l'émotion soit liée à la conscience d'une harmonie exceptionnelle, conscience qui aboutit à une exaltation amoureuse sans faire partie nécessairement de la passion de l'amour. Ainsi Balzac nous conte l'histoire d'un musicien de Crémone qui *croit que les sons rencontrent en nous une substance analogue à celle qui produit les phénomènes de lumière et qui chez nous produit les idées. L'homme aurait des touches intérieures, que les sons affectent et qui produisent les sensations et les idées*. Ceux qui sont ainsi affectés directement, sans passer par l'intermédiaire de la réflexion et de l'imitation, éprouvent des jouissances inestimables. Ceci se rencontre aussi dans l'amour. *Il est, dit Emilio, en moi-même une puissance qui se réveille au feu des regards de Massimila, à son moindre contact... Ses paroles répondent en moi aux touches intérieures. Le désir soulève mon crâne en y remuant ce monde invincible, au lieu de soulever mon corps inerte* (101). L'émotion ici, loin d'entraîner un désordre est jointe à la découverte bienheureuse de l'harmonie. Les bruits nous heurtent et paraissent discordants. L'ordre naît éclatant avec le son retrouvé. De même les paroles d'autrui sont souvent de vagues bruits plus ou moins incohérents, qui arrivent jusqu'à nous. Les paroles de Massimila ne connaissent pas ces défauts et l'émotion vient du choc

(101) *Massimila Doni*, p. 428 et 429.

produit par l'harmonie. Du même point de vue, Balzac nous montre la curieuse passion d'un vieillard qui trouve ses émotions les plus intenses dans l'audition de l'accord parfait. Au contraire, certaines émotions spirituelles viennent d'une rencontre imprévue, qui peut satisfaire fortement des tendances latentes et libérer complètement l'exaltation spirituelle que les heurts du réel refoulaient jusqu'alors. De telles émotions peuvent, comme nous l'avons dit, se trouver en dehors, mais aussi dans l'amour. Pour décrire le sentiment qu'il éprouve envers Fédora, Raphaël le compare à l'enthousiasme suscité par « la vue du lac de Brienne, quelques motifs de Rossini, la Madone de Murillo... certains mots épars dans les recueils d'anecdotes, mais surtout les prières des extatiques » (102). L'être aimé fournit un objet privilégié à l'harmonie contemplative. Raphaël passe des heures à regarder sa bien-aimée, la lumière qui va et vient sur elle, *le corail de ses lèvres qui s'anime, se replie, se déplie, je ne sais quel reflet de ses cheveux qui jette des tons bruns sur ses tempes fraîches*. De même que certains chocs sont désorganisateurs, d'autres organisent et dans un cas comme dans l'autre une émotion est observable. La seule différence, c'est que l'organisation peut se prolonger et l'émotion parfois s'atténuer dans de plus calmes sentiments, tandis que la désorganisation n'est toujours que d'un moment.

Sans doute, certains psychologues intellectualistes ont déjà indiqué que la joie pouvait résulter d'un accord entre les représentations et il est possible d'interpréter physiologiquement cette théorie, en parlant de cénesthésie cérébrale. Ne serait-ce pas cette joie que nous découvrons dans l'émotion spirituelle venant de la conscience de l'harmonie ? Mais un accord logique de représentations ou une harmonie géométrique ne peuvent d'ordinaire entraîner aucune émotion. Pour que l'émotion naisse, il faut que se dégage violemment un élan spirituel du fonctionnement de nos tendances, qu'un miracle a rendu parfaitement harmonieux. D'autre part, en admettant que l'émotion joyeuse accompagne un accord de représentations, il serait faux de croire qu'en ramenant le sentiment confus de cet accord à la cénesthésie cérébrale, l'on soutienne une théorie organique de l'émotion, puisque les phénomènes organiques doivent dans ce cas participer à l'organisation psychique supérieure. Il s'en faut enfin que l'émotion spirituelle soit uniquement cérébrale. C'est tout notre corps qui s'exalte pour fêter l'ordre naissant.

Cependant, souvent l'émotion dans l'amour ne se lie ni à l'in-

vention de l'élan spirituel, ni au choc produit par l'avènement d'une harmonie exceptionnelle. Ce sont les résistances extérieures au développement d'un élan spirituel déjà né, qui en sont l'occasion. Il ne semble pas encore cette fois que la théorie qui présente l'émotion comme désorganisatrice soit fondamentale, et si le choc que produit l'émotion tend à détruire l'élan spirituel celui-ci au sein de l'émotion même trouve alors un remède dans les inventions de l'imagination. Les amours de Valentin se heurtent à l'insensibilité de Fédora et bien des entraves enchaînent son élan spirituel, d'où les diverses émotions de l'amant. Une fois, Valentin caché entend Fédora le railler cruellement devant ses amis. Il imagine qu'ainsi elle tend à masquer son amour. Comme il l'entend soupirer : « mon Dieu », avant de se coucher, il veut y voir une noble agitation de l'âme entravée par des soucis mesquins, alors qu'il s'agit seulement d'affaires de bourse, qu'elle estime ne pas avoir réglées convenablement dans la journée (103). Loin de désorganiser l'activité et la représentation, l'émotion conduit à un exercice habile de l'imagination pour sauver l'élan spirituel. Un tel travail permet parfois d'arriver, malgré l'opposition du réel, à l'émotion enthousiaste accompagnant l'avènement de l'harmonie. L'examen de Fédora confirme son amant dans ce qu'il espère. *Cette femme était un roman* : « ces richesses féminines, l'ensemble harmonieux des lignes, les promesses que cette riche structure faisait à la passion, étaient tempérés par une réserve constante, par une modestie extraordinaire, qui contrastaient avec l'expression de toute la personne » (104). En tout cas si le réel s'oppose à l'émotion organisatrice, l'amant s'efforcera de sortir de l'émotion destructrice par une activité choisie, qui apaisera le désastre momentané et contribuera à sauver l'élan spirituel. Parfois c'est un désir précis qui ne peut se réaliser. Raphaël a souhaité jouir d'un spectacle en compagnie de Fédora et celle-ci, après avoir proposé le plaisir, se dérobe. Cependant l'amant veut assister à la pièce, qu'il aurait pu voir avec elle comme pour prolonger la jouissance d'un désir partagé. Ce n'est que si l'élan est trop directement froissé que l'imagination ne peut plus fonctionner et que se montre la désorganisation émotionnelle. La froideur de Fédora s'atténue parfois pour laisser renaître l'enthousiasme de son amant, mais si l'amour ranimé se peint dans les yeux de Raphaël, la femme sans cœur en soutient les rayons sans que la clarté des siens s'en altère (105). A ce moment, Raphaël la déteste. Après une violente scène où Fédora n'a pas perdu son

(103) *La peau de chagrin*, pp. 158 à 165.

(104) *Ib.*, p. 118.

(105) *Ib.*, p. 141.

calme et se moque des péroraisons de son ami en terminant par un bâillement l'entretien, M. de Valentin, dans un regard, lui jette sa haine et s'enfuit. Mais d'ordinaire le choc émotionnel, loin de désorganiser l'activité entraîne à des inventions subtiles par lesquelles l'élan spirituel se sauve.

L'émotion dans l'amour montre son caractère spirituel d'une autre manière encore. La violence émotionnelle, loin de désorganiser l'activité, est la source des volontés profondes. Sans doute, un tel effet ne se produit que dans des natures énergiques, mais l'amour, par son aspect exclusif et universel, permet en s'ajoutant à l'énergie du caractère de trouver une solution aux contradictions tragiques d'une situation. Balzac nous conte une histoire de vendetta. Dans une école de peinture Ginevra cache un officier de l'empire et l'amour naît entre les deux jeunes gens. Malheureusement leurs familles corses sont en vendetta. Le baron de Piombo, père de Ginevra, est désolé de se séparer de sa fille, mais tant qu'il ignore l'identité de l'officier, son opposition au mariage, bien que passionnée, n'est pas irréductible. Ginevra présente donc son fiancé, qui dans la conversation révèle son nom. Alors Bartholoméo di Piombo se lève en chancelant et regarde sa femme, qui vient vers lui. Les deux vieillards, en se donnant le bras, sortent silencieusement du salon. Ginevra est secouée d'une émotion violente et Balzac en souligne l'expression organique. La jeune fille devient « aussi blanche qu'une statue de marbre et reste les yeux fixés sur la porte, vers laquelle son père et sa mère avaient disparus ». Cependant de cette émotion violente sort une résolution, qui atteste que l'amour affermi trace un chemin définitif. « O Luigi ! dit-elle, il faut que nos sentiments soient bien purs et bien sincères, pour que j'aie la force de marcher dans la voie où je vais entrer. Mais il s'agit d'un bonheur qui doit durer toute la vie, n'est-ce pas ? » (106). Au milieu du déchirement familial, elle parle du bonheur de toute la vie, et ceci ne signifie pas qu'elle espère une addition à la Bentham de bien des bonheurs, mais qu'elle pense avoir saisi en son amant la source exclusive de bonheur, par l'élan de vie qu'il lui donne. Cet élan, se sentant menacé dans la crise émotionnelle, pour se maintenir en un être donne à cet être la force des résolutions nécessaires. Ce n'est pas qu'ensuite Ginevra n'éprouve encore des sentiments contradictoires, mais des résolutions énergiques et identiques fusent des émotions, où cette lutte intérieure l'entraîne. Elle s'est résolue à faire des sommations à sa famille. Son père

exaspéré va jusqu'à s'élancer sur elle pour la tuer. Alors elle se jette à ses pieds, proteste de son amour filial et demande son consentement à genoux. « L'irritation violente qui [à ce moment] la suffoque l'empêche de continuer. Elle ne trouve plus de voix ». Ses efforts convulsifs montrent qu'elle était entre la vie et la mort. Balzac insiste cette fois sur le désordre organique et pourtant de ce désordre sort une résolution inébranlable, conséquence de la présence de son élan spirituel. L'activité est affermie par l'émotion, non pas sans doute que la décision prise par Ginevra de vivre avec Luigi eût besoin pour s'affermir des secousses de l'émotion, mais celles-ci résultent des difficultés de la situation, et loin de renoncer par la conduite émotionnelle à une solution d'un niveau supérieur, la jeune fille trouve dans cette émotion même une force nouvelle au service de son amour et la possibilité de résolutions énergiques. Bartholoméo se rend compte que le choix de sa fille est définitif ; il la « repousse durement..., puis la conduit silencieusement hors de la maison ». Lorsqu'elle retrouve Luigi, Ginevra lui annonce simplement qu'ils n'ont d'autre fortune que leur amour.

Ainsi, l'émotion ne nous paraît pas entièrement expliquée par les théories organiques, puisqu'elle n'est pas toujours liée à la désorganisation des conduites supérieures et à la libération de tendances anarchiques et inférieures. Une suite d'émotions peut chercher dans un désordre intellectuel l'avènement de l'ordre spirituel par l'amour. L'émotion parfois peut venir aussi du choc que produit en nous la rencontre d'une harmonie exceptionnelle. Loin d'abaisser le niveau de l'activité, les émotions amoureuses développent aisément les actions utiles à la conservation de l'élan spirituel. Enfin, il semble encore que l'émotion puisse favoriser les conduites supérieures, puisqu'elle permet les énergiques résolutions dans les situations les plus compliquées.

Naturellement bien des émotions uniquement désorganisatrices accompagnent l'amour et non pas seulement des amours inférieures. La comtesse de Mortsauf elle-même éprouve l'émotion désorganisatrice qui néanmoins pourra quelquefois rehausser l'activité, mais par une excitation factice. Ainsi, lorsque mourante, près de Félix, elle, qui se refusait aux plaisirs, approche son front des lèvres de l'aimé *par un mouvement de câlinerie* ; elle montre *dans la voix, dans les manières, dans les regards et les idées la naïve ignorance d'un enfant, l'avidité de mouvement, l'insouciance profonde de ce qui n'est pas son désir*. On reconnaît la désorganisation émotionnelle et l'excitation infé-

rière qui peut en résulter. Mais ce n'est pas un tel trouble qu'avait ressenti Henriette à la vue de sa rivale. Son émotion lui avait alors fait trouver les paroles qui la rendent sublime, et qui haussent son élan spirituel. Elle avait conseillé à Félix de faire la paix avec lady Dudley et, comme celui-ci s'y était refusé, elle lui avait fait remarquer avec une étincelante fierté que certains ménagements arrivent jusqu'à l'insulte.

Il importe de considérer, en lisant Balzac, que cet auteur d'habitude si prolixe et si soucieux des détails ne s'attache pas à décrire les signes physiologiques des émotions amoureuses. C'est sans doute qu'il n'aperçoit pas l'essentiel dans de tels signes. Les psychologues nous ont d'ailleurs appris que les signes physiologiques, que Lange croyait constants, pour une émotion déterminée sont très variables et que l'opposition psychologique des émotions ne correspond pas à une opposition entre les manifestations, qui les accompagnent. Montanelli, par exemple, a rangé les émotions par couples d'opposés : peur-colère, joie-tristesse et n'a pu trouver la même opposition dans les manifestations physiologiques. Dès lors la psychologie scientifique pour étudier les émotions qualifiées ne recherchera pas tellement leurs concomitants physiologiques variables. Elle examinera les conduites primaires qui sont à leur base et comment l'émotion par la confusion qu'elle établit dans les sentiments, qui voudraient régler la conduite, ou par la libération de manifestations physiologiques anarchiques, entraîne quelque désordre dans l'exercice de ces conduites primaires. On étudiera, par exemple, la colère comme une attaque émotionnelle (la conduite provenant de la colère étant l'attaque). Ce serait une étude des émotions qualifiées à la manière de M. Janet. Ou bien le psychologue recherchera les stimulants divers de l'exagération et du désordre de l'activité tonique (pour la peur, l'incertitude posturale), (pour la colère, l'exagération des stimulations, etc..), Ainsi procède M. Wallon. Cela n'empêche pas que les manifestations physiologiques d'une même émotion puissent être très diverses. Dès lors, dans l'étude des émotions il ne sera pas nécessaire de les énumérer avec précision, mais de montrer de quelle manière elles désorganisent et abaissent le niveau de la conduite. Si certaines émotions, au contraire, favorisent de diverses manières la naissance d'une nouvelle activité ou une activité plus haute que d'ordinaire, l'essentiel de leur étude doit porter sur les différentes manières dont s'élève le niveau psychique. Balzac n'y manque pas et si ses enseignements ne sont qu'implicites, il reste que ses créations nous montrent l'existence et le sens que nous devons attribuer aux émotions spirituelles.

L'imagination dans l'amour.

Les émotions spirituelles sont parfois assez nettement liées au travail de l'imagination. L'imagination dans l'amour peut suivre, mais aussi favoriser l'apparition et le développement de l'émotion spirituelle. Nous avons déjà parlé du premier point. Insistons maintenant sur le second. L'imagination doit être entendue alors comme le pouvoir de créer dans la perception ou en dehors les images capables de nous exalter violemment tout en favorisant l'heureux exercice de nos tendances. Contons à ce propos une nouvelle de Balzac. Le jeune Sarrasine, sculpteur de talent, part en Italie et un soir entre au théâtre de l'Argentine, devant lequel se pressait une grande foule. Enfin la prima donna, la Zambinella, apparaît sur la scène. Les lumières, l'enthousiasme de tout un peuple, l'illusion de la scène, les prestiges d'une toilette qui à cette époque était assez engageante, conspirèrent en faveur de cette femme. La Zambinella montre au sculpteur Sarrasine, « réunies, bien vivantes et délicates, ces exquises proportions de la nature féminine si ardemment désirée, desquelles un sculpteur est tout à la fois, le juge le plus sévère et le plus passionné » (107). Tous les emprunts partiels, qu'il avait pu faire à la nature et sur lesquels il appuyait son imagination créatrice, sont ici dépassés. Un être privilégié permet l'exercice harmonieux de ses tendances et à l'exaltation spirituelle de s'épanouir dans une jouissance toujours nouvelle. L'imagination de l'artiste trouve les détails qui, sans cesse, l'assurent davantage de la beauté de cette créature exceptionnelle. Sa puissance imaginative permet à Sarrasine de *sentir la voix de l'actrice, de respirer la poudre embaumée de ses cheveux, de voir les méplats du visage, d'y compter les veines bleues qui nuancent la peau satinée* (108). Mais aussi l'imagination matérialise l'exaltation pour lui donner plus de force, lorsque le modèle a disparu. L'activité passionnelle se nourrit ainsi des découvertes de la faculté créatrice. Sarrasine de retour au logis tombe dans un paroxysme d'activité, qui révèle la présence de « principes nouveaux dans son existence ». Il se livre à une « méditation matérielle » et crayonne la Zambinella dans bien des attitudes. Il donne comme « première pâture à sa passion, le bonheur de pouvoir admirer sa maîtresse sans obstacles » (109). Pendant cet âge d'or de l'amour, il jouit de son propre sentiment. Ainsi, l'imagination collabore à la naissance de l'émotion

(107) *Sarrasine*, p. 413.(108) *Ib.*, p. 414.(109) *Ib.*, p. 415.

spirituelle, qui elle-même renforce le pouvoir d'imaginer. Remarquons, en passant, que les violentes émotions de Sarrasine s'accroissent des manifestations organiques les plus opposées à la nature de son exaltation, puisque le paroxysme de la passion peut s'exprimer par des manifestations physiologiques négatives. Lorsqu'il quitte le théâtre, ses jambes tremblantes refusent presque de le soutenir. Il est abattu comme un homme qui s'est livré à une violente colère. Le travail nécessaire de l'imagination, même si la nature présente à l'artiste la réalisation de ses aspirations, montre que des désirs dont la satisfaction entraîne le développement de l'exaltation spirituelle ne sont pas, à proprement parler, réalisés ; mais plutôt que certaines satisfactions inespérées favorisent un nouveau travail incessant de création chez l'admirateur, travail attestant l'ordre nouveau, d'où sortiront les émotions et l'élan spirituel toujours plus profond. Cependant Sarrasine prétend réaliser son amour et non seulement développer son élan spirituel avec l'aide de représentations privilégiées. Réaliser son amour, ce sera supprimer la distance entre l'être aimé et l'idéal fait chair, s'unir à lui dans une passion sexuelle, mais ce n'est là qu'un mythe irréalisable et qui ne ferait sans doute que ternir un tel amour dépendant de l'exaltation puissante que certaines représentations peuvent susciter. Balzac nous en avertit en entravant dans son récit, les amours de Sarrasine. La Zambinella était un chanteur du pape et l'amour passionné de Sarrasine se change en fureur, lorsqu'il doit renoncer à la femme. Il menace de tuer la Zambinella et veut détruire l'image qu'il en a faite. Lui-même meurt sous les coups des sbires d'un cardinal protecteur du chanteur. Sarrasine se devait de s'exalter dans la contemplation d'une nature, qui donnait des ailes à son imagination. Un amour, où la faculté créatrice a joué un rôle si prédominant, ne peut s'affirmer et persister que par l'approfondissement de son idéal. L'amour de Sarrasine enferme, d'ailleurs, une certaine contradiction, parce qu'il est très proche de la passion esthétique. Cette passion est susceptible de former un élan spirituel aussi pur que celui de l'amour, mais l'élan est inventif et poursuit des créations toujours nouvelles dans les êtres les plus divers. L'élan d'amour se fixe au contraire dans une source privilégiée. L'amour de Sarrasine est à la fois l'un et l'autre et par suite ne peut vivre.

En dehors de telles amours exceptionnelles, l'imagination jouera souvent un rôle moins important et plus indépendant des secousses émotionnelles. Elle peut avoir pour but de préparer par la naissance d'images favorables et les émotions spirituelles

qui s'y lient, une exaltation indéterminée que l'expérience ensuite précisera ou contrariera. Modeste Mignon seule auprès d'une mère aveugle, d'une bonne et d'un serviteur dévoué, imagine, sans l'avoir jamais vu, qu'elle aime un poète, Canalis. Elle entre en correspondance avec lui, mais ce dernier dans cette aventure se fait remplacer par son secrétaire, La Brière. Lorsque la supercherie est dévoilée, l'amour de Modeste Mignon tombe subitement. « Après s'être senti la plante des pieds trop tendre pour cheminer sur les tessons de verre de la Réalité, la Fantaisie qui, dans cette frêle poitrine réunissait tout de la femme depuis les rêveries [timides] de la jeune fille... jusqu'aux désirs insensés de la courtisane, l'avait amenée au milieu de ses jardins enchantés, où.... elle voyait, au lieu de sa fleur sublime, sortir de terre les jambes velues... de la noire mandragore ». Son haut amour avait disparu et Modeste se trouvait dans le « chemin uni, plat..., sur la route pavée de la vulgarité » ! Peut-être la chute de l'idéal dans le réel est-elle pour quelque chose dans la chute de l'amour chez Modeste, ce qui expliquerait qu'elle ait voulu longtemps développer son élan dans l'imaginaire pour ne pas en ternir l'éclat. Peut-être aussi est-il nécessaire qu'elle choisisse entre le poète et l'homme qu'elle croyait le poète. Mais à voir l'aisance avec laquelle elle se décide à cette épreuve et la manière dont elle traite ses soupirants, on peut inférer que son amour imaginaire n'était pas animé par un élan bien vif. L'amoncellement de perfections imaginaires ne développe guère l'élan. Il peut évidemment le justifier si l'amour se forme d'autre manière. Modeste Mignon finalement épousera La Brière, ce qui prouve que ses rêveries initiales n'étaient pas seules dans son élan, puisqu'elle a rêvé l'amour d'un poète, mais les perfections imaginaires dont elle comblait son correspondant ont peut-être contribué à fortifier son amour.

Chez Sarrasine l'imagination développe des perfections dans la réalité présente ou s'efforce de les recréer dans le souvenir. Modeste Mignon s'évade du réel et trouve un développement facile dans des perfections imaginaires. Cette préparation n'est pas sans utilité pour le développement futur de l'amour, et le contact avec le réel finit par entraîner un compromis. En général, l'amour s'aide de l'imagination pour approfondir dans le réel et par un rapprochement d'images un élan spirituel. Etienne, par exemple, est l'enfant maudit d'un tout-puissant seigneur ; sa mère l'a enfanté dans la terreur. Après une enfance triste, il rencontre Gabrielle, fille d'un serviteur, et l'amour s'éveille dans leurs cœurs. La jeune fille dès sa première rencontre avec Etienne « [tend] le cou, par un mouvement d'oiseau

timide », pour observer les perfections de son bien-aimé, ou lui en créer. Etienne n'était pas faible, mais délicat ; Gabrielle le trouve si semblable à elle-même qu'elle n'est pas effrayée par son suzerain. Elle admire *ses cheveux partagés en deux bandeaux*, son *front noble sillonné de jeunes rides* (110). Elle cherche, en somme, à donner à des images imparfaites une valeur d'exaltation. Les perfections, parfois un peu imaginaires, que découvre Gabrielle ne sont qu'un vêtement dont se couvre pour l'affermir le développement de l'élan d'amour, si bien que le travail de l'imagination apparaît alors souvent comme la recherche d'une transformation du réel pour laisser la voie libre à l'élan spirituel. Mais la cristallisation peut se continuer en dehors de l'objet de l'amour et le travail imaginaire consiste à découvrir des analogies spirituelles jusqu'alors inaperçues. Pendant ses heures d'espoir, Etienne trouve des significations nouvelles aux sonnets de Pétrarque. Il reconnaît en général combien il y avait de la femme dans les poésies qu'il aimait. L'imagination ne cherche pas tellement à créer de nouvelles représentations, mais plutôt comment peut s'approfondir l'exaltation par le rapprochement d'images et d'idées. « La ressemblance de Gabrielle avec sa mère... parut [à Etienne] un ordre divinement donné. Il ne trahissait pas sa douleur en aimant, l'amour lui continuait la maternité » (111). Stendhal a parlé de la cristallisation imaginaire des perfections sur l'objet aimé. Il n'est pas douteux que l'imagination n'altère le réel pour rendre le développement de l'amour plus facile. Mais l'opération la plus générale consiste à dégager les analogies spirituelles, à voir dans l'objet aimé et en dehors toujours le même amour se refléter et s'incarner, ce qui augmente l'élan spirituel en étendant son champ d'application. L'amour ne s'alimente pas forcément des mensonges de l'imagination ; mais l'amant dans les représentations de l'être aimé et dans d'autres images également retrouve une même exaltation, qui contribue à dégager une seule âme dans sa pensée et son activité. Le rôle de l'imagination n'est pas de créer des perfections imaginaires, ce que Modeste Mignon pouvait faire loin de tout objet défini. Cette faculté organise, rapproche les images pour en extraire un même élan.

L'imagination peut, d'ailleurs, jouer un tout autre rôle et ne plus contribuer uniquement à cristalliser un même élan spirituel. Elle peut rendre, par son pouvoir constructeur et réalisateur, parfaitement réel un amour caché sans que jamais l'objet

(110) *L'enfant maudit*, p. 425 et 426.

(111) *Ib.*, p. 426.

du culte soit vraiment connu. L'imagination développe alors un amour à distance, qui n'est pas imaginaire comme celui de Modeste Mignon. L'être aimé restera toujours lointain et ignorera tout du drame. Mais l'imagination amoureuse aura par son pouvoir constructeur inscrit des signes terribles et permanents de l'amour qui l'anime. Balzac dans *Albert Savarus* nous montre à la fois comment peut s'exalter dans les perfections imaginées et dans le jeu des entreprises, un amour qui finit par inscrire dans le réel des traces indubitables par la force constructrice de l'imagination qui s'y lie. « A dix-huit ans Mademoiselle de Watteville était une jeune fille frêle, mince, plate, blonde... et de la dernière insignifiance. Ses yeux d'un bleu pâle, s'embellissaient par le jeu des paupières, qui, baissées, produisaient une ombre sur ses joues » (112). Sa mère lui donne l'éducation la plus stricte. Elle s'habille elle-même à Paris, mais fait porter à sa fille la mode de Besançon. Cette éducation et l'attitude modeste de la jeune fille cache le caractère énergique qu'elle a hérité des Watteville. Sa mère soupçonne ce caractère et à l'archevêque qui lui reprochait sa sévérité, elle répondit : « Laissez-moi la conduire, Monseigneur, je la connais ! elle a plus d'un Belzébuth dans la peau » (113). Amédée de Soulas, jeune homme élégant de Besançon est destiné à Mademoiselle de Watteville. D'autre part, il n'est bruit dans Besançon que d'un avocat de Paris, Albert Savarus, qui s'est fait inscrire au barreau bison-tin. Il a loué un appartement voisin de l'Hôtel de Watteville. L'abbé Grancey a vu cet extraordinaire étranger. Savarus l'a reçu « en robe de chambre de mérinos noir, serrée par une ceinture en corde rouge, des pantoufles rouges, un gilet de flanelle rouge, une calotte rouge. — La livrée du diable, [dit] Madame de Watteville... Il y a plus d'un secret derrière ce masque à la fois terrible et doux, patient et impatient, plein et creusé ». Philomène écoute et tandis que la conversation prend un autre cours, elle compare au *gros comte* de Soulas, *crevant de santé*, le mystérieux inconnu qui travaille tout près d'eux. Elle se lève à deux heures du matin, éprouve du plaisir à contempler la lueur que projettent à travers les arbres les bougies de l'avocat. Elle essaie sans doute de soutenir son exaltation par l'image, mais avec les yeux de la foi, puisqu'elle le voit de loin. « A l'aide de cette excellente vue que possède une jeune fille et que la curiosité semble étendre, elle vit Albert écrivant, elle crut distinguer la couleur de l'ameublement qui lui parut être rouge » (114).

(112) *Albert Savarus*, p. 16.

(113) *Ib.*, p. 17.

(114) *Ib.*, p. 27.

Elle n'en forme pas moins son idéal par cette phrase qui désincarne son idole : « Quand tout le monde dort, il veille... comme Dieu ! se dit-elle » (115). L'imagination de la jeune fille, qui glanait les phrases élogieuses sur Albert Savarus, construit cette fois plus nettement les perfections de l'être aimé. La cristallisation stendhalienne est facile, puisque nous sommes dans l'imaginaire et que la réalité ne s'oppose pas aux rapprochements exaltants.

Mais l'imagination devient rapidement plus réaliste et recherche les moyens d'atteindre aux situations qui favorisent son bonheur. Si Mademoiselle de Watteville « tire l'aiguille sur sa broderie avec cette attention obtuse de la jeune fille qui paraît comme Agnès ne penser à rien [et cependant] réfléchit si bien sur toutes choses que ses ruses sont infaillibles », c'est pour aboutir à cette conclusion que le lendemain elle ira voir son confesseur. *Elle eut une conférence avec l'abbé Giroud et l'entortilla si bien* qu'il lui donna rendez-vous pour la confesser à l'heure matinale, où Albert Savarus se rend à la messe. On peut penser qu'en formant son projet elle a vu maintes fois par avance l'image de celui pour lequel elle échafaude ces plans. Se rendre à cette heure à l'église, avoir la possibilité d'apercevoir Albert, toutes ces constructions pour favoriser son amour servent aussi à le former. L'élan vers Albert Savarus s'augmente de l'effort d'imagination fait pour l'atteindre. Lorsque Philomène à l'église vit arriver Albert, elle se trouvait dans une telle disposition d'esprit que toute image qui déterminait son idéal ne pouvait qu'augmenter l'élan de tout le pouvoir du concret. « Il faudrait qu'un homme fût atrocement laid pour n'être pas trouvé beau dans les dispositions où la curiosité mettait Mademoiselle de Watteville » (116). Naturellement l'impression augmente si le degré d'abstraction de l'idéal bien qu'atténuée par l'image concrète, subsiste sous forme de mystère, ou encore par l'allure de puissance indéterminée. Albert Savarus montre une *démarche lente et presque solennelle*, celle de ceux qui semblent *porter un monde sur leurs épaules*. L'imagination peut ainsi travailler pour la réalisation d'un désir et par ce travail même lui donner de la force. Le désir pourra être déterminé, mais les images auxquelles il se rapporte ne le sont pas, et même lorsque les cadres se remplissent, une fois le désir réalisé, le concret se présente avec la puissance d'exaltation indéterminée de l'amour. Aussi, chez Mademoiselle de Watteville, au désir de voir Albert, lorsqu'elle s'est aperçue d'une tristesse dissimulée,

(115) *Albert Savarus*, p. 27.

(116) *Ib.*, p. 29.

succède celui de pénétrer son secret. Son père a la douce manie de tourner des coquetiers. Elle le persuade d'élever une petite éminence dans leur jardin, une façon de belvédère dont il tournera lui-même les colonnes. Du belvédère elle peut plonger dans le cabinet de Savarus. Tous ces efforts ne font qu'accroître sa passion. Elle ne peut néanmoins de cette manière pénétrer aucun secret. Le hasard vient à son aide. Elle surprend sa bonne dans les bras d'un domestique de Savarus. La bonne est à sa discrétion et elle lui ordonne d'intercepter les lettres de l'avocat. Elle apprend ainsi qu'Albert est venu à Besançon pour obtenir un siège à la Chambre, qu'il aime la duchesse d'Argaiolo depuis onze ans. Le succès de son ambition lui permettra d'atteindre à elle. Une telle fidélité, un tel roman ne font que prolonger le mystère et l'idéal. Philomène imagine de s'*immoler* pour lui. La droiture du jeune âge, l'attendrissement devant la fidélité lui suggèrent cette décision. Mais son imagination travaille en tous sens. L'hiver la pénètre de *mouvements secrets tumultueux*. Au printemps elle se dit qu'il serait beau de *l'emporter sur une duchesse d'Argaiolo*. De nouveau elle imagine de prendre son père comme instrument. Albert Savarus sera prié de s'occuper d'un procès des Watteville. Mais l'avocat ne voulant pas se compromettre au point de vue politique refuse. L'imagination avait développé un amour assez fort pour que Philomène cherche à faire échouer l'élection de Savarus et y parvienne. Albert après son échec se réfugie aux Chartreux et la jeune fille désire montrer à des témoins la réalité de son amour. L'amour fut d'imagination mais en vérité bien des preuves, bien des traces brûlantes dans le réel l'attestent et l'abbé Grancey peut s'en contenter facilement. Albert Savarus averti par l'abbé répond de son couvent : « Je prierai Dieu qu'il veuille pardonner à cette demoiselle comme je lui pardonne ». La *fleur des pois* de Besançon, Amédée de Soulas, repoussé par la fille épouse la mère. Non seulement la fille ne témoigne aucun déplaisir, mais elle se montre si aimable que sa mère l'emmène à Paris. Philomène y rencontre la duchesse d'Argaiolo, lui remet la correspondance volée et lui dit : « Je ne veux pas être seule à souffrir, car nous avons été aussi cruelles l'une que l'autre ».

Ainsi les conduites imaginatives ont pu suffire pour assurer le développement et la réalité d'un violent amour. Mademoiselle de Watteville glane dans les conversations et dans ses entrevues à distance avec l'être aimé les moyens de cristalliser son amour. Mais l'imagination ne peut réellement former à elle seule une passion qu'en suivant une autre direction et en se tendant vers l'action. La passion de l'amour trouve dans de telles conduites

imaginatives, dans une continuelle stratégie, la matière que l'élan spirituel doit animer, tout en puisant en elle une source de permanence et de continuuel développement. Mais pour cela, il faut que les plans imaginés ne soient pas de purs rêves, qu'ils aboutissent à des actions secrètes mais puissamment réelles qui attestent la réalité de ces imaginations dont se nourrit l'amour. Toutefois le développement d'un amour hors de la présence et sans la collaboration de l'aimé est une exception. L'histoire de Mademoiselle de Watteville présente un type d'amour peu ordinaire. L'imagination, le plus souvent, cherche seulement par le rapprochement de certaines images un renforcement et une prise de conscience de l'élan d'amour. Il se peut que certaines passions n'en aient pas besoin. Chercher à dégager des images une même exaltation spirituelle implique que l'élan n'est pas assuré. Certaines amours se développent immédiatement dans les conduites favorables sans chercher à prendre une plus profonde conscience de leur élan passionnel et en se méfiant même d'une telle conscience. Madame de Mortsaufr craignait l'amour bien qu'il animât sa conduite. Béatrix dans un amour pourtant bien distinct exaltait spontanément ses artifices (117) et ne cherchait pas à prendre conscience de leur source spirituelle. L'imagination donne parfois un appui à de telles amours, mais n'en est pas l'essentiel.

§ 4. — L'AMOUR EN DEHORS DE LA PASSION DE L'AMOUR

Nous avons examiné la passion de l'amour sous diverses formes, où elle se présente d'une manière plus ou moins parfaite. Il reste à savoir si la présence de l'élan spirituel, que nous avons partout constaté, ne se retrouve pas dans la vie commune et dans d'autres passions. Dans l'affirmative, il importe de montrer la place exacte qu'il tient dans la vie courante et aussi pourquoi ces passions, dans lesquelles on peut le reconnaître, sont autres que l'amour proprement dit.

L'amour qui n'anime pas l'existence.

Il existe, d'ailleurs, dans l'œuvre de Balzac un personnage chez lequel se montre une passion qui ne peut avoir d'autre nom

(117) L'invention de ces artifices est uniquement active et n'est pas œuvre d'imagination. Comme le montrent nos développements précédents, nous ne parlons d'imagination que si l'invention se sert de représentations conceptuelles ou imagées. Autrement l'imagination serait partout, dans les habitudes qui exigent toujours une adaptation inventive, dans les expressions spontanément nouvelles de sentiments, mais sous des formes si diverses qu'examiner son rôle perdrait tout intérêt.

qu'amour et qui cependant n'est pas la passion de l'amour. Il est utile de l'examiner avant de voir quel amour peut animer la commune existence, et aussi quel amour se trouve dans des passions diverses, même dans la haine, qui paraît son contraire. Cet amour intermédiaire nous le trouvons chez le père Goriot. Goriot a été un homme actif et a montré dans l'exercice de son métier de vermicellier des qualités remarquables. Mais après s'être retiré des affaires et avoir marié ses filles, il est l'esclave d'une curieuse passion telle, qu'en dehors de quelques instants privilégiés, sa vie ne sera plus que fonctionnement d'un automatisme étroit sans effort ni fatigue, sans aucun des sentiments qui compliquent et perfectionnent l'action. Il ne s'éveille de sa torpeur à la table d'hôte de la maison Vauquer que s'il s'agit de ses filles, par exemple lorsque Rastignac parle de Madame de Restaud. En dehors de ces moments, il était « dans un état méditatif que ceux qui l'observaient superficiellement prenaient pour un engourdissement sénile dû à son défaut d'intelligence ». Mais le vieillard sort brusquement de son inertie, dès qu'il s'agit de rendre un service à ses filles. Son comportement s'anime alors, car pouvoir servir ses filles est pour Goriot le suprême bonheur. Il n'éprouve donc pas dans son amour cette douce exaltation sans but qui s'insinue dans tous les actes de la vie d'un amant et cherche des occasions nouvelles de se maintenir et de se développer. S'il s'anime, c'est pour aider ses enfants, les rendre heureuses et obtenir par leur présence joyeuse une souveraine exaltation. Avec une grande simplicité, mais en même temps avec une force extrême, Goriot exprime sa passion. Quand il a été père, il a compris Dieu. « [Dieu] est tout entier partout puisque la création est sortie de lui ». Goriot est aussi partout où sont ses filles. Seulement il aime mieux ses filles que Dieu n'aime le monde, parce que le monde n'est pas si beau que Dieu et que ses filles sont plus belles que lui (118). On ne peut sentir l'emphase dans ces paroles, puisque son amour, tout terrestre qu'il soit, ne comporte aucune limite. En dehors d'instants d'exaltation illimitée, tout n'est que nuit pour ce père passionné. Son amour alors lui paraît aussi simple que l'amour divin. Il ne vit que pour les quelques instants de bonheur que lui donne la joie de ses enfants et leur douleur arrête ses fonctions vitales. « Un regard d'elles, quand il est triste, me fige le sang » (119). Dans les souffrances qu'elles lui infligent, il passe d'une agitation désordonnée, enfantine, à la plus haute douleur spirituelle. Lorsque les sœurs se querellent en sa présence, le

(118) *Le père Goriot*, p. 357.

(119) *Ib.*, p. 357.

pauvre père Goriot est agité de violentes secousses émotionnelles. « Son crâne brûle comme du feu, il s'arrache les cheveux, lance des paroles de pure divagation ». A ces violentes secousses organiques se lie une telle chute de l'âme, qu'il lui semble que tout va disparaître. « Oh ! le monde va crouler, c'est sûr » (120), s'exclame-t-il. Après une scène heureuse, le vieillard serre Delphine dans ses bras avec une joie délirante, et celle-ci laisse échapper un gémissement; alors le père Goriot pâlit et la regarde « d'un air surhumain de douleur ». On pense à la douleur du Christ subissant sa passion pour sauver un monde (121). Donc, agitation organique et sublime douleur spirituelle, tels sont les pôles de la souffrance du vieillard. Il n'y a pas de place pour l'expression normale, pour la technique de la douleur en face de tendances froissées. Son étrange amour l'amène, en effet, à négliger tout perfectionnement des conduites ordinaires et ses réactions seraient puériles, si elles n'étaient emplies par la force de ses sentiments. De là ce qui paraîtrait enfantillage, sans la passion qui gonfle le langage. *Si vous la trahissez*, dit-il à Rastignac, *je vous coupe le cou*, et à propos de son gendre qui défend son honneur, mais en s'opposant aux désirs de sa femme, avec une grande simplicité il déclare: « J'assassinerai cet homme » (122), paroles mécaniques et puériles, mais toutes gonflées de sa passion. Sa pensée prend toujours une forme outrée, simpliste. Sans doute, sa conduite pour sauver ses filles est-elle active, mais elle n'est guère entreprenante. Il se contentera de tordre des plats de vermeil pour en faire les lingots du bonheur et de se dépouiller chaque jour un peu plus pour ses enfants. C'est qu'il faut aller tout de suite au plus pressé, satisfaire ses filles, les voir heureuses. Les actions de Goriot, qui se rapportent à son amour ne sont animées que parce qu'elles permettent de réaliser la situation, d'où sortira enfin l'épanouissement spirituel. Ne pas souffrir par le malheur de ses filles, tel est son seul souci. « Le bon Dieu peut me faire souffrir tant qu'il lui plaira, pourvu que ce ne soit pas par vous, je me dirai : en février de cette année, j'ai été pendant un moment plus heureux que les hommes ne peuvent l'être pendant toute leur vie » (123). Il tient à ce moment Delphine sur ses genoux.

Mais cet élan n'anime pas la conduite du vieillard; aussi celui-ci cherche-t-il une renaissance de l'exaltation par l'émotion, même dans des enfantillages. La soirée de ce jour où

(120) *Le père Goriot*, p. 465

(121) *Ib.*, p. 442.

(122) *Ib.*, p. 463.

(123) *Ib.*, p. 443.

Goriot goûte le suprême bonheur est *employée en enfantillages* et le vieillard n'était pas *le moins fou des trois*. « Il se couchait aux pieds de sa fille pour les baiser ; il la regardait longtemps dans les yeux, il frottait sa tête contre sa robe » (124). Sans doute de telles émotions semblent montrer une agitation organique désordonnée et il n'en sortira jamais un ordre nouveau. Il n'en reste pas moins que, par l'émotion, Goriot sort de son automatisme que ne perfectionnait aucun sentiment ; il sent en lui renaître la vie et il éprouve alors une participation aux forces spirituelles du monde. C'est pourquoi, malgré leur incapacité à animer l'existence et le désordre organique qui s'y mêle, les émotions dans l'amour de Goriot peuvent être appelées spirituelles. Un tel amour naturellement ne comporte pas de jalousie. Goriot aime tous ceux qui aiment ses filles. Sa jalousie est d'un autre ordre. C'est d'abord la pudeur de sa passion ou au moins le besoin de ne pas sentir son amour bafoué. Si sa douleur éclate sur une confidence de Rastignac, le père Goriot baisse les yeux et se retourne pour les essuyer, en déclarant qu'il a reçu du tabac dans l'œil (125). Il est surtout jaloux de pouvoir plus que tout autre rendre ses filles heureuses, puisque c'est de ce bonheur qu'il vit. Il est désolé que ses filles qui l'exploitent, le croient ruiné, alors qu'il a encore treize cents livres de rente, et ne s'adressent pas à lui qui pourrait les tirer d'embarras (126). Cette passion ne s'encombre pas de moralité. Goriot ne juge jamais ses filles et soutient les amants contre les maris. Il ne se préoccupe pas du bonheur raisonnable, mais de leur bonheur tout court, qui est seul capable de lui insuffler la vie.

L'amour dans les existences banales.

Sans doute chez le père Goriot, l'intensité de la jouissance dans des situations privilégiées est portée à l'extrême. Mais ne peut-on dire qu'avec réduction de grandeur cet amour peut se trouver chez chacun ? Oui et non. La véritable passion de l'amour a ceci de particulier qu'en elle l'élan est tout et tend à envahir la personnalité, à changer les comportements ou les animer, sans jamais dépendre entièrement d'habitudes particulières. L'amour de Goriot n'anime guère son existence, mais sa passion ne peut porter que le nom de l'amour, car ses instants de suprême jouissance ne dépendent pas d'un comportement, d'une habitude dont l'exagération serait susceptible de fournir

(124) *Le père Goriot*, p. 444.

(125) *Ib.*, p. 305.

(126) *Ib.*, p. 375 et 376.

un nom pour la passion. Dans la vie commune, au contraire, la situation privilégiée, qui est capable de nous animer, dépend étroitement des habitudes et des instincts (127). L'exaltation ainsi obtenue vient de la satisfaction d'une certaine activité devenue maîtresse. Un tel amour se retrouve chez bien des gens. « Selon Joseph Bridau [le grand peintre] son frère aimait le tabac et les liqueurs, sa vieille maman Descoings aimait les terne, sa mère aimait Dieu, Desroches fils aimait les procès, Desroches père aimait la pêche à la ligne, tout le monde aimait quelque chose ». L'amour dans ces différents cas dépend d'une vulgaire tendance hypertrophiée (son frère aime le tabac et les liqueurs) compliquée parfois d'un besoin d'effort (Desroches fils aime les procès), dont la satisfaction ou l'échec développe ou entrave en nous l'élan vital comme une forme inférieure de tension spirituelle. Mais il s'en faut que le reste de la vie de tels passionnés soit réduit à un pur automatisme, sans intérêt pour l'acteur, comme chez le père Goriot.

Il se peut même qu'il existe des hommes, qui ne manifestent pas de telles tendances privilégiées, et chez lesquels la tension spirituelle est à peine sensible, parce qu'elle se disperse dans l'exercice de multiples tendances, qui sont l'objet dans leur exercice de soins attentifs. Balzac parfois nous a décrit de telles natures, où règne seulement l'automatisme des tendances; chez elles il n'est nulle trace sensible d'amour. L'âme est dispersée (128). M. Molineux, personnage épisodique dans *César Birotteau*, en fournit un exemple. C'est le *bourgeois ami de l'ordre*, mais *toujours en révolte avec le pouvoir*, l'homme minutieux aussi bien pour défendre son droit que pour donner *des arêtes de poisson à son chat* ou *seriner un canari* (129). Il met toute occupation sur le même plan et ne se laisse attacher ni par l'importance réelle, ni par celle qui résulte de la passion. S'il a un besoin de tyrannie, c'est seulement pour mieux exercer ses manies. Il est heureux d'avoir à *régenter Birotteau*, comme un enfant de *tracasser un insecte* (130).

Cependant, d'ordinaire le plus mécanisé des hommes peut présenter dans de multiples situations et surtout dans certaines d'entre elles une sensible tension spirituelle. Que serait devenu Poiret jeune sans sa *montre infailible réglée tous les jours* à

(127) L'exaltation de Goriot est toujours infinie et ne dépend pas d'une habitude dont la tyrannie est progressive. Et puis les actes qui exaltent Goriot sont désordonnés et ne sont reliés à aucun comportement organisé.

(128) En mettant à part naturellement ces parcelles d'exaltation qu'il y a dans une tendance affective, quelle qu'elle soit.

(129) *César Birotteau*, p. 87 et 88.

(130) *Ib.*, p. 301.

l'Hôtel de Ville, devant lequel il passait ? (131). Il s'agissait du symbole de sa vie. Un homme, si automatisé soit-il, est quelquefois enclin au fanatisme. La régularité d'une machine, si paradoxal que cela puisse paraître, exclut moins la joie passionnelle que les saillies continuelles de l'homme d'esprit. Poiret met « toujours ses effets dans le même endroit, [pose] sa plume au même fil du bois, [s'assoit] à sa place à la même heure [se chauffe] au poêle à la même minute » et si ces habitudes n'engendrent pas de passion, elles font naître un besoin dont la non-satisfaction est intolérable, ce dont la montre infailible était le symbole. Lorsque les habitudes permettent plus d'élan, s'introduit un certain fanatisme. « Chargé de faire la collection du journal, auquel s'abonnait le bureau, et celle du Moniteur », Poiret avait la passion de sa collection. Il s'agit naturellement d'un enthousiasme étroitement collé à l'habitude qui l'entretient, se manifestant par de mêmes joies naïves. Si *quelque employé perd un numéro*, Poiret s'empresse de compléter la collection, revient toujours *enthousiasmé de la politesse du caissier* et déclare invariablement « que les journalistes [sont] ...des gens aimables et peu connus » (132). L'intérêt qu'il poursuit dans certaines distractions se change en source d'élan presque naïvement créateur, lorsqu'il se voit grandir avec les œuvres des autres. Il y a bien un peu de l'exaltation de soi-même dans ces paroles : « J'ai vu sortir le Louvre de ses décombres, j'ai vu naître la place du Châtelet, le quai aux Fleurs, les marchés ! » (133). Lui qui s'intéresse le dimanche à ce qui se fait dans Paris, *questionne l'invalidé chargé d'empêcher le public d'entrer dans l'enceinte en planches et s'inquiète des retards qu'éprouvent les bâtisses* (134). L'employé Poiret n'est donc pas dépourvu d'âme, bien que son âme soit un peu dispersée dans toute sa vie mécanique. Il y a plus d'âme chez un Poiret que chez le spirituel Bixiou (135). Ce dernier est sans pitié (il attaquait surtout les faibles), sans croyance ; il s'occupe à varier ses mystifications. Incapable d'assiduité, il a un avenir imprévisible. Cette conduite indéterminée se rattache malgré tout plus à l'automatisme des tendances sans tension spirituelle consciente que la vie mécanique d'un Poiret. L'invention qu'elle permet est adaptation aux situations et ne fait que prolonger les réactions intellectuelles élémentaires. Ce n'est pas cet effort profond, qui va du schéma à l'image et dont le résultat éclaire

(131) *Les employés*, p. 111.

(132) *Ib.*, p. 112.

(133) *Ib.*, p. 114.

(134) *Ib.*, p. 113 et 114.

(135) Au sens d'auteur de mots d'esprits et non d'animé par un élan spirituel.

puissamment les aspirations individuelles. Néanmoins, ces inventions exigent une préparation antérieure et toutes les tendances acquises, en durant, fusionnent et se transforment. Les traits d'esprit viendront de ces inventions préparées inconsciemment et qu'une situation fait apparaître. Mais la tension spirituelle joue un rôle inconscient, mêlée étroitement à l'exercice des tendances, et jamais ne se dégage l'élan qui anime l'existence, sous une forme aussi humble et dispersée qu'on veuille le trouver. Cet automatisme intellectuel de Bixiou exige néanmoins un élan d'imitation. « Son grand secret... était de deviner les désirs de chacun ; il connaissait le chemin de tous les châteaux en Espagne » (136). Les sentiments peuvent être connus sans être éprouvés, mais la découverte exige néanmoins une pâle imitation dans l'élan. Bixiou a bien aussi quelques aspirations cachées, mais que ne sert pas son automatisme intellectuel. « Malgré sa gaîté d'épiderme, il perçait dans ses discours un secret mécontentement de sa position sociale [il est employé, collègue de Poiret] il aspirait à quelque chose de mieux, et le fatal démon caché dans son esprit l'empêchait d'avoir le sérieux qui impose tant aux sots » (137). Il y a des agitations de l'âme, qui peuvent dominer l'intelligence, l'animer comme dans les amours de Camille Maupin. Mais l'intelligence est parfois un automatisme, qui ne peut être animé, sans paraître vulgaire. Il n'y a rien de plus ridicule que l'expression d'un dévouement, si ce dernier n'a d'autre originalité que son intensité. C'est pourquoi la victime que choisit Bixiou se trouve être Minard, et Minard, dont la vie n'est animée que par son désir d'améliorer la situation de sa femme, méprise consciencieusement Bixiou. C'est la lutte de l'automatisme intellectuel et de l'animation passionnelle.

L'amour dans certaines passions différentes de la passion de l'amour. La haine.

Mais, quoiqu'il en soit de l'âme de l'homme d'esprit, les développements précédents nous montrent qu'en général l'amour pénètre plus ou moins l'existence de tout être, même de celui qui paraîtrait d'abord un simple automate. Seulement les élans sont dispersés dans les actes les plus ordinaires de la vie sans que jamais de l'exercice des tendances par addition ou groupement puisse se former un élan spirituel suffisant pour dominer

(136) *Les employés*, p. 102.

(137) *Ib.*, p. 104.

les tendances et animer le comportement en général. Néanmoins la tension spirituelle peut pénétrer surtout certains comportements, sans déborder sur les autres. Dans ces conditions certaines situations privilégiées produisent une exaltation spirituelle aussi intense que dans la passion de l'amour, mais incapable d'animer le comportement en général. Si cette exaltation paraît indépendante d'un automatisme déterminé, nous avons l'amour du père Goriot. Mais de telles exaltations localisées sont d'ordinaire sous la dépendance de comportements privilégiés. Il en est ainsi plus ou moins dans toutes les passions autres que l'amour, bien que ceci n'apparaisse surtout, comme nous le verrons, que dans certaines d'entre elles.

L'ambitieux, en effet, n'est pas à l'ordinaire un exalté. Mais il peut tout de même ressentir comme un élan inanalysable dans certaines situations particulièrement favorables à son comportement, et l'avare si froid d'ordinaire s'exalte devant l'or. Nous devons néanmoins remettre à plus tard l'examen de telles passions, où l'élan spirituel, s'il peut s'y trouver, compte fort peu et montrer maintenant comment dans une passion, qui paraît pourtant opposée à la passion de l'amour, se glisse un certain amour. La haine peut ainsi présenter un exemple caractéristique du rôle de l'amour dans une passion différente de la passion de l'amour. Nous verrons dans la haine d'abord une exaltation produite par certains comportements tendancieux, nécessaires pour remédier à la perte de l'élan spirituel, qui était lié à d'autres tendances dont l'exercice a été entravé. La haine apparaîtra de cette manière comme venant d'un amour compensateur étroitement localisé. Nous montrerons ensuite que la haine s'éloigne de l'amour lorsqu'elle s'allie étroitement avec l'ambition et enfin nous verrons que la haine peut, au contraire, être très proche de l'amour, lorsque l'exaltation qui s'y lie est une vraie source d'existence. Mais les conditions de naissance, de développement de l'élan spirituel, suffiront à nous montrer qu'il ne s'agit pas de l'élan de la passion de l'amour.

Mademoiselle Gamard, vieille fille pieuse, loge chez elle deux prêtres, l'abbé Troubert et l'abbé Birotteau. Ce dernier a hérité des biens et du logement meublé de son ami le chanoine Chapeloud, prêtre égoïste, aimable, mais intelligent. L'abbé Birotteau est un grand enfant et les chagrins importants (perte d'un ami) sont vite apaisés par la joie puérile d'avoir de beaux meubles. A côté de Birotteau se montre la silhouette de l'abbé Troubert, qui guette le moment de se dessiner davantage. Mademoiselle Gamard est jalouse à vide, comme toute vieille fille l'est plus ou moins, parce qu'elle se rend compte de sa dissemblance avec les

autres femmes et cette jalousie favorise la haine car, si la naissance de l'amour peut être indépendante des tendances, la haine ne peut naître ex nihilo et sans tendances froissées. Sa manière de vivre et de comprendre la vie l'expose d'ailleurs à de tels froissements. « Faute d'exercer, selon les vœux de la nature, l'activité donnée à la femme, et par la nécessité où elle était de la dépenser, cette vieille fille l'avait transportée dans les intrigues mesquines, les caquetages de province et les combinaisons égoïstes dont finissent par s'occuper exclusivement toutes les vieilles filles ». Lorsque mourut l'abbé Chapeloud, la vieille fille, qui voulait un pensionnaire de mœurs douces, pensa naturellement à l'abbé Troubert. Ce dernier avait des vues sur la fortune de son hôtesse, se l'attachait insensiblement par une continuelle patience et la dirigeait, en paraissant lui obéir. Mais Chapeloud a fait de Birotteau son légataire et Mademoiselle Gamard doit renoncer à son projet. Elle le fait d'ailleurs au début avec une certaine complaisance. Birotteau qui s'ébroue dans son nouveau domaine, y entraîne pour passer les soirées son aristocratique amie Mademoiselle de Villenoix, et son hôtesse espère pouvoir organiser ainsi un boston chez elle, ce qui lui paraît être une grande œuvre. Elle avait été assez chez les autres. Les autres devaient venir chez elle. Malheureusement l'abbé, tête un peu vide, s'ennuya rapidement et retourna le soir à ses anciennes habitudes, entraînant avec lui Mademoiselle de Villenoix. La vieille fille dut faire amende honorable et retourner chez ses anciennes amies. D'où sa fureur contre Birotteau, augmentée du besoin de despotisme portant sur des riens, qu'entraîne le célibat. « Birotteau, pour son malheur, avait développé chez Sophie Gamard les seuls sentiments qu'il fût possible à cette pauvre créature d'éprouver, ceux de la haine, qui, latents jusqu'alors, par suite du calme et de la monotonie d'une vie provinciale... devaient acquérir d'autant plus d'intensité qu'ils allaient s'exercer sur de petites choses et au milieu d'une sphère étroite » (138). Ainsi la haine chez Mademoiselle Gamard naît de l'échec des conduites, qui permettaient tout l'élan spirituel dont elle pouvait jouir. Par ces comportements, d'ailleurs, la vieille fille pouvait satisfaire d'une manière intimement liée à l'exercice de tendances un étroit besoin de domination. La haine naît chez elle du besoin de trouver une compensation à l'exaltation perdue en cherchant à dominer par d'autres conduites aussi étroites. Elle se manifestera d'abord par de simples modifications à des petites habitudes courantes. On feindra des erreurs.

Birotteau attend à la porte sous la pluie. Il ne trouve plus son bougeoir en bas, mais chez lui. Mademoiselle Gamard ne parle plus à déjeuner. Ce sont des tracasseries de ce genre, dont est capable la vieille fille pour assouvir sa haine et ce sont les seuls tourments, auxquels soit bien sensible l'abbé. La vieille fille inflige au vicaire mille petites souffrances, qui la rendent heureuse. Les premières n'indiquent pas nettement l'hostilité. Mais depuis l'affaire du bougeoir, Birotteau ne pouvait plus douter qu'il ne vécût sous l'empire d'une haine. Néanmoins il ne pouvait deviner le plan ourdi contre lui et dont les souffrances qu'il éprouvait constituaient une étape. Lorsqu'il se verra dépouillé de sa chambre et de ses meubles, ce n'est pas la perte d'un bien qu'il ressentira, ce sera sa perte même, non par avarice, mais parce que le décor faisait partie de lui-même. Or ce que poursuit la haine, ce n'est pas le mien mais le moi.

Ainsi, la haine de Mademoiselle Gamard vient du besoin de retrouver l'exaltation compensatrice que lui procuraient certains actes, dans d'autres de même niveau et par lesquels s'exprime encore son besoin de domination. Lorsque la haine de la vieille fille se prolonge en ambition et qu'elle a dépouillé l'abbé Birotteau, son activité paraît plus constructrice, mais Sophie Gamard est alors conduite par l'abbé Troubert. Pour elle, le comportement ambitieux n'est encore qu'un moyen de se procurer une exaltation compensatrice, c'est-à-dire un prolongement de sa haine et non une véritable ambition. Aussi ses yeux ne restent-ils pas impassibles comme ceux de l'ambitieux abbé, lorsque son locataire désespéré vient réclamer ses meubles. Ils expriment un exaltant triomphe.

Chez l'abbé Troubert, la haine n'est que compensation à une ambition manquée et la haine toujours liée au développement d'une ambition perd son caractère exalté. L'ambition, nous le verrons, est sans doute la passion dans laquelle l'exaltation spirituelle se montre le moins et quand nous disons se montre le moins nous entendons, non seulement à autrui mais au passionné lui-même. Sophie Gamard laisse éclater rarement sa joie des souffrances infligées à Birotteau et il n'est pas douteux que toujours elle n'en jouisse intérieurement avec violence. L'abbé Troubert est plus profondément impassible. Sa haine paraît réfléchie et conduite comme son ambition. Il voit à longue échéance, mais n'intervient jamais dans la lutte contre l'abbé Birotteau, il ne cherche pas à jouir directement d'un triomphe quelconque. On le sent seulement derrière la vieille fille, se bornant à guider ses tendances naturelles. Tous les calculs viennent de lui. Les tracasseries et la joie que peut prendre le passionné

à tracasser, il les laisse à la vieille fille. Mais ces tracasseries le servent. Troubert détestait le chanoine Chapeloud, parce qu'il se sentait jugé et dominé par ce dernier. Il n'a pu l'atteindre directement. Il l'atteindra, à sa mort, dans son ami et légataire Birotteau. D'où la haine réfléchie qu'il voue à ce dernier, mais cette haine n'est qu'une étape dans son ambition. Le plan qui dépouille Birotteau vient évidemment de lui. Lorsqu'il est entré chez Mademoiselle Gamard l'heureux légataire a eu le malheur de signer un acte sans le lire. S'il quitte son logement, le mobilier appartiendra à la vieille fille pour l'indemniser de la différence qui existe entre la quotité de la pension actuelle et celle que payait l'abbé Chapeloud. Birotteau, qui s'est réfugié chez une amie, Madame de Listomère, pour échapper aux tracasseries de la vieille fille, est pris au piège. On charge un émissaire de lui promettre une place de chanoine, s'il consent à quitter son ancien domicile et il signe, sans savoir ce qu'il fait, la renonciation qui entraîne d'après les conventions anciennes le don des meubles de l'abbé Chapeloud à son hôtesse. A partir de ce moment les ambitions de l'abbé Troubert se réalisent rapidement. Le voici vicaire général, puis évêque. Il serait le représentant à Tours de la congrégation. Un jeune lieutenant de vaisseau de la famille de Listomère se voit mis en disgrâce, parce qu'il a soutenu Birotteau et prononcé des accusations contre Troubert, et la famille de Listomère est obligée de composer avec le puissant ecclésiastique. Toutefois, il semble que, son ambition satisfaite, la haine de Troubert persiste, mais parce que cette haine faisait partie de son ambition et que celle-ci serait incomplètement réalisée, si Birotteau n'était pas abaissé. Rien n'indique que les souffrances de celui-ci puissent animer Troubert, mais les derniers épisodes de sa lutte avec l'abbé sont la conclusion normale de son entreprise. Le nouvel évêque à la mort de Mademoiselle Gamard, renonce aux biens que la vieille fille lui a laissés. C'est pour pouvoir censurer Birotteau, coupable d'avoir accepté le legs de Madame de Listomère (139). Plus tard, lorsque l'évêque passa devant le pauvre vicaire censuré, il « [lui] lança un regard de mépris et de pitié; puis il consentit à l'oublier, et passa » (140). La haine est finie, lorsque l'entreprise menée par Troubert paraît terminée.

Ainsi la haine peut être entièrement froide, indépendante de toute exaltation. Mais alors sa parenté avec l'ambition est évidente et la passion se montre seulement dans les efforts d'organisation des conduites réfléchies. Les situations privilégiées, qui produisent l'exaltation, n'existent guère. La haine toutefois,

(139) *Le curé de Tours*, p. 245 et 246.

(140) *Ib.*, p. 246.

sous une forme plus pure, connaît une certaine parenté avec l'amour ; j'entends par là que s'y trouvent des jouissances exaltées, qui font penser à l'élan spirituel. Mademoiselle Gamard s'anime dans des comportements bien anodins. Cette vilaine âme, qu'elle possède, n'en est pas moins une âme.

La parenté de la haine et de l'amour apparaît d'ailleurs mieux et plus fortement chez la cousine Bette. Mais peut-on vraiment parler de parenté et n'est-il pas possible d'opposer dès l'abord la haine et l'amour avec simplicité ? La haine recherche le mal, l'amour le bien d'autrui. L'amour toutefois peut facilement se concilier avec l'humiliation d'un des amants. L'anxiété de l'être aimé, donc une souffrance, n'est pas inconciliable avec le développement de l'amour. Il serait faux de prétendre, d'autre part, que la haine poursuit l'abaissement, la souffrance d'autrui comme une fin, tandis que l'amour n'y voit que moyens d'exaltation. Ceci serait peut-être vrai de la haine de l'abbé Troubert, mais non de celle de la cousine Bette, ni même des sentiments de Mademoiselle Gamard. Il convient donc, si l'on veut opposer la haine à l'amour, de remarquer que l'exaltation de la haine est liée à l'exercice de comportements étroits dont elle ne se dégage jamais. Mais ceci même n'est plus complètement vrai de la haine de la cousine Bette, de telle sorte que parfois cette passion semble participer à l'amour non plus parce qu'existe un élan spirituel quoique localisé dans d'étroits comportements, mais parce qu'existe aussi dans la haine un élan qui anime l'existence. Néanmoins l'origine de la haine de Lisbeth se trouve dans ses tendances froissées, tandis que la passion de l'amour peut naître indépendamment de l'exercice de tendances particulières. On se souvient de la fameuse tirade de la cousine pauvre devant son amie Valérie : « En ai-je reçu des meurtrissures à l'âme ! Vous ignorez que depuis l'âge où l'on sent, j'ai été immolée à Adeline ! On me donnait des coups et on lui faisait des caresses ! J'allais mise comme un souillon, et elle était vêtue comme une dame. Je piochais le jardin, j'épluchais les légumes, et elle, ses dix doigts ne se remuaient que pour arranger des chiffons ! Elle a épousé le baron, elle est venue briller à la cour de l'empereur, et je suis restée jusqu'en 1809 dans mon village, attendant un parti sortable... ; ils m'en ont tirée mais pour me faire ouvrière... Et voilà que... le pauvre possède un seul agneau qui fait son bonheur, et le riche qui a des troupeaux envie la brebis du pauvre et la lui dérobe !... Adeline, je te verrai dans la boue et plus bas que moi ! » (141). A

la suite de ces rebuffades et de ces échecs, l'âme exaltée de Bette tendra à la haine. Son amour d'abord, sa haine pour sa famille ensuite, animeront également son existence. Bette montre son âme par sa tension énergique vers l'effort heureux. « Avoir de l'énergie à escalader le paradis, et l'employer à se procurer du pain, de l'eau, des guenilles et une mansarde ! » (142), s'exclama-t-elle. Néanmoins l'élan qui l'anime n'a pas la souplesse de l'élan d'amour. Il manifeste une raideur, qui montre son alliance étroite aux tendances que peut révéler le portrait d'un personnage. « En encadrant avec art par des bandeaux épais [la] sèche figure olivâtre » de Lisbeth où brillent *des yeux d'un noir assorti à la chevelure*, son amie Valérie avait su mettre en relief *cette nonne sanglante*. Elle avait l'apparence « des Isis... mises en gaine par les sculpteurs égyptiens ». « C'était du granit, du basalte, du porphyre qui marchait » (143). L'énergie de Bette ne prendra définitivement cette forme haineuse que si non seulement ses tendances, mais ses essais d'amour sont définitivement entravés. Alors la nonne sanglante s'exaspère.

A l'annonce du mariage de sa cousine avec son Livonien Wenceslas « la physionomie de la Lorraine était devenue terrible. Ses yeux noirs et pénétrants avaient la fixité de ceux des tigres. Sa figure ressemblait à celles que nous supposons aux pythonisses ; elle serrait ses dents pour les empêcher de claquer, et une affreuse convulsion faisait trembler ses membres » (144). Cette exaltation de haine profonde est marquée de certains caractères négatifs, comme doit l'être nécessairement un élan de vie, qui ne peut se développer qu'avec la disparition de l'élan d'autrui, tandis que l'amour tend vers l'accord spirituel. De plus, cet élan vers la haine n'est pas accompagné de l'épanouissement de la vie comme l'élan d'amour. Le dynamisme de la haine est malheureux, s'il s'exaspère. La joie n'apparaîtra qu'avec l'émotion exaltante de triomphe, lorsque certaines tendances seront satisfaites. La haine procure cependant des jouissances robustes. Ces jouissances jalonnent les étapes du plan ourdi par Bette contre sa famille. Lisbeth dans la famille Hulot est telle « une araignée au centre de sa toile ». Elle observe tous les signes de douleur sur les physionomies (145) et s'exalte de cette souffrance. Elle tourmente Hortense (sa cousine, femme de son ancien protégé) par des remarques justifiées sur l'incurie de son mari. « Quelques larmes vinrent dans les yeux d'Hor-

(142) *La cousine Bette*, p. 123.

(143) *Ib.*, p. 183.

(144) *Ib.*, p. 120.

(145) *Ib.*, p. 196.

tense, et Bette les lappa du regard comme une chatte boit du lait » (146). Mais elle peut aussi bien se satisfaire en allumant des désirs au cœur de Wenceslas (147) pour faire corrompre le mari de sa cousine par Valérie, ou en s'emparant de regards reconnaissants à tort, de toute la famille, quand elle semble chapitrer le baron Hulot et condamner Valérie qui le ruine (148). Lorsque l'ancien conseiller d'Etat ruiné et déshonoré (149) continue ses amours séniles loin de sa famille, Lisbeth l'entretient pour le maintenir éloigné des siens et jouir du désespoir de sa cousine Adeline, la sainte Madame Hulot qu'elle excite soigneusement, en prédisant les pires catastrophes (150). Ainsi, la haine ne s'exalte joyeusement que dans les souffrances d'autrui et non pas de souffrances quelconques, mais dans l'abaissement de l'élan vital, la capture des sources de vie. Bette ne vit spirituellement que de la mort spirituelle de ses parents. Au contraire, si l'amant fait aussi souffrir l'aimé, ce n'est pas pour lui dérober son exaltation spirituelle, mais en définitive pour la former. Malgré la parenté de la passion de l'amour et de la haine, il y a donc de profondes différences. D'ailleurs la haine, contrairement à l'amour proprement dit, retient l'exaltation pour laisser la place à l'activité réfléchie. Souvent Bette ourdit froidement ses machinations et sa conduite dans ces moments ne peut apparaître passionnée que par suite des calculs et des efforts qu'implique une conduite sans contradiction. Nous retrouvons l'aspect calculateur de la haine, qui l'apparente plus à l'ambition qu'à l'amour. Si d'ailleurs la haine peut paraître exaltée et animer l'existence, l'âme ne peut jamais se manifester et ceci frappe encore d'une contradiction le dynamisme spirituel de la haine. La haine se développe surtout dans l'ombre, par suite de sa nature et non pas seulement parce que les trames ourdies ne peuvent réussir si elles apparaissent trop manifestement. Le haineux veut faire du mal, mais indirectement par les intentions cachées dans les actions. Il veut pouvoir mépriser celui qu'il hait en se persuadant de la supériorité de ses intentions, qui restent obscures. Il y a peut-être aussi ce besoin trouble, qui conduit certains malades à faire baiser les instruments du châtiment. Enfin, celui qui lance une apostrophe, « je vous hais » ne hait pas à ce moment. Il est seulement en colère. A plus forte raison celui qui montre sa haine dans une action autre que de langage. Les tempéraments colériques ou haineux sont

(146) *La cousine Bette*, p. 238.

(147) *Ib.*, p. 258.

(148) *Ib.*, p. 299 et 300.

(149) Le baron Hulot a trafiqué avec l'argent de l'Etat.

(150) *La cousine Bette*, p. 400.

bien différents. Pour toutes ces raisons, la haine agit comme une puissance souterraine. « Lisbeth, entrée dans l'existence qui lui était propre, y déployait toutes ses facultés ; elle régnait à la manière des jésuites, en puissance occulte » (151). Il n'est pas douteux que ces triomphes occultes ne soient l'objet d'une exaltation souveraine, mais tout de même entravée, tandis que l'âme de l'amour se montre en pénétrant avec souplesse tous les comportements, ce qu'explique Balzac à sa manière lorsqu'il dit : « L'amour est en quelque sorte l'or, et la haine est le fer de cette mine à sentiments qui gît en nous » (152).

Un être peut mourir d'une haine comme d'un amour perdu. Ceci prouve sans doute que la haine a pu développer une âme aussi exclusive que l'amour et que toute conduite dans l'existence est sans intérêt, si la haine ne vient plus l'animer. Lisbeth déjà touchée par la mort de son amie, la courtisane Valérie, dont elle se servait pour désagréger sa famille, ne peut soutenir le retour du baron auprès des siens. La maladie la terrasse et elle meurt devant sa famille en pleurs. Ce fut pour elle l'objet d'une dernière satisfaction. Elle trouve une joie dans les larmes de cette famille qui la pleure, peut-être parce que la tristesse de sa cousine Adeline ne peut que l'exalter, mais aussi par le triomphe que lui procurent ses sentiments si bien gardés (153).

Ainsi la haine peut montrer une exaltation spirituelle, proche de celle de l'amour. L'élan est néanmoins différent, parce qu'il ne procure l'exaltation joyeuse que par l'atteinte de certaines fins, qu'il paraît douloureux sous forme de dynamisme exaspéré, qu'il ne peut se manifester librement et qu'il ne pénètre pas complètement le comportement réfléchi, dont le caractère parfois insensible atteste la parenté de la haine et de l'ambition. Cependant, malgré cette parenté, il est évident que la haine typique tient surtout son caractère passionnel de la présence de l'élan spirituel, car la fin poursuivie, c'est au fond la naissance d'une exaltation venant de la disparition de l'âme d'autrui. Il ne s'agit pas seulement de faire souffrir l'être haï, mais d'en faire un corps sans âme. Ainsi, la comtesse Ferrand est gênée par la rentrée en scène de son premier mari le colonel Chabert, qu'elle avait cru mort pendant les guerres de l'Empire. Sa haine pour le colonel apparaît, lorsque ce dernier, furieux de ne pas être reconnu par sa femme, lui rappelle les bas-fonds d'où il l'a tirée (154). Alors elle poursuivra son ancien mari,

(151) *La cousine Bette*, p. 188.

(152) *Ib.*, p. 188.

(153) *Ib.*, p. 493.

(154) *Le colonel Chabert*, p. 77.

jusqu'à en faire un corps sans âme, dans ce pauvre anonyme de l'asile de Bicêtre. La haine semble ainsi aspirer, pour s'en nourrir, l'élan de vie d'autrui.

Il nous est maintenant possible de conclure sur l'amour étranger à la passion de l'amour. Cet amour est bien toujours élan spirituel inanalysable conceptuellement. Mais, ou bien il perd son unité et se disperse dans l'exercice de diverses tendances, ou bien il est étroitement limité, soit que cette limitation dépende de la soumission à un comportement, soit qu'elle n'en dépende pas. L'étude de la haine nous a montré de plus que l'élan spirituel pouvait garder son unité et animer la conduite générale, sans qu'il s'agisse de la passion de l'amour. Tout de même, l'élan de vie se nourrit alors de la disparition de l'élan d'autrui, l'exaltation passionnée qui se lie au serment de haine n'est pas sans souffrance (155) et souvent l'âme de l'action se réduit à l'invention des conduites utiles, toutes choses que ne connaît pas la passion de l'amour.

Il nous faut revenir maintenant avec précision sur les passions liées à l'hypertrophie de certaines tendances et montrer avec exactitude quelle place tient alors l'élan d'amour et dans quelles conditions diverses l'hypertrophie de tendances peut se mêler à la passion. Nous examinerons ensuite les conduites passionnelles où l'on résiste aux tendances et où l'exaltation spirituelle joue un très faible rôle, telles l'ambition et l'avarice.

(155) La passion de l'amour connaîtra au contraire des difficultés dans son développement mais non dans ses premiers serments. C'est que l'âme s'élève en nous sans que nos tendances soient froissées.

CHAPITRE II

LES PASSIONS AVEC HYPERTROPHIE DE TENDANCES

Ribot définissait avec une simplicité, peut-être excessive, la passion en général comme résultant d'une hypertrophie de tendances et l'on sait que pour ôter tout aspect mystérieux aux tendances, cet auteur les représentait comme des mouvements ou des arrêts de mouvements ébauchés. Toutefois, ce zèle positiviste masque surtout les difficultés plutôt qu'il ne les résout. Il suffira pour s'en apercevoir de demander si les tendances n'existent que liées à un commencement de réalisation. Nous pouvons longtemps ignorer nos propres tendances, que certaines situations manifestent. Et sans doute un regard plus vigilant que l'attention superficielle à nos propres états aurait probablement révélé ces tendances latentes dans des degrés d'activation inférieure, pour employer le langage de M. Janet. Cependant, alors même que nous pourrions saisir nettement, avant l'action, des mouvements ébauchés, ce ne sont pas ces mouvements eux-mêmes qui peuvent définir la tendance, mais la possibilité des mouvements ultérieurs qu'ils indiquent, de telle sorte que la notion de tendance, de quelque manière qu'on l'envisage est intimement liée à l'idée d'une virtualité plus ou moins puissante de réalisation active. Cette virtualité est d'ailleurs celle d'un être et non celle d'une loi. La loi, en effet, comporte déjà une virtualité puisqu'en la posant, je pose que si certaines conditions sont réalisées, un phénomène suivra. Mais la relation est entièrement déterminée, tandis que si j'indique qu'un objet géologique a une tendance à se désagréger, il est bien évident

que cette tendance peut se réaliser de diverses manières et que plusieurs déterminismes collaborent pour manifester la tendance de l'être. Ceci est encore plus évident pour un être psychique. Une tendance est une virtualité, dont la réalisation dépendra de déterminismes divers. Il y a plus. La virtualité de la tendance n'entraîne pas seulement la collaboration de nombreux déterminismes. Elle est attachée au caractère toujours quelque peu inventif du comportement humain. Nos réactions tendancieuses se modifient, comme nous avons déjà dit, avec les acquisitions de l'expérience et l'utilisation de ces acquisitions par une tension spirituelle inventive. Ribot, en parlant de mouvements et d'arrêts de mouvements ébauchés, voulait suggérer un rapprochement des tendances psychiques et matérielles. De la même manière qu'une réaction chimique commençante permet de prévoir, en s'appuyant sur une simple loi, ce qui va suivre, le comportement humain pourrait être prévu à partir de son début. Mais raisonner ainsi, ce serait méconnaître la double complexité qu'il y a dans la virtualité tendancieuse du psychique : tout d'abord, plusieurs déterminismes s'y rapportent ; ensuite cette virtualité est inventive.

Sans doute l'exercice de certaines tendances se réduit presque à une loi d'activité. Pour prendre l'exemple particulièrement simple du lion qui s'élance sur sa proie, on peut dire qu'avant même de s'élancer il permet, par ses mouvements ébauchés, de prévoir son activité future : c'est que dans ces conditions un besoin se développe à peu près conformément à une loi. Cependant, même ces besoins élémentaires se manifestent par un comportement seulement analogue, par suite susceptible de variations, qui laissent place à de petites inventions. D'ailleurs, en admettant que les tendances élémentaires puissent être de simples résultats de déterminismes légaux, il serait en tout cas impossible de diviser une tendance complexe en déterminismes légaux composants. En effet, seuls les besoins inférieurs sont nettement dépendants de déterminismes légaux ; ainsi le besoin de la faim se rattache à certaines conditions centrales et périphériques, par lesquelles il est immédiatement déclenché. Mais si les tendances complexes utilisent pour se manifester des lois physiologiques, ces lois n'ont avec elles aucun rapport constitutif. Par contre, il est bien possible d'expliquer un comportement complexe à l'aide d'éléments tendancieux plus simples. Cependant, quelquefois le comportement complexe a une existence en grande partie autonome. Ainsi, il est évident que la tendance à l'activité scientifique met en œuvre bien des composantes plus simples, mais la conduite complexe forme un tout

qui régit l'exercice des tendances subordonnées. Il n'en est pas de même, par exemple, dans l'activité du collectionneur où les tendances subordonnées ont une plus grande indépendance.

Supposons maintenant ces diverses tendances hypertrophiées, pour employer la formule de Ribot, et essayons de comprendre comment la passion peut se lier à leur développement excessif. La longueur, la fréquence, la force d'une conduite par elles-mêmes ne sauraient faire disparaître son indifférence. Une réaction chimique peut sous l'action de certains facteurs se prolonger, devenir plus fréquente ou plus intense. Elle ne perd pas son caractère indifférent. Dira-t-on que c'est parce qu'il n'y a pas de conscience-reflet dans la matière pour enregistrer les phénomènes? Mais la conscience liée à l'exercice de nos tendances devrait refléter plus ou moins confusément ce qui est et ne rien créer de nouveau. Elle devrait connaître plus ou moins mal la longueur, la fréquence, la force d'une conduite, mais non éprouver de passion. En réalité, sans apparaître à la conscience claire, des facteurs spirituels interviennent dans l'exercice normal des tendances et d'autant plus que la tendance est plus capable de progrès, c'est-à-dire qu'elle est plus complexe. Par l'hypertrophie des tendances la tension spirituelle augmente. Il est bien évident qu'une passion liée à l'hypertrophie d'une tendance ne peut consister dans la réalisation plus fréquente et plus complète des conduites qui s'y rapportent. Un abaissement de tension psychologique peut libérer des conduites inférieures, sans qu'il y ait, bien au contraire, passion pour ces conduites. Ce que la passion hypertrophie, lorsque la tendance s'exagère, c'est l'effort d'invention toujours virtuellement présent et polarisé dans une direction favorable. L'ivrogne lui-même saura toujours trouver dans toute situation l'occasion de satisfaire sa passion. C'est une des manières élémentaires dont la tension spirituelle se fait jour par l'hypertrophie de tendances vulgaires. Ce n'est pas que toute passion liée à l'hypertrophie des tendances doive se traduire par une hypertrophie de l'invention. Il se peut que l'élan spirituel soit plus animateur qu'inventif. Nous verrons aussi que le grossissement de certaines tendances peut en faire le centre de la personnalité et pour cette raison développer des passions d'ailleurs parfaitement froides, sans tension spirituelle apparente. Mais il importe en général pour comprendre les passions liées à l'hypertrophie de tendance, de savoir qu'une tension spirituelle est attachée aux tendances.

Dans cet examen des passions liées à l'hypertrophie de tendances, nous étudierons d'abord les passions liées à l'exagéra-

tion d'une tendance complexe dominante, puis celles qui sont liées à l'exercice de tendances élémentaires relativement indépendantes.

L'exagération d'une tendance complexe dominante.

Le drame que nous allons conter se passe à Douai. Claës reçoit un jour la visite d'un gentilhomme polonais, M. de Wierzchownia. C'était un ancien chimiste, qui s'était fait soldat. Claës a lui-même étudié la chimie avec Lavoisier et cette visite ravive en lui d'anciens désirs. Il se lance à corps perdu à la recherche de l'absolu capable d'opérer toutes les mutations et se ruine, ainsi que sa famille. Il s'agit donc de l'exercice passionné d'une tendance complexe, le besoin d'activité scientifique.

La maladie de Balthazar commence lentement. Sa femme remarque en lui des préoccupations, dont sa soumission habituelle lui interdit de rechercher la source. « Quelque occupé que fût Balthazar, il resta néanmoins, pendant plusieurs mois, causeur, affectueux, et le changement de son caractère ne se manifestait... que par de fréquentes distractions » (1). Les distractions augmentent. Claës ne s'intéresse plus aux joies domestiques. Il paraît oublier sa famille ; il s'oubliait lui-même. Son activité est d'un somnambule. Il s'enferme dans son laboratoire pendant toute la journée, y reste parfois la nuit et n'apparaît dans sa famille qu'à l'heure du dîner. Il sort, se promène et ne rentre que le lendemain, en laissant Madame Claës livrée à l'angoisse. Il oublie la fermeture des portes de la ville et revient sans soupçonner les tortures auxquelles il soumet sa famille. Il n'a d'effort aisé que pour l'objet de ses recherches dans ses expériences de laboratoire ou dans ses longues rêveries solitaires et tous ses autres comportements non seulement manquent d'âme mais sont altérés dans leur exercice, car notre conduite habituelle a besoin de petites inventions continuelles dont Balthazar n'est plus capable, lorsque sa tension inventive entière est concentrée dans ses recherches scientifiques. En dehors de sa conduite privilégiée il peut encore manifester des élans passionnés, mais les petites inventions de la vie courante n'existent plus. D'où les distractions et son allure de somnambule en temps normal. Toutefois, si sa femme le rappelle à la réalité en lui montrant sa souffrance, l'âme de Balthazar se montre. *Il prit aussitôt Madame Claës dans ses bras, ouvrit la porte qui donnait dans l'antichambre et franchit rapidement*

(1) *La recherche de l'absolu*, p. 146

un escalier de bois pour déposer son précieux fardeau. L'élan du cœur apparaît, mais ne pénètre plus les détails de l'existence. Claës n'a pas seulement perdu la faculté d'adaptation à la vie, mais la possibilité de trouver dans des riens une source de douce exaltation. S'il ne peut plus accomplir les besognes de la vie courante il ne sait pas davantage s'intéresser aux banalités de l'existence pour en tirer une exaltation spirituelle. Non seulement *aux cafés* de Madame Claës, il est obligé de faire des efforts épuisants pour bien jouer son rôle de maître de maison, mais désormais la vie auprès des êtres qui lui étaient chers lui apparaît monotone. « Lorsque sa femme redescendait après s'être habillée, elle le trouvait toujours assis dans la bergère regardant [ses filles] Marguerite et Félicie, sans s'impatienter du bruit de leurs bobines ». *Il attise le feu rêveusement*. Tout intérêt l'abandonne. Balzac a ici une réflexion profonde. La vie quotidienne n'amène qu'ennui, si l'on ne conserve pas une certaine invention du cœur, c'est-à-dire si l'on ne garde pas la capacité de vibrer aux paroles les plus banales d'un être cher (2). Cette faculté, Claës ne la possède plus. Quant à l'exercice même de son activité passionnée, elle n'a pas d'histoire. Elle s'accomplit dans la coulisse. Il invente et rêve à ses techniques. L'exagération de cette tension inventive à direction fixe se montre, lorsqu'il s'anime en parlant de la fin qu'il poursuit. Tandis que Madame Claës va trouver son mari et s'inquiète des dépenses occasionnées par ses expériences, lui ne l'écoute même pas et s'exalte dans la fin poursuivie. « Hier en cherchant des secrets bien plus importants, je crois avoir trouvé le moyen de cristalliser le carbone, la substance du diamant » (3). Cela seul compte pour lui. D'ailleurs, il ne manifeste pas en général son enthousiasme. Son élan le plus souvent reste caché et mêlé intimement aux conduites inventives qu'exige l'hypertrophie de la tendance complexe. Les mouvements de l'action passionnée prennent une forme extérieure surtout chez le collaborateur et non dans le personnage principal. « Lemulquinier (4) devint alors pour elle [Madame Claës] une espèce de baromètre : l'entendait-elle sif-

(2) Balzac représente la passion de Balthazar comme tendant vers le grand et par suite empêchant l'innocence du cœur. Je pense néanmoins que la première remarque est secondaire et que l'ennui existerait aussi bien sans préoccupation fondamentale si l'exaltation pour de petites choses disparaissait. Voici le texte de Balzac : « Quand un homme s'est accoutumé à manier de grandes choses, il devient inamusable, s'il ne conserve pas au fond du cœur ce principe de candeur, ce laisser-aller qui rend les gens de génie si gracieusement enfants. Mais cette enfance du cœur n'est-elle pas un phénomène humain bien rare chez ceux dont la mission est de tout voir, de tout savoir, de tout comprendre ? » (*La Recherche de l'Absolu*, p. 198).

(3) *La recherche de l'absolu*, p. 163.

(4) Un valet qu'il a pris comme collaborateur.

fler, quand il allait et venait pour servir le déjeuner ou le dîner, elle devinait que les expériences de son mari étaient heureuses, et qu'il concevait l'espoir d'une prochaine réussite; Lemulquinier était-il morne, sombre, elle lui jetait un regard de douleur : Balthazar était mécontent » (5). Mais Claës lui-même ne manifeste rien. Il semble que l'échec et le triomphe ne puissent exister pour lui, tant que sa tension inventive peut se donner libre cours.

Balthazar s'enfonce dans sa passion et son attention au monde extérieur diminue toujours, de telle sorte qu'elle n'apparaît plus que sous forme émotionnelle dans des circonstances exceptionnelles. Madame Claës, que les tourments ont précipitée vers la mort, à son agonie appelle son mari. La servante monte au laboratoire et crie « Madame se meurt » (6). Elle n'obtient pas de réflexe immédiat. Devant sa femme mourante, Balthazar ne réalise pas la situation et donne des explications chimiques, croyant avoir découvert la décomposition de l'azote. Mais s'il comprend enfin, son affection reparaît et peut aller jusqu'au plus grand sacrifice, au moins verbal. « Lemulquinier, cria Balthazar d'une voix tonnante. Le vieux valet se montra soudain. — Allez tout détruire là-haut, machines, appareils ; faites avec précaution, mais brisez tout. Je renonce à la science ! dit-il à sa femme » (7). Renonciation refusée et serment d'un jour. La femme meurt. Les ruines s'accumulent et l'inventeur doit reprendre contact avec le réel pour pouvoir continuer ses recherches. Tant que sa tension inventive pourra s'exercer, sa tendance en s'hypertrophiant se libèrera dans une conduite élevée. Mais sa tendance s'exaspère et sa passion s'avilit, si ses recherches sont entravées. Il ruse avec sa fille et ne connaît plus l'affection familiale. Il n'a pas d'élan en dehors d'un objet privilégié. S'il caresse sa fille, lui prend les mains, les serre, c'est parce qu'il espère la voir favoriser ses expériences en lui donnant de l'or. Et cet or que sa fille ne veut pas lui donner, pour l'avoir, il supplie, se soumet à toute exigence, menace de remords éternels, lance des malédictions. Marguerite ne peut résister à toutes ces imprécations et cède. Alors Balthazar a une joie enfantine « la baise au front, dit des paroles sans suite » (8). Il y a libération d'une angoisse insupportable. La passion devient basement émotionnelle. Ce dernier essai est malheureusement aussi vain que les précédents. « Au commencement du mois

(5) *La recherche de l'absolu*, p. 202.

(6) *Ib.*, p. 229.

(7) *Ib.*, p. 232.

(8) *Ib.*, p. 277 et 278.

de juillet, Balthazar passe toute une journée assis sur le banc de son jardin » et médite tristement. Marguerite qui vient le rejoindre ne lui adresse aucun reproche, mais exige doucement l'obéissance que son père lui a promise en cas d'échec, lors du dernier prêt. Si Balthazar se soumet, ce n'est pas sans révolte. Son affection pour sa fille est même altérée, parce qu'il voit en elle une ennemie. De plus, dans ce moment où la passion n'a plus d'aliment, un vague besoin de dignité le ressaisit. Il se trouve quelque peu humilié d'avoir résigné les droits majestueux de la paternité à son enfant. Rien de tout cela n'est bien net. C'est plutôt comme un effort d'espérance pour de beaux jours dans l'avenir, un effort négatif qui ne veut pas voir l'origine de ce qu'il appelle son malheur. Marguerite revenue avec une nomination de receveur des finances en Bretagne pour son père, montre une résolution inébranlable et résiste aux chimères et aux reproches de l'infortuné chercheur.

Cependant la passion peut avoir des périodes de rémission. Devant l'impossibilité d'exercer sa tendance passionnelle, l'homme se repliera sur des tendances qui n'ont pas disparu et qui fonctionneront cette fois sans résistance. Dans l'amour, c'est l'âme de tout comportement qui disparaît ; dans la passion de Balthazar c'est l'âme liée à l'exercice d'une conduite qui empêchait l'exécution convenable et animée de toute autre conduite. Mais si le comportement privilégié est rigoureusement impossible le passionné peut momentanément se résigner. « Pendant le déjeuner, Balthazar se montra gai comme un homme qui avait pris son parti » (9). Au fond, l'espérance n'est pas disparue entièrement et l'on peut dire que le dernier regard qu'il jette à son laboratoire, en compagnie de son aide, enlève un peu le lieu de sa place pour le situer en quelque endroit de Bretagne, où se réfugie le pauvre savant. Claës prendra bien des détours pour justifier un retour à sa tendance favorite. Et la nostalgie qui saisira Balthazar en Bretagne sera surtout celle des lieux où se faisaient ses expériences, bien que d'autres préoccupations y contribuent. « A travers les préoccupations de la science, un désir de revoir sa patrie, sa maison, sa famille agitait Balthazar ; [une] lettre de sa fille lui avait annoncé des événements heureux ; il songeait à couronner sa carrière par une série d'expériences qui devaient le mener à la découverte de son problème... » (10). Le savant ne peut refouler suffisamment les tendances, qui constituent sa passion. Il a pu se hausser avant son départ à une gaîté qui lui rendait sa noblesse. Loin de ses occu-

(9) *La recherche de l'absolu*, p. 290-291.

(10) *Ib.*, p. 304.

pations favorites, il ne peut vivre qu'en alimentant ses besoins tyranniques. En Bretagne même, il s'est livré à des recherches et a fait des dettes, mais les questions pratiques sont toujours loin de lui, bien qu'il sente leur importance dans la mesure où elles entravent sa passion. Si une tendance hypertrophiée dans son exercice rencontre des résistances extérieures à l'activité, résistances qu'elle doit vaincre pour se frayer un libre cours, il est impossible que subsiste une séparation complète entre l'exercice de la tendance privilégiée et le reste de la vie, comme aux premiers jours de la passion de Balthazar Claës. Mais d'autre part, l'activité extra-passionnelle au service de la passion sera soumise au désir hypertrophié. Aussi l'activité ainsi emprisonnée ne se développe-t-elle que dans la mesure strictement nécessaire à l'exercice de la passion et les habitudes les plus lâches pourront parfois naître, afin de favoriser l'exercice de la conduite privilégiée, bien que cette dernière puisse rester entièrement noble. Aussi, par sa passion, Claës s'agrandit et s'abaisse à la fois. Lorsque Marguerite revoit son père, elle ne sait « comment concilier la majestueuse et terrible expression de ce crâne dévasté par la science et par les travaux, avec le sourire puéril, avec la servilité naïve qui se peignaient sur les lèvres et la physionomie de Balthazar » (11). Ce n'est pas que celui-ci ne puisse retrouver parfois une certaine grandeur, même dans ses occupations quotidiennes. Ce sera à l'occasion d'un triomphe dans ses recherches. L'exaltation joyeuse déborde momentanément sur l'existence entière. Le hasard a favorisé une longue attente et un diamant s'est enfin formé pendant son absence, alors la joie lui donne tant de forces qu'il peut revenir à ses occupations familiales. Mais ce ne sont là que des éclaircies. La passion redevient dévastatrice. Marguerite est mariée et, retourné chez lui, Balthazar peut se livrer entièrement à ses folies. Lorsque sa fille revient, qu'elle entre dans *le parloir pour y faire mettre ses bagages*, elle *frissonne de terreur en voyant les murailles nues, comme si le feu y eût été mis. La salle à manger aussi était vide*. « L'idée de l'absolu avait passé partout comme un incendie » (12). La passion s'était toutefois arrêtée devant un sacrilège. La chambre de Marguerite était respectée. J'y vois plutôt pour la vraisemblance, et bien que Balzac ne l'indique pas, une sorte de fatalisme de passionné craignant le dieu Hasard, s'il ne respecte les choses sacrées, bien qu'il ne soit pas interdit de penser que quelque tendresse s'y mêle. Mais la passion dans son libre développement reprend

(11) *La recherche de l'absolu*, p. 306.

(12) *Ib.*, p. 321.

de la noblesse, une noblesse qui se sépare du réel et n'accepte plus de déchoir. Balthazar, dont les facultés avaient été conservées par la chasteté naturelle aux savants, chez qui la préoccupation de la découverte avait anéanti les autres sentiments, est un jour couvert de boue par une bande de gamins qui l'appellent sorcier, et l'éveil à la réalité le tue.

Ce roman de Balzac a l'avantage de nous décrire le développement d'une passion dépendant d'une tendance complexe tellement importante et tellement autonome qu'il ne paraît pas nécessaire à l'auteur de parler des tendances élémentaires qui concourent à son exercice. Il apparaît que dans une telle passion l'élan spirituel est essentiellement inventif et anime un comportement par l'effort d'invention même. Il n'est pas besoin de dire que l'âme de l'amour n'est pas de ce genre, qu'elle n'invente pas essentiellement, mais se contente d'animer passionnément les comportements de la vie entière et non pas seulement ceux qui se rattachent plus exclusivement à l'objet de l'amour. Aussi, dans cette passion, les automatismes de la vie courante connaissent des perfectionnements. L'âme de l'amour n'est pas la tension spirituelle de l'invention, mais pourtant, sans permettre des créations bien caractéristiques, elle favorise l'exercice de nos tendances habituelles. De son côté la tension spirituelle inventive polarisée peut dégager une âme, qui ne sera pas forcément au début exclusive, puisque l'affection familiale est parfois source chez Balthazar de grands élans. Mais les petites inventions qui perfectionnent le comportement ordinaire ou en extraient un élan spirituel sont désormais impossibles. La passion en s'approfondissant, malgré les périodes de rémission, fait de la nature de Balthazar une nature double : noble par l'élan que développe l'invention continuelle dans l'exercice d'une tendance complexe, et basse par la soumission à une tendance dont il n'est pas maître. Si la noblesse de l'âme se développe chez notre inventeur, c'est aussi par le détachement des nécessités de l'existence, des exigences vulgaires d'adaptation à la vie, et la fin de Balthazar apparaît symbolique. Il reste que, si l'âme prisonnière d'une tendance peut abaisser la personne, tandis que l'amour l'élève d'ordinaire, l'élan prisonnier est peut-être parfois plus pur que l'élan d'amour qui anime tous les comportements sans les transformer profondément. Cette pureté lui vient de ce que l'excès d'invention dissout ce qu'a de rigide et d'opaque une conduite et que la complexité de la vie courante ne fournit pas une matière résistante, à moins qu'elle n'empêche la tension spirituelle inventive de s'exercer, ce qui n'est pas toujours le cas.

Il nous semble que l'histoire de Balthazar dégage une autre vérité générale. Ce n'est pas parce que la tendance complexe du malheureux flamand le porte à l'étude scientifique que l'âme passionnelle est liée à une tension spirituelle inventive. Il semble qu'il doive toujours en être ainsi dans les passions reliées à l'exercice d'un désir quelque peu complexe. Gambara, dont Balzac nous conte l'histoire, est un malheureux musicien, très capable de faire du grand art, lorsqu'une légère ivresse le libère de ses tendances intellectuelles, mais qui ne peut ordinairement jouer de belle musique, parce que ses habitudes intellectuelles le contraignent à inventer une harmonie particulière. La passion de Gambara est une passion esthétique, mais comme elle dépend aussi du développement exagéré de certaines tendances, elle ne peut se manifester que sous forme de tension spirituelle inventive. On pourrait imaginer l'amour du beau se développant un peu comme la passion de l'amour, en animant plus ou moins divers comportements sinon tous, car tous ne sont pas susceptibles de sublimation esthétique. L'invention serait plus ou moins accusée dans le développement de la passion. Mais il ne s'agirait plus d'une passion en rapport avec une tendance complexe hypertrophiée. Aucune règle de conduite même générale ne pourrait être trouvée chez cet amateur passionné du beau et sans aller jusqu'à la malheureuse passion de Gambara, on voit que la passion musicale sera liée à une tendance, lorsqu'une conduite déterminée y correspondra, comme chez ces amateurs ou ces inventeurs, qui s'étant attachés à la musique classique ne peuvent goûter Debussy, par exemple. Balzac dans Gambara ne fait que caricaturer, exagérer cette passion esthétique soumise à une tendance complexe et telle que l'exaltation apparaît seulement avec une tension inventive dirigée dans le sens de la conduite habituelle.

Nous croyons pouvoir affirmer sans trop de crainte d'erreur que la passion dans l'hypertrophie de tendance complexe résulte surtout de la tension spirituelle inventive polarisée. Même pour des tendances d'un niveau assez bas, la remarque reste vraie. Que l'on songe à ce cuisinier Giardini obligé de fuir Rome, parce que ses inventions culinaires avaient failli empoisonner le Conclave. Réfugié à Paris dans une ruelle du Palais-Royal, il offre d'ordinaire à des hôtes moins illustres, une cuisine immangeable, ce qui ne contribue pas à la fortune de sa maison. On pourrait imaginer un cuisinier plus normal ayant la passion de son métier. Ceci signifierait peut-être qu'il perfectionne ses habitudes et aime à les perfectionner. Ici le comportement est dominant, la tension spirituelle bien cachée. Il n'y a pas de pas-

sion. Elle se montre au contraire si une tension inventive, d'ailleurs malade, se présente, toujours aux aguets, et dans une conduite dangereuse continue à s'affirmer sans arrêt. La tension spirituelle inventive, exaspérée et animatrice fait apparaître la passion. C'est le cas de Giardini.

Dans certaines passions, la tension inventive qui les caractérise se montre à l'état pur, parce qu'aucune fin n'est poursuivie. Un homme d'esprit n'a guère de cœur, nous l'avons déjà remarqué, mais il peut devenir une sorte de passionné néanmoins. Ainsi le comte de La Palferine avait peut-être les forces immenses d'une brillante jeunesse, mais ne se souciait pas de les utiliser. Il ne cherche que le plaisir de s'adapter d'une manière originale à une situation. Aucun attendrissement mais un recul devant toute exaltation. A sa maîtresse qui vient de se blesser pour lui, il ne sacrifie pas le plaisir d'un mot d'esprit. Comme le docteur Bianchon lui demande s'il veut bien laisser couper les cheveux de Claudine pour faciliter l'opération, « couper les cheveux de Claudine ! s'écria-t-il d'une voix péremptoire, non, j'aime mieux la perdre ! » (13). Pour le reste, sa conduite est paradoxale par application. On ne peut prévoir exactement ses réactions, puisqu'elles prétendent toujours à l'originalité. Néanmoins, il aura toujours des réactions autres que celles qui pourraient être attendues. C'est donc une nécessité qui commande. La Palferine se promène avec un de ses amis et jette « le bout de son cigare au nez d'un passant. Ce passant eut le mauvais goût de se fâcher. Vous avez essuyé le feu de votre adversaire, dit le jeune comte, les témoins déclarent que l'honneur est satisfait » (14). Auteur d'un enfant illégitime et interrogé par la mère de sa victime sur ses intentions, il répond qu'il n'est ni chirurgien, ni sage-femme. La passion de l'esprit est ainsi plus automatique que toute autre puisque sans enthousiasme, mais dans son exercice se glissent des inventions continues. Cette tension inventive à vide finit par devenir une passion, d'autant plus qu'en se détachant de toute fin on semble vivre dans un monde supérieur et que la tension inventive s'accompagne finalement d'un besoin de domination. Celui-ci se révèle dans les actes de La Palferine. Le jeune comte va prendre la succession de Maxime de Trailles le roué, maintenant vieillissant, et ce dernier a été sollicité par la famille de Grandlieu pour arracher Calyste des griffes de Béatrix. Maxime a besoin de Charles-Edouard (15) pour accomplir sa besogne. Le

(13) *Prince de la bohème*, p. 379.

(14) *Ib.*, p. 364.

(15) *La Palferine*.

jeune comte devra se faire aimer de Béatrix. *L'astre à son déclin* rencontre l'étoile nouvelle sur le boulevard des Italiens. « La Palferine, lui dit-il, vous avez de la hardiesse dans l'esprit, mais encore plus d'esprit que de hardiesse, vous pouvez aller très loin, devenir un homme politique. Tenez... de tous ceux qui se sont lancés dans la carrière au bout de laquelle je suis, et qu'on a voulu m'opposer, vous êtes le seul qui m'ayez plu » (16). Le jeune comte rougit de cet aveu, mais ce « fut une reconnaissance d'infériorité qui le blessa » et Maxime pour porter remède à ce retour d'orgueil est obligé de se mettre à la discrétion du jeune homme. Lorsque La Palferine aura enfin détaché Calyste de Béatrix, il voudra montrer à Maxime la qualité de son triomphe. Calyste lui a envoyé des lettres de provocation. Devant Maxime, La Palferine, avec esprit, les lui rend non décachetées. Il savait d'avance ce qu'elles contenaient, puisque Calyste le recherchait, en effet, depuis le jour où à la porte il vit le comte qui le regardait par la fenêtre, alors que la veille il était à la fenêtre et le comte à la porte. Le baron (17) ne peut plus en vouloir à La Palferine, puisque ce dernier a ramené Béatrix à son mari. Le pur développement de la tension inventive donne certainement à celui qui l'exerce le sentiment de triomphe et ainsi la tension spirituelle de l'invention toujours un peu consciente se change facilement en un élan parfaitement senti, lié au besoin de domination.

La passion liée au développement de diverses tendances.

Quittons à présent la passion liée à l'hypertrophie d'une tendance complexe et voyons ce qui se passe, lorsque plusieurs tendances élémentaires plus ou moins indépendantes d'une conduite complexe concourent à former la passion. Certains se passionnent pour le jeu de société. Comment peut s'expliquer un tel état d'esprit ? Pour le voir, analysons la scène par laquelle débute le roman de *Béatrix*. L'action se passe dans une vieille maison de Guérande, cité qui n'est reliée à la France moderne que par deux chemins, ce qui explique le caractère plus particulièrement provincial des habitants. De nobles Bretons et Bretonnes se réunissent dans cette maison, pour faire le soir une partie de mouche. A l'arrivée des amis, qui jouent habituellement, la société *dormante* et *tricotante* s'éveille. Une petite exaltation dans la mesure de leurs moyens saisit ces petits passionnés. « Arrivez, chevalier », crie Mademoiselle de Penhoël.

(16) *Béatrix*, p. 344.

(17) Calyste.

« L'autel est dressé, dit le curé ». Pendant le jeu, l'attrait vient de l'exercice assez libre de la cupidité si naturelle à l'homme et du besoin de montrer certaines « finesses diplomatiques ». Cette cupidité n'attend souvent qu'une occasion pour se manifester, mais ne pourrait être une règle de vie, peut-être pour des raisons morales ou par la résistance de sentiments contraires. Elle se développera dans des actes sans importance. Balzac compare ces vieilles filles, qui hasardent « un liard pour risquer d'en avoir cinq » au spéculateur qui joue à la hausse ou à la baisse des rentes. Pour certaines personnes, dont la vie est naturellement calme, des événements insignifiants seuls peuvent permettre l'hypertrophie de leurs tendances. Autrement ce serait trop grave (18). De même les finesses diplomatiques et les jeux de physionomie peuvent se donner, en jouant, plus libre cours que dans la vie normale. Comme suite de la passion ou peut-être d'une manière indépendante, des tendances que masque d'ordinaire la vie morale réapparaissent. « Ces dignes et nobles personnes avaient l'adorable petitesse de se défier les unes des autres au jeu » (19). Enfin, à ce jeu de société se lient naturellement des plaisirs de société. Les coups sont entrecoupés de narrations sur les événements de la ville. De plus, si pour certains l'esprit souffle où il veut, pour la plupart faire des mots d'esprit exige une certaine situation et celle-ci déclanche non seulement la tendance, mais toujours les mêmes mots d'esprit. Il y avait des plaisanteries éternelles, qui roulaient autour du panier à traîner (20). « On parlait d'atteler des bœufs, des éléphants... des ânes ». Toutefois, peut-on vraiment parler de passion, lorsqu'il s'agit de la satisfaction de tendances dans des occasions si déterminées, et telles que l'existence entière n'en est pas affectée ? L'expression nous paraît légitime, parce que ces tendances, qui peuvent se déployer pleinement dans certaines circonstances sont plus ou moins latentes dans toute l'existence. Ici, si des tendances diverses forment une passion, ce n'est plus comme dans la passion de l'amour parce que du groupement des tendances peut s'extraire l'élan, qui malgré ses origines anime assez librement toute la conduite. Les tendances diverses, impuissantes ordinairement à dégager un élan spirituel de quelque importance, y parviennent dans l'exercice d'une certaine conduite, sans que celle-ci néanmoins ait un intérêt autre que de permettre la satisfaction des tendances élémentaires qui peuvent s'y trouver. Ainsi la tendance complexe se rattachant à

(18) *Béatrix*, p. 39 à 45.

(19) *Ib.*, p. 44.

(20) Le panier contient les pertes, qui vont au gagnant.

l'exercice du jeu est sans intérêt pour comprendre la passion. L'élan spirituel vient en partie de la tension inventive (finesses diplomatiques, mots d'esprit), mais aussi de l'animation qu'entraînent certaines conduites composantes (poursuite du gain). Tous ces élans ne peuvent se libérer qu'à la faveur d'un comportement complexe privilégié, bien qu'ils cherchent plus ou moins à se faire jour dans les autres occupations de l'existence. Il est évident, d'ailleurs, que les tendances diverses auxquelles le jeu donne satisfaction ne sont pas toujours celles que nous venons d'énumérer, bien que celles-ci soient assez typiques.

Dans des natures, où la mauvaise humeur et le besoin de triomphe sont manifestes, on verra ces tendances trouver avec le jeu une plus facile manifestation et s'exaspérer, d'ailleurs, du fait qu'elles peuvent se réaliser. Le maniaque peut, en effet, plus facilement donner libre cours à sa manie dans le jeu qu'ailleurs. Félix de Vandenesse l'observe à ses dépens dans ses parties de tric-trac avec le comte de Mortsauf. Celui-ci se livre « à de cruelles railleries [quand son partenaire] ne met pas en pratique le principe ou la règle qu'il avait expliqués ». Félix réfléchit-il, le comte se plaint de la lenteur du jeu, mais il se déclare *pressé* devant un jeu rapide. « Ce fut une tyrannie de magister, un despotisme de férule dont je ne puis vous donner une idée qu'en me comparant à Epictète tombé sous le joug d'un enfant méchant » (21). Le peu d'importance du jeu permet peut-être la manifestation plus libre des tendances. Mais l'exaspération peut devenir malade, à tel point que la moindre réflexion sur sa conduite oblige le comte à s'en repentir, malgré l'excuse du jeu. Les gains qu'il peut faire le remplissent de « joies déshonorantes, mesquines. Un mot de sa femme... [le rend] au sentiment de la politesse et des convenances ».

Le triomphe net, indiscutable que permet le jeu, sera difficilement supporté par des natures irascibles. De Mortsauf ne pouvait naturellement pas avoir des enfants bien portants, mais il peut se décharger sur sa femme de cet échec. La comtesse gère admirablement son domaine ; le comte critique néanmoins et prétend que, si l'on suivait ses conseils, tout irait beaucoup mieux. Mais le jeu ne permet aucune discussion sur le triomphe ou la défaite et cette simplicité devient cause d'irritation, d'autant plus grande que la conduite du jeu est souvent un prétexte à satisfaire le besoin de triomphe. M. de Vandenesse s'est accoutumé au tric-trac et finit par battre le comte. Il fut, comme il dit, *en état de dompter son maître*. Mais alors « ses yeux [du

(21) *Le lys dans la vallée*, p. 67.

comte] étincelèrent comme ceux des tigres, sa figure se crispa, ses sourcils jouèrent..., ses plaintes furent celles d'un enfant gâté. Parfois il jetait les dés, se mettait en fureur, trépignait, mordait son cornet et me disait des injures » (22). Si le résultat est indiscutable, les moyens pour y atteindre ne le sont pas absolument et le jeu de tric-trac n'est pas complètement un jeu de hasard. Il suffira pour calmer ses colères de laisser croire au perdant que la partie est égale jusqu'à la fin, une fatigue accidentelle rendant raison de l'échec terminal. Alors les tendances élémentaires peuvent à nouveau se satisfaire. Et puis la passion peut se reporter du jeu sur ses préparatifs. Le pouvoir n'aime pas les signes clairs et n'appartient que rarement à la véritable force. Un malade même peut avoir la puissance et la déployer en dehors de toute action réelle par une sorte de jeu, dont le but est précis bien que non avoué, une danse des signes dans laquelle s'exprime la passion de la puissance. « Rien n'était plus difficile que de faire faire au comte cette partie de tric-trac, dont il avait toujours grande envie. Semblable à une petite maîtresse, il voulait être prié, forcé, pour ne pas avoir l'air d'être l'obligé, peut-être pour cela même qu'il en était ainsi » (23). Il ne fallait pas que Félix oubliât ces préparatifs, sans quoi l'humeur maussade du comte éclatait. Avant le jeu, le comte essaie déjà la satisfaction de tendances, qu'il est parfois obligé de refouler. Il existe donc des passions, qui montrent leurs ramifications dans toute l'existence, non parce que l'exaltation que procurent certaines tendances peut se manifester constamment, mais parce que ces tendances cherchent à s'exercer dans diverses occasions, bien qu'elles ne trouvent que dans certaines situations un terrain d'élection pour leur développement et leur renforcement, de telle sorte que l'exaltation spirituelle qui se dégage à ce propos a quelques rapports avec la totalité de l'existence (24).

Mais les tendances élémentaires peuvent aussi pénétrer de multiples comportements complexes et montrer leurs exigences plus nettement, puisque plus fréquemment que dans l'exemple précédent. Néanmoins elles restent subordonnées dans leur fonctionnement à celui d'autres conduites. Ce sont, en somme, des

(22) *Le lys dans la vallée*, p. 69.

(23) *Ib.*, p. 71.

(24) Nous ne parlons ici que du jeu de société, le seul qu'ait analysé avec quelque précision Balzac. Il n'a jamais donné de celui qui confie au hasard le soin de son existence une description bien intéressante au point de vue psychologique. Dans *La peau de chagrin*, il y a quelques pages puissantes, mais surtout destinées à créer une atmosphère pour la présentation de Raphaël. Rien de bien précis ne peut en être dégagé d'un point de vue psychologique. On conçoit, d'ailleurs, qu'il n'y ait que quelques analogies entre les deux types de joueurs et l'analyse que nous venons de faire ne concerne que le jeu de société.

tendances secondaires. Certaines tendances, en effet, poursuivent des fins. Ainsi la tendance à la science se manifeste par la recherche de buts précis se rangeant sous une fin plus générale, la science elle-même. Il est évident que ces buts peuvent se réaliser de diverses manières, mais on peut envisager la fin poursuivie et définir une conduite sans se soucier des différents modes de réalisation. Au contraire, une tendance comme le besoin de férocité ne concerne que la manière dont une action est exécutée. La férocité ne peut être une fin poursuivie pour elle-même, mais lorsque se présente un ennemi, il est possible de le vaincre avec le maximum de douceur ou de montrer une certaine cruauté. D'après M. Janet, les régulations de la conduite, les différentes modalités d'exécution constituent les sentiments. En réalité, il se peut que les modes divers de réalisation de conduites n'aient aucun retentissement affectif. On peut être féroce à froid. Quoiqu'il en soit, nous appelons tendances secondaires, celles qui ont besoin d'autres tendances pour s'exercer et qui ne concernent que les modes d'exercice.

Cela posé, on voit que les tendances à la cupidité, à la diplomatie notées dans les jeux précédents correspondent à des conduites secondaires. Toutefois, comme elles se manifestent surtout dans une conduite primaire déterminée (le jeu) elles paraissent elles-mêmes tendre vers une certaine fin. Il n'en est pas ainsi des tendances secondaires se rapportant franchement à la totalité d'une existence individuelle. Leur hypertrophie peut créer une passion, sans que s'y lie, d'ailleurs, nécessairement une tension spirituelle apparente. Transportons-nous chez les Chouans ; Marche-à-Terre est un automate, mais un automate passionné. Il aime Francine, mais est avant tout dévoué à la cause, au Gars et à sa Garce. Après un ordre de celle-ci qui devait faire souffrir Francine, Marche-à-Terre jette un regard à sa bretonne qu'il semble plaindre ; « il aurait voulu lui parler : mais [Francine] sut que le silence de son amant était imposé. La peau rude et tannée de cet homme parvint à se plisser sur son front, et ses sourcils se rapprochèrent violemment » (25). Lorsque Francine voit sa maîtresse en danger, elle rappelle à Marche-à-Terre sa promesse de la sauver de tout malheur. Et le Chouan tient sa promesse, mais de quelle manière ! *Que veux-tu faire de tout cela ?* demande-t-il à un autre Chouan qui emportait son butin, Mademoiselle de Verneuil, la maîtresse de Francine. « *Ben !* la grande Garce m'a donné la femme, et tout ce qui est à elle est à *mé*... Bon pour la voiture, tu en feras des

sous ; mais la femme ? elle te sautera au visage comme un chat » (26). Cependant, le Chouan s'entête et répond qu'il l'attachera. Alors Marche-à-Terre lui propose d'acheter son butin. « Gausse-tu ? demande le Chouan en tirant sa prisonnière par les jupons, comme un boucher ferait d'un veau qui s'échappe. — Laisse-la moi voir, je te dirai un prix. L'infortunée est contrainte de descendre et [reste entre les deux hommes qui l'estiment]. Veux-tu, dit Marche-à-Terre, en poussant un soupir.... trente livres de bonne rente ? [Pille-Miche tope, mais veut savoir à qui sera la voiture]. A moi ! s'écria Marche-à-Terre d'un son de voix terrible, qui annonça l'espèce de supériorité que son caractère féroce lui donnait sur tous ses compagnons (27). Le dialogue met en évidence deux tendances capitales de Marche-à-Terre : la cupidité et la férocité. C'est en poussant des soupirs qu'il offre à Pille-Miche une rente pour l'achat de Mademoiselle de Verneuil et c'est avec férocité qu'il impose ses décisions. Ce sont deux tendances secondaires hypertrophiées. Les situations imposent les fins poursuivies, les tendances secondaires déterminent la manière de les poursuivre. De même, lorsqu'il entend un récit, qui peut satisfaire sa crédulité superstitieuse, le dévot breton s'empresse d'y ajouter foi et ceci fait apparaître la troisième tendance, qui contribue à constituer son caractère. Pille-Miche est en train de chercher le trésor de l'avare d'Orgemont. Marche-à-Terre, bien que cupide, se trouve en ce moment dans une sorte d'extase religieuse ; un miracle vient de lui être annoncé. « Marie Lambrequin est ressuscité ». Mais la férocité et l'avarice reviennent assez rapidement. Il lui suffit pour retrouver sa férocité, qu'il ait des injonctions à faire à un de ses aides, et son avarice se réveille, lorsqu'il aperçoit d'Orgemont sommeillant. Ainsi, les tendances secondaires de Marche-à-Terre s'exercent si l'occasion se présente. La férocité est d'ailleurs dominante et ne se laisse pas dévier par des tendances religieuses. C'est ce que montre l'affreuse scène dans laquelle notre Chouan, avec une tragique simplicité exécute Galope-Chopine, coupable d'avoir donné des renseignements sur le Gars, mais sans intention. Il pénètre avec Pille-Miche chez Galope-Chopine, qui leur apporte des galettes. Tandis qu'ils mangent en silence, leur hôte s'empresse de leur offrir aussi des pichés de cidre. Les deux compagnons rassasiés refusent de boire, jettent leurs larges chapeaux et prennent tout à coup un air solennel. « Apporte-nous ton couperet, dit Marche-à-Terre ». Le malheureux Galope-Chopine, malgré son innocence, ne peut obtenir

(26) *Les chouans*, p. 132.(27) *Ib.*, p. 193.

de ses bourreaux un délai qu'en demandant à se confesser. « C'est juste » dit le terrible Chouan. Mais Pille-Miche est chargé de confesser le patient et de redire ses péchés « à un prêtre de la véritable église ». Et puis c'est l'heure. Alors Galope-Chopine demande encore quelque délai. « Allons, [dit] Marche-à-Terre, si tu veux qu'on ne t'en veuille pas plus qu'il ne faut, comporte-toi en breton, et finis proprement » (28). Les Chouans *saisissent* le patient, *le couchent sur un banc* et lui tranchent la tête. Marche-à-Terre suspend cette tête par les cheveux à un clou de la porte et s'en va en chantant l'air de la *Ballade du Capitaine*. La passion ici n'est guère que dans l'intensité de la tendance secondaire, la férocité, qui empêche toute influence qui contrairait la fin poursuivie, bien que d'autres tendances secondaires puissent exercer une influence négative. Ainsi, la tendance religieuse arrête momentanément Marche-à-Terre. Ce Chouan a donc plusieurs tendances secondaires élémentaires hypertrophiées, qui cherchent à s'appliquer dans les conduites primaires, mais ne le peuvent pas toujours. Il faut qu'elles en aient l'occasion. Lorsqu'elles peuvent s'exercer, elles évitent les doutes et les compromis. Galope-Chopine est rapidement exécuté. Les moyens sont rapides pour arracher à d'Orge-mont son argent. De même, Marche-à-Terre croira facilement un récit, s'il s'agit de religion. Loin de compliquer l'exercice de tendances primaires, comme la passion le fait, lorsque celles-ci sont exagérées, l'hypertrophie de tendances secondaires diminue la complexité de la conduite, puisque les manières de faire sont désormais déterminées. Cette simplification parfois monstrueuse du comportement permet de parler de passion, sans même qu'une âme se dégage, parce que tout se passe comme si la conduite d'un individu trouvait son centre dans des tendances privilégiées. On comprend que seules des tendances secondaires peuvent être ainsi hypertrophiées et constituer une passion, car l'existence est nécessairement trop compliquée pour qu'une tendance primaire puisse à la fois être seule et ne pas compliquer par son développement la partie de l'existence qui s'y rapporte. Ou nous nous adonnerons à une multitude d'occupations faisant fonctionner bien des tendances, ou nous nous consacrerons à l'exercice d'une conduite complexe, mais en la compliquant encore et en utilisant une multitude de tendances élémentaires pour emplir l'existence. L'hypertrophie d'une tendance primaire, qui en même temps simplifierait la conduite, conduirait

(28) *Les chouans*, p. 339.

purement et simplement à la suppression de l'individu et non à sa concentration. L'ivrognerie serait de ce type, mais ce n'est pas une véritable passion.

Il se peut que des tendances qui normalement devraient être secondaires se comportent comme des tendances primaires. Dès lors, leur exagération conduit non pas à la passion, mais plutôt à la manie. M. de Mortsauf en est un bon exemple. Bien des individus éprouvent le besoin de tracasser, de récriminer, de s'attribuer une supériorité irréaliste, mais ce sont là des besoins que chacun satisfait dans la mesure où les fins poursuivies le permettent. Il se peut que ces besoins secondaires ne s'exercent que modérément ou tendent à devenir un centre d'existence, tout en restant tendances secondaires. Il arrive parfois qu'ils débordent et que les comportements, qui en résultent, se substituent aux conduites primaires. Sans qu'on veuille se l'avouer, tracasser devient une tendance qui n'a plus besoin de l'exercice d'autres tendances pour se manifester. La manie se substitue à la passion. Le comte de Mortsauf subordonne la poursuite de ses intérêts, c'est-à-dire la satisfaction de tendances primaires à ses besoins secondaires. Il faut mille « patelineries fatigantes pour lui faire vouloir la chose la plus utile à ses intérêts ! [Une] malice d'enfant le saisit quand une [entreprise] due aux conseils [de sa femme] ne réussit pas tout d'abord ». *Il s'attribue le bien avec joie* et accable de plaintes continuelles sa femme, qui s'efforce de *fleurir les chemins, qu'il a semés de pierres* (29). Le tout pour lui est de tracasser, peu important les fins apparemment poursuivies. Il est possible cependant, tant que sa manie n'est pas définitive, que des conduites primaires normales subsistent et que les tendances maniaques ne se montrent même pas comme besoins secondaires dans la manière de réaliser ces conduites. Le comte est capable de se proposer des fins généreuses. Il le fait alors, sans que son caractère tracassier se montre le moins du monde, et même d'une manière parfaitement chevaleresque. Il peut aller en secret à Paris chercher une parure pour sa femme. Toutefois d'ordinaire, même lorsqu'il poursuit certaines fins parfaitement normales, les tendances secondaires tendent à pénétrer sa conduite et à prendre la place des tendances primaires. Ainsi, quand M. de Mortsauf fait monter son fils à cheval, la première journée d'équitation se passe fort bien. Mais le père devient vite violent, apostrophe durement son fils et les récriminations prennent rapidement le premier plan. « Il fallut substituer le vieux piqueur au père, qui ne

se laisse pas arracher son écolier sans des tiraillements ». Lorsque la manie s'accuse, l'irritation devient plus nettement une fin en elle-même et n'essaie pas de se donner la moindre raison. Et cette fin s'insère à tout moment dans la conduite. Si les motifs ne justifiaient pas au début l'irritation dont il faisait preuve, le comte trouvait à sa mauvaise humeur un motif spécieux. Maintenant les tendances s'exercent sans rime ni raison. « Depuis quelques mois, il contredisait pour contredire, sans raison, sans justifier ses opinions » (30). Sa manie s'étend sur de tout petits détails. « La comtesse se promenait-elle avec Jacques et Madeleine, le comte lui prédisait un orage malgré la pureté du ciel. Si par hasard l'événement justifiait son pronostic, la satisfaction de son amour-propre le rendait insensible au mal de ses enfants ». De plus, sa manie se moque désormais de tout respect social. C'est que ses tendances ne correspondent plus à des manières d'agir sensibles au jugement d'autrui, mais deviennent des fins obligatoires. « La comtesse n'espérait plus, comme par le passé, pouvoir enfermer dans le cercle de la famille les accès de ces folles colères...; elle redoutait chaque jour un éclat public de ce délire que le respect humain ne contenait plus » (31). Et cependant, lorsqu'une tendance secondaire devient primaire, elle peut bien difficilement en prendre l'aspect, ce qui montre la nécessité de distinguer entre ces besoins primaires et secondaires. Les volontés du comte sont forcément changeantes, puisque aucune fin véritable n'est poursuivie. De telles volontés lassaient les gens de sa maison qui, routiniers comme le sont tous les domestiques, étaient incapables de se conformer aux exigences de systèmes incessamment contraires. Derrière tous ces changements, il y a la contradiction de besoins secondaires voulant devenir primaires. Le besoin de contredire est peut-être nécessaire dans l'exercice d'une activité normale. Pris comme fin, il ne peut entraîner qu'une conduite inconsistante. La liaison de Félix avec lady Dudley amène Madame de Mortsauf à le traiter avec froideur. Sans en comprendre les raisons, le comte prend le contre-pied et M. Vandenesse eut à subir les amabilités d'un mari (32).

Ainsi, certaines tendances correspondent à la manière dont les conduites sont exécutées. Si elles restent dans leur rôle secondaire, elles peuvent en s'hypertrophiant constituer une passion. Mais lorsqu'elles deviennent tendances primaires, la passion cède la place à la manie et les bornes du normal sont franchies.

(30) *Le lys dans la vallée*, p. 187.

(31) *Ib.*, p. 188 et 189.

(32) *Ib.*, p. 230.

Marche-à-Terre se montre féroce et cupide, lorsque la situation le permet et ses tendances sont alors satisfaites. On pourrait imaginer, d'autre part, un être qui prendrait la férocité comme fin. Ce ne serait plus un passionné mais un maniaque. La manie du comte de Mortsauf est moins dangereuse, mais vient cependant de ce que les tendances à la tracasserie, à la contradiction, à la récrimination ont abandonné leur aspect secondaire pour imposer des fins impossibles et forcément fluentes.

Inversement, des tendances primaires peuvent prendre un aspect secondaire, et arrivent par leur alliance avec d'autres à constituer une passion résultant de l'exercice de ces divers éléments dans une conduite complexe. Le collectionneur nous paraît, d'après les études de Balzac, un passionné de ce type. Souvenons-nous du cousin Pons. Il est sans doute artiste, amateur de beauté. Il a été « envoyé à Rome pour devenir grand musicien [et] en a rapporté le goût des antiquités et des belles choses ». Mais c'est aussi un gourmand et je crois qu'il faut insister sur ce point. Son étrange passion de collectionneur (est-ce hasard ?) est liée à une tendance, celle de rechercher des déjeuners succulents dans diverses maisons et notamment chez la présidente, sa cousine. Cette habitude lui tient à cœur presque autant que le souci de sa collection. Si son ami Schmucke arrive momentanément à le détacher de ses tables coutumières, et à le faire dîner avec lui pendant trois mois, ses vieilles habitudes sont froissées et il ne trouve, dans ces repas amicaux, qu'ennui. C'est qu'il aime faire de temps en temps la chasse aux surprises gastronomiques, comme aux chefs-d'œuvre cachés. « Son dîner [avec Schmucke] se passait sans l'inattendu de ce qui jadis, dans les ménages de nos aïeux, se nommait le plat couvert ». L'alliance de la gourmandise et de la passion du collectionneur ne nous paraît pas accidentelle. La gourmandise dépend d'une tendance primaire fort peu complexe, mais Pons gourmand ne cherche pas seulement à se rassasier de bonnes choses. Son désir est en éveil et la curiosité du chasseur y est liée. Il existe ainsi quelque tension compréhensive, sinon inventive dans cette passion. Mais la gourmandise peut se concevoir métaphoriquement. Elle consistera, dès lors, à rechercher tout ce qui plaît au goût. Dans une conduite esthétique, la gourmandise prendra place sous forme de tendance secondaire. J'ai dit que Pons était artiste et gourmand. Et ceci explique en partie sa passion de collectionneur. Pons est gourmand d'œuvres d'art, comme il peut l'être de bonne chère. L'équivoque du mot goût est, comme le remarque Alain (33), profondément significative. La beauté

(33) Alain : *Vingt leçons sur les beaux-arts*.

a des assises naturelles, desquelles elle ne peut se détacher. Le goût ne s'inquiète que des conditions les plus faciles de consommation. Un amateur pourra réunir chez lui de fort jolis tableaux. Il ne songera peut-être jamais à les rapprocher d'autres œuvres qui les expliquent, les font comprendre. Une architecture est belle par la masse et par la forme d'esprit qui ne s'impose pas à la masse naturelle, mais est retrouvée par elle. Ainsi un aqueduc. La masse la plus stable retrouve la forme circulaire. Un homme de goût pourra goûter ces constructions sans puissance où la masse manque, tels ces décors d'exposition. Il jouira d'ornements amassés sur un monument, sans qu'aucune nécessité naturelle y conduise. Il est gourmand de beautés, plus qu'il n'aime le beau véritable. Il y a un autre collectionneur, dont Balzac nous montre aussi la gourmandise, mais une gourmandise qui joue exclusivement le rôle d'une tendance secondaire (34). Elie Magus cherche à créer la beauté à volonté, comme si les conditions naturelles de cette beauté se trouvaient à notre disposition, sous notre main et que notre esprit pût happer la beauté comme notre bouche s'empare de la bonne chère. Les chefs-d'œuvre ont une vie propre, Magus le comprend. Mais il pense que cela tient à la *lumière qui vient les colorer* et imagine un éclairage capable de donner le maximum de valeur nutritive à sa collection. Lui, Magus avait des volets dans la magnifique pièce qui abritait ses chefs-d'œuvre. « [Il] fermait et ouvrait les volets de son musée lui-même, déployait autant de soins et de précautions pour ses tableaux que pour sa fille, son autre idole » (35). On peut avoir une gourmandise de tableaux comme l'on a une gourmandise de mets variés. Toutefois, il n'y a plus alors de fin nettement poursuivie. La tendance primaire devient secondaire et bien d'autres tendances secondaires peuvent, en se liant à cette gourmandise symbolique, concourir à dégager une exaltation spirituelle, qui toutefois se liera toujours à une conduite complexe déterminée. N'a-t-on pas dit que l'instinct de la chasse était un instinct alimentaire ? Le besoin de chasse sera cependant très peu apparent dans la gourmandise, parce que l'atteinte de la fin est ce qui importe. Pons aime pourtant à braconner dans diverses maisons. Mais, s'il s'agit d'accumuler des œuvres autour de lui capables de le rassasier à volonté, la chasse devient plus ample et la gourmandise du collectionneur ne poursuivant pas de fin proprement dite peut se satisfaire d'autant plus dans les travaux préparatoires. Aussi

(34) Il n'est pas gourmand de bons repas comme Pons ; sa gourmandise ne se manifeste que dans sa manière d'aimer le beau.

(35) *Le cousin Pons*, p. 146.

Pons parle-t-il avec enthousiasme de la chasse aux chefs-d'œuvre. Un jour il offre à sa cousine, la présidente de Marville, un magnifique éventail de Watteau, en faisant un pittoresque récit des démarches qu'il lui faut entreprendre pour arriver à ses fins. « Ça vous amuse donc ? demande la présidente. — Mais, ma chère cousine c'est la chasse aux chefs-d'œuvre ! Et on se trouve face à face avec des adversaires qui défendent le gibier ! C'est ruse contre ruse ! Un chef-d'œuvre doublé d'un Normand, d'un juif ou d'un Auvergnat : mais c'est comme dans les contes de fées, une princesse gardée par des enchanteurs ! » (36). Dans l'amour de la chasse, il peut y avoir évidemment deux éléments assez distincts, d'une part le souci d'acquérir un bien, d'autre part le plaisir du risque et de l'aventure. Ces deux aspects se retrouvent chez le collectionneur. Si sa gourmandise n'est que symbolique, il reste que, tout comme la gourmandise réelle, mais moins complètement, elle cherche à faire siens les objets, sur lesquels se pose son attention favorable. On s'explique par suite que le collectionneur s'exalte dans la bonne affaire et ait le sentiment de la propriété développé à un point extrême. Si la présidente ignorante paraît négliger la valeur de son cadeau, Pons d'ordinaire timide trouve dans son amour-propre de passionné l'audace de lui résister. — « Vous ne voudriez pas de cet éventail, ma chère cousine, si vous deviez en donner la valeur, [dit-il]. C'est un chef-d'œuvre de Watteau... — Ils sont donc bien bêtes les gens à qui vous achetez ces choses-là..., dit vivement la présidente. — On ne connaît pas à Paris de marchands bêtes, répliqua Pons, presque sèchement... J'ai l'esprit de connaître Lancret, Pater, Watteau, Greuze » (37). Ainsi Pons s'exalte dans la chasse qui lui permet de vaincre les marchands et de faire une bonne affaire. Que le souci d'acquérir soit aussi, dans ce cas, lié au plaisir de la chasse, c'est ce qui se montre dans le farouche sentiment que le collectionneur a de sa propriété, mais la gourmandise s'y montre en même temps, car Pons seul doit pouvoir contempler ses chefs-d'œuvre. « Feu du Sommerard avait bien essayé de se lier avec le musicien ; mais le prince du bric-à-brac mourut sans avoir pu pénétrer dans le musée Pons, le seul qui pût être comparé à la célèbre collection Sauvageot » (38). Le collectionneur veut être seul à goûter ses tableaux et cette gourmandise exclusive est, au fond, une manière d'assimiler ses acquisitions. Le souci de la propriété sera dès lors porté à un degré extrême. Qu'on se souvienne de cette scène où Pons est

(36) *Le cousin Pons*, p. 41.

(37) *Ib.*, p. 35.

(38) *Ib.*, p. 12.

volé par un concurrent, Magus. On ne trouverait pas une douleur plus grande après un vol chez un avare. Chassé par sa cousine la présidente après une tentative malheureuse pour marier la fille de la maison, il retourne près de son ami Schmucke et tous deux sont pensionnaires de la Cibot. Mais l'avidé portière sait la valeur de la collection de Pons et introduit un autre amateur, Elie Magus. Pons, à moitié éveillé, les aperçoit vaguement et pris de soupçon se dirige vers sa collection. Lorsqu'il voit « un portrait de Greuze mis à la place du chevalier de Malte de Sébastien del Piombo », et ses meilleures toiles remplacées, il tombe dans un évanouissement, dont son ami seul peut le tirer deux heures plus tard. On pense à Harpagon et à sa cassette.

Mais ce n'est pas seulement au besoin d'acquérir que se rattache la chasse du collectionneur. C'est aussi au besoin secondaire d'aventure. Magus s'exalte comme pour une aventure dans la chasse aux chefs-d'œuvre. « C'était pour lui ce que sont pour les naturalistes ces *desiderata* qui font entreprendre des voyages du couchant à l'aurore, aux tropiques, dans les déserts, les pampas, les savanes, les forêts vierges » (39). « Quand un chef-d'œuvre se trouvait dans les conditions où il le voulait, la vie de cet homme s'animait ; il avait un coup à monter, une affaire à mener, une bataille de Marengo à gagner » (40). Ainsi, dans la passion du collectionneur bien des tendances élémentaires contribuent à constituer l'exaltation spirituelle, toujours liée, d'ailleurs, à l'exercice d'une tendance complexe, à savoir la poursuite de certains objets. Mais il importe pour comprendre cette passion, non pas d'analyser son objet qui peut être différent suivant les collectionneurs, mais d'examiner les différentes tendances élémentaires mises en œuvre par la conduite complexe et, parmi ces besoins élémentaires, il faut reconnaître une place importante à la gourmandise devenue tendance secondaire et capable de se lier ainsi à bien d'autres, pour pousser ses ramifications dans l'existence d'un homme.

Dans tous les exemples passionnels que nous avons considérés, d'une manière ou de l'autre, l'hypertrophie de certaines tendances était effective. Parfois, au contraire, cette hypertrophie n'est qu'apparente, parce que l'exagération d'une conduite tendancieuse ne prouve pas toujours la force des tendances et que d'autres fois ce ne sont pas vraiment des tendances, qui sont hypertrophiées.

(39) *Le cousin Pons*, p. 163.

(40) *Ib.*, p. 145.

Les pseudo-hypertrophies de tendances.

En effet, certaines tendances peuvent se manifester particulièrement à la faveur d'une émotion, mais ne sont pas pour cela assez fortes, ni assez permanentes pour constituer une passion. Si, par exemple, un jeune homme cherche à paraître davantage que ne l'exigerait un besoin naturel de prestance, on peut surtout en accuser non pas un besoin passionnel de paraître, mais son inexpérience, qui l'entraîne à des attitudes et des conduites exagérées, parce qu'il n'est pas encore capable de réactions exactement adaptées dans la vie sociale. Tout dans l'attitude d'Oscar Husson indique le manque d'aisance. Il part en voyage et s'inquiète de la tendresse un peu bruyante de sa mère, parce qu'elle paraît comique aux autres voyageurs. Non seulement, il compare involontairement la mise de son compagnon de voyage avec la sienne, mais il sent aussi que la toilette de sa mère est pour beaucoup dans le sourire des jeunes gens qui le regardent. Avant le départ, il est donc inquiet comme devant une situation difficile. Enfin sa mère le quitte et le voici en route. Rien d'étonnant à ce que son imagination extravague devant l'épithète qu'il juge humiliante, « de petit jeune homme », par laquelle il se trouve désigné dans la voiture. Il se venge alors par des rêves d'avenir, mais il rêve tout haut pour en imposer. Il se voit ambassadeur et le dit. Il renie sa mère et la réduit au rôle d'une « femme de charge » (41). Ce reniement le ronge et augmente sa rage. Il veut vaincre à tout prix l'incrédulité, en se targuant de connaître un haut personnage, le comte de Sérizy, et en donnant sur lui des détails intimes exacts, mais qu'il n'a jamais pu observer. Malheureusement le comte de Sérizy est dans la voiture et rejoint son château, alors que le jeune Husson s'y rend également mais invité par le régisseur. Lorsque ce dernier furieux de la disgrâce à laquelle l'entraîne son jeune protégé veut l'amener aux pieds du comte, Oscar refuse en demandant grâce. Traîné de force, mis à genoux devant le ministre d'Etat, l'enfant *la face contre terre écume de rage sans dire un mot*. Mais est-ce tellement vanité qu'incapacité émotionnelle ? Si l'émotion est à son comble, le tonus ne peut se libérer. Au fond, il ne parlera pas davantage, plus tard, devant sa mère. « Oscar, dit [celle-ci] tu veux donc tuer ta mère... Après tout ce que je t'avais dit ce matin ». Et Oscar, devant tout cela, *reste stupide, debout* (42). La suite de sa vie montre sans doute un ambitieux, mais qui n'est pas dépourvu de générosité et de sentiment. Entré dans l'armée, il se désespère longtemps de ne pouvoir passer officier et doit sa fortune d'abord à une protec-

(41) *Un début dans la vie*, p. 381 et 382.(42) *Ib.*, p. 419.

tion, puis à ses convictions libérales, enfin à son acte de courage qui sauve la vie au fils du comte de Sérizy (43). Ses ambitions sont parfaitement normales et sa pseudo-passion de paraître a totalement disparu. Au fond, il y avait exagération d'une conduite sous l'influence de l'émotion et non hypertrophie d'une tendance.

Le désir passionnel de paraître se manifesterait plutôt chez Georges Marest, mais en réalité cette conduite ne s'exagère encore que par défaut d'adaptation et, comme ce défaut persiste, la tendance finit par acquérir quelque force et quelque permanence. Si l'on ne peut être, il faut bien paraître et cette solution se développe en proportion des incapacités réelles. Il est impossible que la force de la tendance elle-même ne suive pas en une certaine mesure l'exagération de la conduite, qui y correspond. Chez Georges Marest, ce n'est pas la qualité de l'esprit qui importe, mais le paraître. Il se livre aux plus détestables farces, puisqu'il ne peut montrer autrement sa supériorité. Comme son incapacité persiste, il lui faut toute sa vie et même s'il est devenu misérable, paraître autre qu'il n'est. « Georges osait attirer l'attention par des gants jaunes, un peu salis à la vérité, sur l'un desquels une bague à la chevalière se dessinait en noir... L'ancien amant de cœur de Florentine agitait une canne à pomme de vermeil ciselée, mais horriblement bossuée. Le pantalon bleu, le gilet en étoffe dite écossaise, la cravate en soie bleu de ciel, et la chemise en calicot rayé de bandes roses, exprimaient au milieu de tant de ruines, un tel désir de *paraître*, que ce contraste formait non seulement un spectacle, mais encore un enseignement » (44). Ainsi, si Marest développe une tendance à paraître par défaut perpétuel d'adaptation, c'est qu'il est entraîné nécessairement à répéter une conduite, qui finit par créer une forte tendance correspondante. Il faut distinguer soigneusement l'exagération d'une conduite se rapportant à une tendance et l'hypertrophie d'une tendance ; mais si la conduite se répète, la tendance devient forcément intense et permanente. Il n'en peut cependant jamais sortir une véritable passion, car la tendance à la remorque d'une conduite mal adaptée apparaît comme un pis-aller et ne peut entraîner par son exagération ni exaltation, ni point de vue directeur, capables de pénétrer profondément l'activité personnelle.

(43) *Un début dans la vie*, p. 475 à 477.

(44) *Ib.*, p. 479 et 480.

Dans d'autres exemples la passion existe véritablement, mais il n'y a pas de réelle hypertrophie de tendance, parce que c'est à tort que l'on veut voir des tendances à la base de certaines conduites très hautes. Ainsi, à propos de la passion du dévouement charitable, on ne peut parler de tendance hypertrophiée qu'en faisant une confusion regrettable. La charité, en effet, ne peut être une tendance. Ce n'est pas une tendance vers une fin. En effet, la charité ne poursuit aucune fin déterminée. Elle est cependant une fin en soi, qui suit le renoncement aux buts divers de l'existence (45). Cette vie de renoncement peut pourtant donner une impression exceptionnelle de plénitude. C'est qu'à tout moment elle est accompagnée de l'exaltation spirituelle de l'amour. Mais il y a plus dans la charité que dans l'amour proprement humain. C'est un mouvement vers l'unité absolue, condition semble-t-il, des amours réelles. Dieu doit s'aimer lui-même, comme disait Lagneau, et à cette identité complète se rattache l'amour des créatures, qui tend vers cette identité insaisissable et incompréhensible entre l'amant et l'aimé. La charité connaît donc l'élan spirituel de l'amour, mais avec un mouvement, qui conduit à joindre tous les hommes en les faisant participer à l'unité absolue de l'amour. Nous sommes si loin des tendances que la charité possède toute l'obscurité du surnaturel. Elle ne peut être complètement réalisée sans cesser d'être, puisque la charité complète serait l'amour dont Dieu s'aime qui transcende et englobe les amours des créatures. La passion de la charité tend plus ou moins constamment vers cette limite. Il n'y a rien en elle d'une hypertrophie de tendances. Une telle passion est fort bien décrite par Balzac dans *L'envers de l'histoire contemporaine*. Dans l'Ile-Saint-Louis nous trouvons d'étranges visages résignés, pieux, mais inconsolables. M. Nicolas n'est autre que le frère du Gars, ancien chef de chouannerie. Madame de la Chanterie est l'âme de ces visages. Derrière cette blanche dame, on aperçoit non seulement sa fille guillotinée pour chouannerie criminelle mais aussi un redoutable amant, Rifoël, chouan ou brigand et un mari qui a échappé au châtiment parce qu'il était policier. Madame de la Chanterie elle-même était-elle complètement innocente ? On ne peut le décider, car tout cela

(45) Il nous semble y avoir dans la charité une sorte d'opposition aux tendances naturelles, qui vient d'une conversion de la personnalité entière. Si la tendance doit être en rapport avec une structure déterminée de comportement, il paraît bien difficile de définir la structure d'un comportement charitable, à moins de ne voir la charité que dans des œuvres secondaires. L'amour absolu peut seul être à la fois le moteur et le terme de ces aspirations charitables. C'est, en tout cas, une thèse capable d'interpréter le roman balzacien que nous envisageons et qui reçoit de cet accord une nouvelle valeur.

n'est connu qu'à travers les pièces d'un procès criminel. Elle fut en tout cas emprisonnée. « Pendant [son affreuse] détention [Madame de la Chanterie] en observant les mœurs des recluses a été prise de cette grande pitié pour les douleurs du peuple... qui [devait faire] d'elle la reine de la charité parisienne ». Ainsi, sa pitié charitable vient d'un renoncement aux fins ordinaires de l'existence, suite d'une grande douleur. Ce renoncement développe la sensibilité d'exaltation spirituelle. « Chaque blessure... chaque nouvelle atteinte a redoublé chez elle la patience, la résignation ; mais si vous la connaissiez comme nous la connaissons, si vous saviez combien vive est sa sensibilité, combien est active l'inépuisable tendresse qui sort de ce cœur, vous seriez effrayé de compter les larmes versées, les prières ferventes adressées à Dieu » (46).

Une sensibilité aiguë, renforcée par la souffrance, devait conduire Madame de la Chanterie à trouver un refuge dans une personnalité supérieure à son être égoïste, personnalité qui résulte de l'union des êtres humains en elle, ce que réalise l'esprit de charité. La passion de la charité peut venir d'un grand repentir qui ne trouve de solution qu'en transcendant le moi ancien, le moi coupable, mais une hypersensibilité dans la souffrance suffit à expliquer cette passion. Sans doute, il est bon de se rappeler le prélude des Chouans, les fougères tachées de sang pour connaître la source du repentir. Mais encore une fois, nous ne savons si Madame de la Chanterie fut coupable, et la souffrance sans repentir suffirait à la rendre passionnément charitable. Ses souffrances anciennes sont toujours là, simplement endormies pour alimenter le renoncement et renforcer la passion. Comme un néophyte entré dans le cercle de l'Ile-Saint-Louis parle un peu étourdimement de la peine de mort devant la maîtresse de maison, celle-ci devient pâle et perd connaissance. C'est qu'elle songe à sa fille. Sa charité est, en dehors des instants de souffrance, sans exaltation d'amour. C'est qu'elle tend à l'amour absolu, principe des autres amours où se sent davantage l'élan. Par contre, le bonhomme Alain venu dans ce cercle, parce qu'il avait à se reprocher une injustice est enclin aux confidences, à l'exaltation que peut procurer l'esprit de charité. Il aime les autres en Madame de la Chanterie. Au néophyte qui s'est rendu coupable, Alain dit ingénument : « Encore une semblable et nous nous quitterons... Ce sera bien dur pour vous après nous avoir paru digne de notre confiance » (47). Chez la reine de la charité parisienne se trouve souvent au contraire

(46) *L'envers de l'histoire contemporaine*, p. 342 et 343.

(47) *Ib.*, p. 262.

une sorte d'amour absolu sans exaltation, pleine d'indulgence. « Mon cher Alain, dit-[elle] ayez pour moi la bonté de vous taire sur cette étourderie... Il ne faut pas trop demander à un nouvel arrivé qui n'a pas eu de grands malheurs, qui n'a pas de religion..., [et] qui ne croit pas encore en nous » (48). Et si Madame de la Chanterie se montre heureuse du repentir soudain du néophyte, c'est qu'ainsi se manifeste une charité si profonde qu'elle est au-dessus des exigences de l'enthousiasme, mais se réjouit de toute conquête nouvelle. Lagneau définissait l'amour, et en même temps considérait sa réalisation impossible (49). On ne peut s'aimer soi-même ; l'amour exige une dualité et cependant on ne peut qu'aimer soi-même, puisqu'il s'agit de faire de deux êtres un seul. L'amour absolu est incompréhensible. Mais Madame de la Chanterie a la passion de cet absolu, c'est-à-dire d'un amour d'elle-même qui implique l'amour des autres créatures. Elle aime les autres en elle-même et les autres s'aiment en elle. Pourtant cette femme charitable, tout en participant à une sorte d'amour divin est bien terrestre. Aussi ne peut-on parler à son propos vraiment d'amour absolu, mais de passion d'amour absolu. Elle tend à ramener les êtres à elle, tout en se dévouant à eux. Mais elle ne ressent pas l'exaltation d'une plus basse charité, parce que dans son œuvre, elle ne s'attache à aucun être particulier, pas même à elle-même au sens égoïste du mot.

On aperçoit par cet exemple à quel point il faut se garder de confondre, sous la foi des noms, toutes les directions psychiques avec les tendances. La charité, bien qu'elle tende vers un idéal, ne nous semble pas être une tendance au sens propre du mot. Sous la forme la plus haute, elle nous conduit à un amour qui dépasse de beaucoup les amours humaines, puisqu'il est le principe dont tout élan spirituel sera dérivé. Au surplus, sans envier de si hauts états d'âme, il est possible de montrer que, dans bien des cas, des passions qui semblent se rapporter à des tendances hypertrophiées n'ont rien à voir non plus avec les tendances. Le pauvre César Birotteau, après sa malheureuse faillite, poursuit avec passion sa réhabilitation ; ce n'est pas qu'il ait le besoin de reprendre son métier de parfumeur. Il a

(48) *L'envers de l'histoire contemporaine*, p. 262.

(49) On se souvient de la remarquable distinction de Lagneau entre exister, être et valoir. L'existence, dit-il, ne peut être attribuée à Dieu parce qu'elle exige la réalisation sensible. L'être pas davantage, puisque l'être est la réalité des vérités. Mais il faut que cette vérité, cette nécessité soit reconnue comme valeur. L'esprit libre et la valeur qui en découle, voici la réalité fondamentale et celle qui peut être attribuée à Dieu. Mais cette liberté, ne pouvant être conçue, ni représentée à proprement parler, n'est qu'une condition de possibilité. L'amour dont Dieu s'aime est de ce genre. Il est la raison de l'amour de Dieu pour les créatures et des créatures pour lui.

seulement l'amour de son personnage. Chacun possède plus ou moins une image privilégiée de lui-même, à laquelle il tient. Si l'on doit renoncer à cette image, plus rien ne compte. Alors une passion naît pour retrouver l'âme de nos actions passées. L'élan spirituel devient un but. Pour retrouver la vie passée, on cherche à annihiler le présent en s'abîmant dans la douleur, dans le regret. Birotteau vit *dans les douleurs, s'en sature et s'use en rétrogradant chaque jour dans les malheurs consommés*. Il exprime à sa femme de muets remords. César, en promenade avec sa famille, *prend les mains de sa femme, les baise avec une sainte et admirative affection, qui touche plus sa femme que la plus vive gaîté*. Enfin, César est réhabilité. Le petit discours que prononce alors le vicomte de Vandenesse, la somme qu'il remet au parfumeur de la part du roi le remue à tel point qu'il ne peut que balbutier. Lorsque sa réhabilitation est prononcée à la cour, il ne peut quitter sa place à la barre. « Il y parut cloué, regardant d'un air hébété les magistrats comme des anges, qui venaient lui rouvrir les portes de la vie sociale » (50). Désormais, sa vie pourrait s'animer dans la joie et non seulement dans la douleur. Mais la joyeuse vie qui pénètre en lui est trop forte, la joie « du finale de la grande symphonie de Beethoven éclate dans sa tête et dans son cœur ». Il succombe alors qu'il pouvait revivre.

Voici, d'autre part, un artiste qui met tout son talent, son inspiration dans une œuvre et qui meurt, lorsqu'il s'aperçoit qu'il n'a pas réussi. Il ne s'agit pas non plus ici d'une tendance hypertrophiée qui est contrariée, mais de l'image animatrice, qui s'en va. Seulement cette image n'est plus à l'arrière plan de l'activité, comme celle que Birotteau pouvait se faire de son honorabilité. Elle est le but même de l'activité ; cette image, d'autre part, n'est pas détruite par un accident extérieur, mais par une révélation qui amène une conviction intime. L'artiste ne mourra pas d'une tendance froissée, mais de l'image qui était toute sa raison de vivre et qui disparaît. Voici l'histoire que nous conte Balzac. Porbus et Poussin pénètrent chez Frenhofer et découvrent de magnifiques toiles. Mais existe un tableau auquel le vieillard se consacre et qu'il ne veut pas montrer. Porbus lui offre comme modèle Gillette, la maîtresse de Poussin, si le vieil artiste veut bien revenir sur sa décision et découvrir son tableau. « Gillette était là, dans l'attitude... d'une jeune Géorgienne innocente et peureuse... présentée par des brigands à quelque marchand d'esclaves... Oh ! laissez-la moi... un moment,

dit le vieux peintre, et vous la comparerez à ma Catherine, oui j'y consens ». Mais quand le chef-d'œuvre est découvert. Poussin et Porbus s'étonnent. « Le vieux lansquenet se joue de nous, dit Poussin en revenant devant le prétendu tableau. Je ne vois là que des couleurs confusément amassées et contenues par une multitude de lignes bizarres ». Les deux amis aperçoivent, cependant, un pied et restent en admiration. « Ce pied apparaissait comme le torse de quelque Vénus en marbre... qui surgirait parmi les décombres d'une ville incendiée ». Mais tôt ou tard il s'apercevra qu'il n'y a rien sur sa toile, s'écria Poussin. — Rien sur ma toile ! dit Frenhofer en regardant les peintres et son tableau (51). Il passe des injures à l'accablement et aux larmes, puis recouvre sa Catherine d'une serge verte comme pour la dérober aux regards jaloux. Le lendemain il était mort. L'image, sa raison de vivre, avait perdu tout son éclat. Mais je vois encore dans cette histoire un autre enseignement, capable de confirmer ce que nous avons dit. S'acharner à une œuvre, vouloir fixer l'élan spirituel comme une image, au lieu de lui donner sans cesse des aliments nouveaux, c'est s'exposer à l'enfouir, l'annihiler sous les retouches qui recouvrent l'œuvre et aboutissent à sa destruction, avant de détruire le créateur redevenu conscient. Ainsi bien des passions particulières peuvent difficilement être ramenées à une hypertrophie de tendances, notamment lorsqu'elles se rattachent à un renoncement et à l'avènement d'une personnalité supérieure dans l'absolu de l'amour ou qu'elles ne se rapportent pas à un besoin d'activité, mais à celui de rendre la conduite entière possible en se donnant quelque raison de vivre. Malgré de tels exemples il ne reste pas moins que l'exagération de tendances primaires et secondaires, le plus souvent liée au développement d'un élan spirituel, explique bien des passions. Seulement une tendance ne s'exagère guère sans que des efforts ne s'y joignent. Quelle place doit-on donc accorder à l'hypertrophie de l'effort dans la passion ?

La passion comme hypertrophie de l'effort.

On sait que M. Janet distingue l'activité automatique des tendances et la régulation sentimentale. Pour lui, la passion n'est pas une hypertrophie de tendance mais l'exagération d'un sentiment, celui de l'effort. En réalité, l'effort qui devient passionné cesse d'être une simple régulation de l'action pour devenir un principe de vie, une exaltation spirituelle. Et il est assez

(51) *Le chef-d'œuvre inconnu.*

aisé de faire la distinction entre les deux cas. Il existe bien des personnes pour qui toute conduite est un prétexte à l'effort, peut-être par inhabileté, peut-être parce qu'elles tentent toujours de perfectionner leur action. On ne peut dire qu'elles soient passionnées. Il est vrai que la passion se voit mieux lorsque l'effort ne s'applique qu'à une conduite préférée. Balthazar Claës est un passionné, qui s'efforce toujours dans le cadre de sa conduite privilégiée. Mais, si l'effort s'applique à un champ d'action limité, la passion ne se rattache pas tellement à son exagération qu'à celle d'une tendance. L'histoire de Balthazar Claës en fournit un exemple. Or l'hypertrophie de sa tendance complexe est liée au développement d'une tension inventive. On ne peut dire que l'effort se greffe sur un acte primaire. Il est au contraire primitif, sous forme de tension inventive indispensable immédiatement à sa conduite et l'exercice de sa tendance complexe ne connaît jamais d'actes primaires qu'une régulation secondaire compliquerait. L'effort n'est alors rien d'autre que l'élan spirituel qui rencontre des résistances et qui, soit sous forme d'invention, soit sous forme de courage, tend à en triompher. Pour parler légitimement de régulation secondaire hypertrophiée, il faudrait que nous puissions toujours nettement distinguer la conduite primaire de la conduite secondaire et que l'effort ne soit pas primitif. Or, dans certains cas, son caractère primitif apparaît d'une manière éclatante. C'est lorsque la passion de l'effort n'est dépendante d'aucune tendance. Il apparaît alors une exaltation de l'âme qui se doit de triompher des résistances, et l'ardeur précède à tel point la conduite que l'élan pourra exister sans l'action. Certains rêvent d'une vie d'aventures et de risques, et ils ne peuvent plus connaître ni l'une ni l'autre. Sans doute faut-il que ces rêves se soient plus ou moins réalisés à un moment donné, car l'élan spirituel de l'effort ne peut se nourrir de résistances fictives. Mais à qui a goûté de telles aventures, bien qu'elles soient désormais impossibles, la nostalgie du passé revient souvent et construit une ardeur toute imaginative, qui se nourrit de desseins chimériques.

Facino Cane est un exemple de passion dans l'effort. Comme il n'a aucune passion déterminée, Balzac les lui attribue toutes. « Aucune des violentes passions qui conduisent l'homme au bien comme au mal... ne manquait à ce visage noblement coupé, lividement italien, ombragé par des sourcils grisonnants qui projetaient leur ombre sur des cavités profondes où l'on tremblait de voir reparaître la lumière de la pensée » (52). C'est l'image

de l'homme ardent. « Il existait un lion dans cette cage de chair, un lion dont la rage s'était inutilement épuisée contre le fer de ses barreaux ». *Quelque chose de grand, de despotique* se voyait dans ce *vieil Homère*. Facino Cane est attiré par l'or. Mais ce métal brillant est plutôt pour lui le symbole des grandes entreprises évoquant la tentation de l'or, des drames épiques, qu'une propriété bonne à entasser. Sa vie est un tissu d'aventures où l'or joue un rôle d'excitation et sa passion de l'effort le rôle d'un moteur. Après bien des drames d'amour, ce sénateur de Venise est enfermé dans un cachot et menacé de mort. Il tente de s'évader. « La surveillance du jour où [il] devait comparaître devant [ses] juges, [il] voulut tenter un dernier effort ». A travers un trou creusé, il aperçut alors le doge et les dix de Venise dans une cave et leurs discours lui apprennent que se trouve à cet endroit un secret trésor. Avec son geôlier, Facino Cane embarque pour la France de l'or et des diamants. Hélas ! « au milieu de [ses] voluptés, quand [il] jouissait d'une fortune de six millions, [il est] frappé de cécité ». Maintenant sa fortune est perdue et il n'est plus qu'un mendiant, qui joue de la clarinette à une pauvre noce d'ouvriers. Mais il a la nostalgie des aventures et son ardeur incapable d'agir se nourrit de rêves. Si quelqu'un veut bien le conduire, il partira pour Venise, retrouvera *la porte de la prison*, verra *l'or à travers les murailles*, le sentira dans *l'eau, où il est enfoui*. « Ce trésor, dit-il, je le vois toujours, éveillé comme en rêve ; je m'y promène, les diamants étincellent ». Ce pauvre aveugle, qui brûle encore d'efforts anticipés ne pourra même quitter Paris, puisqu'il meurt d'un catarrhe dans l'hiver. Il y a bien dans Facino Cane cette hypertrophie de l'effort dont parle M. Janet. Le but n'est ici que symbolique, mais l'effort ne peut plus être considéré comme une régulation secondaire de l'action, puisqu'il est à tel point primitif qu'il peut exister, sans qu'il y ait d'action réelle à perfectionner. La même observation peut être faite d'une manière plus évidente sur Marcas, homme d'état retiré des affaires publiques, dont la démarche et l'expression trahissent encore l'effort. Ainsi l'ardeur spirituelle peut se présenter en dehors de l'action, dans des ruines. Marcas est comparé par des étudiants, ses voisins, aux *ruines de Palmyre*. Il montre à tous les yeux une résignation ardente et l'effort ici n'est rien d'autre qu'ardeur spirituelle.

Ainsi en dehors de la passion de l'amour, le rôle de l'élan spirituel reste important. Bien des pseudo-hypertrophies de tendance ou d'effort ne sont en réalité que différents aspects de l'ardeur spirituelle. Si l'hypertrophie de la tendance a quelque

importance, elle ne peut d'ordinaire expliquer la passion, sans l'influence d'une tension inventive ou animatrice. Toutefois, des tendances secondaires qui constituent une sorte de caractère permanent et qui peuvent atteindre une grande intensité suffisent parfois à créer une passion, il est vrai assez inférieure. Mais il y a des passions où l'élan spirituel est peu apparent et qui sont de très hauts états d'âme. Madame de la Chanterie possède une passion dans l'absolu de l'amour qui est au-dessus de l'exaltation spirituelle et se manifeste par l'avènement d'une personnalité supérieure, sorte de principe d'union de plusieurs personnes en une seule. Inversement une exaltation passionnée trop limitée ne peut définir une passion. Ainsi l'amateur de l'accord parfait, Capraja, n'est pas vraiment un passionné. Si donc certaines passions se laissent définir surtout par la présence de l'exaltation spirituelle, il faut encore que d'une manière ou d'une autre, elles se rattachent à l'existence entière d'un individu, ce qui ne veut pas dire que la passion est exclusive au sens où un individu serait incapable de s'occuper d'autre chose que de l'objet de sa passion. La passion de l'amour, qui ne dépend pas de tendances définies, n'a pas d'objet à proprement parler. Lorsque la passion dépend de tendances secondaires, bien des tendances primaires pourront s'exercer normalement, dans lesquelles les besoins secondaires ne trouvent pas un champ d'exercice. N'importe, ces tendances secondaires dessinent les directives fondamentales de la personnalité et la simplicité de ces directives ainsi que l'intensité des tendances qui y correspondent se rencontrent dans un vrai caractère passionné. Tout ce qui tend à faire de la personnalité une unité réelle et non pas une succession de personnages divers d'une importance à peu près égale, tout cela se rapporte plus ou moins à une activité passionnelle. Ainsi Madame de la Chanterie. Mais cette œuvre d'unification rencontre parfois des résistances extérieures ou intérieures. Les conséquences sont alors le désordre, même la mort. Ainsi Balthazar. En tout cas, il apparaît que toute passion ne peut être définie par la présence de ce que nous avons appelé l'élan spirituel. Même si l'élan est important, parfois l'étude, dans leur nature et leur groupement, des diverses tendances qui collaborent à la passion, jette des lumières au moins aussi grandes sur elles que la considération de l'élan spirituel. Aussi est-il parfaitement compréhensible que l'étude de certaines passions importantes puisse se faire sans considérer ou à peu près l'élan spirituel qui nous a tellement occupé jusqu'à présent et en s'attachant à l'analyse de comportements. C'est dans cet esprit que nous étudierons l'ambition et l'avarice.

CHAPITRE III

LES PASSIONS VOLONTAIRES

§ 1. — L'AMBITION

Il paraît plus difficile d'étudier l'ambitieux dans les romans de Balzac que les autres passionnés. Peut-être est-ce qu'une vie ambitieuse apparaît souvent fort proche d'une existence sans passion ? Celui qui connaît l'amour entre dans un monde nouveau. L'hypertrophie de tendance, l'exagération de l'effort se laissent aisément remarquer, tandis que l'ambitieux ne se signale pas nécessairement par des caractères apparents. Sans doute l'ambitieux doit donner, au besoin, un coup de collier, mais une ardeur passionnée lui serait plutôt nuisible qu'utile. De même, une tendance prédominante ne lui laisserait pas une libre carrière. Voici donc une passion que ne peut définir ni une hypertrophie de tendance, ni une exaltation spirituelle. Elle est en partie caractérisée par une organisation personnelle des tendances. Sans doute, les tendances secondaires servent à organiser l'exercice des tendances primaires. Mais dans l'ambition l'organisation de l'activité n'est pas le résultat de tendances secondaires ; elle se lie intimement à la constitution d'un moi réfléchi. Naturellement l'ambition ne se laisse pas connaître entièrement par des remarques aussi simples. Ce premier point n'en est pas moins fondamental et doit être éclairci. L'histoire de Philippe Bridau nous le permettra. Toutefois, elle nous apprend d'abord que certaines tendances secondaires, sans être constitutives de l'ambition, peuvent favoriser son futur développement.

Le moi réfléchi et la création de moi successifs.

Philippe Bridau est le fils d'un chef de division de ministère mort à la tâche, au service de Napoléon. A dix-huit ans, à l'insu de sa mère, il écrit à l'Empereur une pétition ainsi conçue : « Sire, je suis le fils de votre Bridau, j'ai dix-huit ans, cinq pieds six pouces, de bonnes jambes, une bonne constitution et le désir d'être un de vos soldats. Je réclame votre protection pour rentrer dans l'armée... » (1). Il a donc très jeune le goût de l'aventure, tendance secondaire, puisque l'aventure n'est pas, au moins primitivement, une fin en elle-même, mais que l'aventurier se propose des fins, où son besoin du risque trouvera libre cours. Cette tendance peut favoriser l'ambition si elle sait se soumettre à la réflexion qui dirige l'activité. Tout d'abord, elle contribue à faire de Philippe un brillant soldat. Le jeune homme pourra dans cette carrière donner libre cours à son besoin de risque. Mais ses aventures dans la suite ne seront pas toujours remarquables. Après la chute de l'Empire, Philippe refuse de servir les Bourbons et mène quelque temps la vie des demi-solde puis, compromis dans certaines émeutes autour de la Chambre, perd toute rétribution. L'aventure du Texas sollicite son inaction (les libéraux avaient projeté d'employer les débris de l'armée napoléonienne pour faire la conquête du Texas) ; Bridau en revient endurci et se déprave alors par une vie de facilités et de débauches. Ses tendances aventureuses perdent toute grandeur, l'entraînent seulement à une vie irrégulière, qui toutefois n'est pas incompatible avec un désir de domination, bon auxiliaire d'une carrière ambitieuse. Sa mère et son frère ne sont à ses yeux que de purs instruments. Cette tendance secondaire à la domination pour contribuer à la naissance de ses ambitions devra seulement se restreindre et se régler. Elle s'exerce au début de la manière la plus facile et la plus lâche. Madame Descoings, grand'tante de Philippe avait la manie de risquer sa chance à la loterie nationale d'alors. Son neveu averti, lui dérobe l'argent qu'elle avait conservé dans ce but. Or justement, sort le numéro qu'elle avait choisi. La vieille Descoings ne peut supporter la disparition d'un bonheur si proche et meurt d'apoplexie. Cet argent n'a pourtant pas enrichi Philippe. Celui-ci revient chez lui défait mais insolent, après avoir joué en vain la somme dérobée. Ainsi des tendances secondaires qui peuvent favoriser l'avènement de l'ambition pourraient avoir également un autre avenir. Bridau aurait continué sa vie de débauches s'il n'avait eu assez d'esprit pour enchaîner

(1) *Un ménage de garçon*, p. 280.

son goût d'aventure et de domination dans une organisation personnelle réfléchie. Il faudra qu'une occasion se présente pour que l'ambitieux découvre vraiment ses possibilités. Elle se présente avec la succession de son oncle Rouget. Philippe renonce alors à l'apparence débraillée. Son oncle, que nous connaissons déjà, est à la merci de Flore Brazier, servante maîtresse, qui est elle-même aux ordres de Maxence Gilet, demi-solde en résidence à Issoudun. Celui-ci veut s'emparer de l'héritage du vieillard. Informés de cet état de chose, Madame Bridau et son fils Joseph ont été près de Rouget pour sauver la succession. En butte aux intrigues de Gilet, ils ont échoué piteusement et se sont trouvés contraints de fuir la ville. C'est ici que Philippe entre en scène. Il comprend la nécessité de se concilier l'estime de la bourgeoisie par une apparence d'honnêteté (2). C'est une faculté de l'ambitieux que de savoir renoncer à des biens présents pour des intérêts futurs, même incertains. Spinoza disait que l'homme guidé par la raison ne devait pas faire intervenir le temps dans l'appréciation des biens. Ainsi fait le véritable ambitieux. Il ne laisse pas ses tendances agir en vue de biens qu'elles pourraient immédiatement atteindre, mais il en organise la manifestation d'une manière réfléchie. Il s'agit de ne pas dévoiler les fils de la trame conçue, en manifestant une toute autre apparence que celle qui se formerait naturellement par l'exercice des tendances actuellement dominantes. Philippe veut paraître niais et désintéressé, pour plus facilement tromper. Sa mère et son frère si réellement désintéressés, généreux et grands avaient été soupçonnés de calcul en agissant avec une naïve simplicité. L'ambitieux ne renonce pas forcément à des biens présents pour des biens futurs, mais ses diverses attitudes sont en rapport avec un avenir parfois lointain. L'homme possède un registre d'attitudes par lesquelles il peut manifester ses intentions. L'organisation spontanée de ces attitudes dans l'action, organisation qui sera parfois éclairée de quelques réflexions conscientes, peut être une invention difficile. A cette organisation correspond le moi réfléchi, pour parler comme M. Janet. Mais cet auteur donne trop de place à la conscience dans la formation d'un tel moi (3). Celui qui délibère mettrait en balance ses tendances diverses et s'efforcerait d'y trouver une unité. En réalité, la méditation le plus souvent n'est pas antérieure à l'action, mais contribue parfois à l'organisation de l'activité suggérée par l'action elle-même et l'action dans ce cas suit immédiatement la direction posée par la réflexion. Organiser ses attitudes de

(2) *Un ménage de garçon*, p. 503.

(3) P. Janet : *L'évolution de la personnalité*.

telle sorte qu'elles s'éclairent dans le développement temporel et convergent vers l'unité d'un intérêt, cela peut s'appeler inventer, créer le moi réfléchi. L'ambition ne supprime pas de tendances, elle peut les masquer momentanément. Elle en crée aussi de nouvelles. C'est dans une atmosphère luxuriante qu'elle croit pouvoir réaliser l'unité du moi. Cette unité ne vient pas d'une analogie formelle des comportements à travers toute la vie. Sans doute l'ambitieux aura toujours plus ou moins les mêmes tendances dominantes aux différents moments de son existence. Pour Philippe Bridau, la recherche du plaisir, de la domination ont déjà été signalés. Ce ne sont là que des similitudes superficielles. La véritable unité d'une personnalité ambitieuse se trouve dans l'organisation des moi réfléchis successifs. L'ambition construit le moi en composant un exercice réfléchi des tendances, qui les fait servir à l'unité d'un dessein. Cette construction ne doit pas être abstraite, mais pratique. Il ne suffit pas à Philippe de se concerter avec M. Hochon pour ne pas éveiller la défiance de Max, qui veut éloigner Flore, l'appât du vieillard, et l'envoyer à quelque distance, ne serait-ce qu'à Bourges. Il n'est pas suffisant, en général, qu'il réfléchisse sur les moyens de réaliser son dessein : se contenter d'aller chez les officiers impériaux, qui font bande à part et ne sont pas du clan de Gilet, ne jamais parler de la Rabouilleuse (Flore), de son oncle et de Gilet, enfin afficher une tranquillité de bon ton. Il faut qu'il sache le faire, que l'organisation réfléchie de ses tendances se montre dans l'action et non seulement dans un plan réfléchi. Philippe doit se conduire de telle manière que Max croie qu'il est un sabreur et que la bourgeoisie l'estime. Mais il doit aussi saisir l'occasion de changer d'attitude. Un changement dans les manières du vieillard et de sa servante l'amène à agir soudainement. « Après avoir observé le père Rouget et Flore d'un œil perspicace, le colonel Bridau jugea nécessaire de frapper un grand coup » (4). Philippe se montre capable d'utiliser habilement des signes incertains. Et sans heurt, il arrive à promettre à Rouget, si ce dernier veut bien lui obéir, d'arrêter le caprice de Flore. Il n'emploie d'ailleurs pas la manière forte sans sauver les apparences. « Je promets de rendre Mademoiselle Brazier souple comme un jonc pour le reste de ses jours, si mon oncle veut me laisser prendre la place de M. Gilet, que je trouve plus que déplacé ici » (5).

Philippe triomphe de Max Gilet. On peut se demander la

(4) *Un ménage de garçon*, p. 508.

(5) *Ib.*, p. 526.

raison qui pousse Balzac à représenter, comme supérieur, le vaincu. Cette supériorité n'éclate guère. Ce ne sont pas des titres de gloire, qui démontrent la hauteur de l'ambition, que d'avoir abattu de mauvais sujets sur les pontons dans la campagne du Portugal, d'avoir provoqué et tué des royalistes, de diriger les farces de Desœuvrance (6), enfin d'être défait dans le seul projet important qu'on entreprend. Pourtant Balzac présente Gilet comme un homme capable d'être un *grand politique* dans une haute sphère, aussi bien qu'un *dépravé* dans la vie courante (7). Il prononce son oraison funèbre avec une certaine emphase : « Ainsi périt un de ces hommes destinés à faire de grandes choses, s'il était resté dans le milieu qui lui était propice ; un homme traité par la nature en enfant gâté, car elle lui donna le courage, le sang-froid et le sens politique à la César Borgia » (8). Sans doute Balzac surestime la faculté théorique de faire des plans et n'accorde pas assez d'importance à l'organisation pratique des actes vers le futur. Maxence apparaît comme un calculateur. Il réussit, au profit de Flore, à faire inscrire par Rouget cent quarante mille francs sur le grand livre, après réalisation de fonds hypothécaires (9). Son plan de fuite avec la servante pour intimider le vieillard et faire donner à Flore cette inscription a été longuement mûri. « Crois-tu [dit-il à sa complice] que je n'aie pas écouté aux portes et réfléchi à notre position ? » (10). Sans doute la prévision, qui met en œuvre consciemment des raisons, a-t-elle de l'importance pour le grand ambitieux. Elle doit, toutefois, être toujours accompagnée de ce que nous avons appelé une organisation réfléchie dans l'action. Chez Maxence, la théorie ne rejoint pas assez bien la pratique. Sans doute, Philippe semble réussir trop accidentellement l'organisation de son succès. Il provoque et tue Maxence Gilet, mais il ne faut pas oublier qu'il avait déjà démoli la réputation de Maxence dans la ville et chez son oncle ; c'est là l'important. D'ailleurs, Bridau réfléchit aussi intellectuellement et non seulement dans l'action. C'est que l'ambitieux, en prenant conscience de sa situation, doit à certains moments se proposer de nouvelles fins et se constituer un autre moi réfléchi. La réflexion chez Philippe se montre de deux manières : d'abord dans l'action qui s'organise, puis pour former de nouveaux plans, de nouvelles fins. Aussi Balzac finit-il par le traiter de fin

(6) Max Gilet est à la tête de jeunes gens, qui font mille farces aux bourgeois d'Issoudun.

(7) *Un ménage de garçon*, p. 366 à 372.

(8) *Ib.*, p. 543.

(9) *Ib.*, p. 494.

(10) *Ib.*, p. 514.

politique. « Ce fin politique ne voulait recourir à Césarine, [fille de joie dont il veut gratifier son oncle si Flore l'abandonne], que dans le cas où il serait un objet d'horreur pour Mademoiselle Brazier » (11). Flore, en effet, est un admirable instrument façonné par Maxence. D'autres seraient peut-être moins dociles.

Les desseins de Philippe se succèdent tous fort bien enchaînés. Faire épouser Flore à son oncle, l'utiliser pour ses intérêts par influence brutale, puis lancer Flore et Rouget dans la débauche, le tuer par ce moyen, épouser Flore. Tous ces projets se lient, mais on ne peut dire qu'ils soient conçus en même temps. La réflexion intervient à un moment donné pour assurer la liaison des desseins. Dans la réalisation des étapes Philippe joue parfois l'honnête personnage, mais avec de telles variations sur un thème qu'on sent un moi réfléchi derrière l'apparence. S'il veut marier Flore à son oncle, il prend *un air cafard* et provincial, se fait avocat de bonnes mœurs (12). Il lui arrive toutefois d'organiser savamment un discours pour pousser Flore au mariage utile. Il fait intervenir la considération sociale, l'intérêt, la joie de la vengeance possible, la vanité. Trop de finesse et de réflexion pour que ceci ne laisse apparaître à l'observateur sagace que le personnage immédiatement apparent. Ainsi Desroches voit-il de la profondeur chez Philippe (13), tandis que Madame Bridau naïve campe son fils dans l'image qu'il donne actuellement. Les erreurs de Philippe autrefois seraient venues du manque d'emploi de *ses grandes facultés* ; mais il a reconnu *combien le défaut de conduite nuisait à un homme qui veut parvenir* (14). En réalité, non seulement Bridau n'est pas le personnage qu'il joue mais il tend à se créer un nouveau et puissant personnage dont la réalité cette fois puisse apparaître à tous et non seulement aux faibles d'esprit (15). Philippe a préparé

(11) *Un ménage de garçon*, p. 546.

(12) *Ib.*, p. 547.

(13) *Ib.*, p. 550.

(14) *Ib.*, p. 551.

(15) Le personnage, d'après M. Janet, est une des représentations de la personnalité. Il correspond au stade de croyance asséritive, croyance par laquelle on affirme l'être sans distinguer les degrés du réel. Parmi les multiples tendances et actions d'un homme, une seule suffisamment apparente le caractérise. Cette tendance ainsi choisie définit l'être sans nuances. Ainsi, tel homme a fait une action d'éclat. C'est un héros. En réalité, il n'est pas que cela. Pour constituer le personnage, on s'en tient néanmoins à cette personnalité simplifiée. Il est bien exact que le personnage est parfois une forme inférieure de l'idée de personnalité et qu'il apparaît des esprits incapables de réfléchir et d'apercevoir la complexité du réel. Mais la réflexion ne le détruit pas tout entier ; elle détruit seulement l'idée qu'un homme n'est que son personnage. Bernard Shaw, par exemple, démolit de cette manière agréablement les prestiges. Mais un personnage bien constitué est une réalité que la réflexion ne peut détruire. Les pouvoirs humains pour n'être pas physiques n'en sont pas moins réels. Or un personnage, comme le dit très bien M. Janet, c'est un être qui a un pouvoir, le pouvoir d'être honnête par

consciencieusement le mariage de Flore avec son oncle pour pouvoir l'épouser ensuite. Une fois marié, cependant, il l'abandonne immédiatement. « Il logea sa femme rue Saint-Georges, dans un appartement... que Madame Bridau la jeune trouva délicieux, et où l'époux mit rarement les pieds. A l'insu de tout le monde, Philippe acheta pour deux cent cinquante mille francs, rue de Clichy, dans un moment où personne ne soupçonnait la valeur que ce quartier devait un jour acquérir, un magnifique hôtel » (16). Mais toute cette réflexion de l'ambitieux tend à créer le personnage dont il rêve et qu'il veut réaliser à travers des fins successives. Il laissera mourir sa première femme et, devenant comte de Brambourg, cherche à faire un aristocratique mariage. Un véritable ambitieux se propose toujours de nouveaux desseins et construit des moi réfléchis pour les poursuivre. Bridau se lance dans des spéculations malheureuses qui culbutent son personnage si péniblement construit. Mais il est naturel qu'il ne puisse s'arrêter, car l'ambitieux est insatiable. Cependant la création d'un personnage ne doit pas être confondue avec les multiples buts temporaires, que se propose l'ambitieux. Ces buts, en effet, tendent plus ou moins, au fond, à favoriser l'apparition du personnage ou à en accroître la valeur. En même temps, il est visible que cette fin fondamentale ne peut être réalisée que par un édifice subtil de moi réfléchis ; la réflexion en définitive est soumise à l'attrait des prestiges. Mais chez certains ambitieux l'attraction, qu'exercent les grandeurs humaines est à tel point prépondérante qu'elle étouffe le moi réfléchi. De tels passionnés sont un peu inconsistants et, tout en rêvant d'un personnage, ils arrivent difficilement à le comprendre et surtout à le réaliser.

L'ambitieux soumis aux prestiges.

Lucien de Rubempré rentre dans ce groupe d'ambitieux. L'attrait que les prestiges humains exercent sur lui est une suite naturelle de ses tendances ; or l'ambitieux doit organiser son activité tendancieuse sans se laisser conduire par elle. L'activité de Rubempré est peu réfléchie. Le souci des prestiges, que tout ambitieux possède, constitue à lui seul sa passion tout

exemple, ou qui possède de plus grandes puissances. Le personnage s'accroît si les pouvoirs augmentent, de quelque manière que ceci s'accomplisse. Il n'en reste pas moins vrai que le personnage garde souvent quelque chose de ses origines, que la réflexion s'y applique difficilement et que les faux prestiges saisis en lui servent parfois l'ambitieux ou qu'une ambition un peu aveuglée se laisse conduire par l'attrait de faux personnages en autrui.

(16) *Un ménage de garçon*, p. 557.

entière. Au moment où Balzac nous raconte les aventures de son héros, Lucien Chardon (De Rubempré par sa mère) est dans la plus profonde misère. Sa mère est réduite à garder les femmes en couche. Un de ses camarades de collège, David Séchard, lui offre *quarante francs par mois* et lui apprendra *le métier de prote* dans son imprimerie. Les deux jeunes gens s'enthousiasment facilement. Le métier est un peu négligé. Ils se laissent, en même temps, aller à leurs tendances naturelles et à rêver de gloire. Or, l'exaltation spirituelle que procure le sentiment de participer aux cimes de la poésie et de la science est plus intime que l'enthousiasme de pouvoir jouer un personnage apprécié socialement, mais appartient au même genre d'enthousiasme. Tout cela annonce l'ambitieux et c'est dans l'amour du personnage et du héros que de tels passionnés retrouvent la part d'amour que possède toute passion. Les deux amis se livrent à des méditations, s'exaltent dans le sublime des œuvres de Goethe, de Byron, de Davy. Cependant Lucien éprouve bientôt la séduction des prestiges sociaux plutôt que l'attrait des merveilles de la science. Son talent de poète lui permet de pénétrer dans la société aristocratique d'Angoulême. Être invité par Madame de Bargeton lui semble d'abord une faveur suprême. Atteindre des faveurs ou ce qu'on croit telles, c'est en augmenter la valeur et peupler notre imagination de prestiges auxquels nous nous soumettons désormais. Ainsi se développe l'ambition de Lucien. Elle ne rencontre au début aucun obstacle, parce que son insignifiance présumée lui attire la bienveillance générale. Mais si les attentions de Madame de Bargeton pour le jeune poète sont trop marquées, une hostilité déguisée sous des mots d'esprit se dessine rapidement. Notre pauvre poète est assez maladroit et emphatique. Pour peindre la mission sublime de son art, il se sert de mots malheureux. *Les enfantements sublimes* du poète *veulent*, d'après lui, *une longue expérience du monde, une étude des passions et des intérêts humains*, qu'il ne saurait avoir faite encore. Et comme un des habitués du salon remarque que son accouchement devra être laborieux, un autre ajoute « votre excellente mère pourra vous aider. Ce mot si habilement préparé, cette vengeance attendue amena dans tous les yeux un éclair de joie ». Lucien d'abord accablé par ce coup, jure de dominer ce monde. De telles chutes augmentent le désir des biens que poursuit l'ambitieux et développent sa passion. Si Madame de Bargeton plus tard abandonne Lucien après l'avoir entraîné à Paris, elle exaspère ainsi son désir de s'élever. Louise (17) conseillée par la mar-

quise d'Espard s'éloigne, en effet, de son protégé, qu'elle juge compromettant. Lucien, abandonné à l'Opéra au milieu du spectacle, vient « se replacer au coin de sa loge et demeure pendant le reste de la représentation absorbé par le pompeux spectacle du ballet... et par l'aspect de la salle ». Son regard vole *de loge en loge*. Il se dit : *voilà mon royaume, le monde que je dois dompter*. Ainsi abandonné, le poète rencontre un peu plus tard Madame de Bargeton et Madame d'Espard, qui passaient en calèche. Lucien s'approcha et quand il fut en vue des deux femmes les salua. Louise ne *voulut pas le voir*. La marquise le *lorgna et ne répondit pas à son salut*. Devant de telles distances feintes, l'ambition du jeune homme s'exaspère. « Mon Dieu ! de l'or à tout prix..., l'or est la seule puissance devant laquelle ce monde s'agenouille... Je passerai dans cette avenue en calèche à chasseur ! J'aurai des marquises d'Espard ! » (18). Avoir goûté fort peu de quelques faveurs et les voir disparaître, ne peut qu'en augmenter le prestige. L'ambition de Lucien est désormais affermie. Les prestiges ont d'autant plus d'attrait que l'on en est sevré. L'attente, le commencement de possession, puis l'anéantissement des premières promesses, en exaspérant le désir, faussent même l'appréciation des valeurs. Une solide ambition doit se garder de telles altérations de jugement, mais il est vrai que certains deviennent ambitieux en faisant antichambre. Lucien est un peu de ceux-là. Il se laisse conduire par ses tendances vaniteuses et dominatrices, sans les soumettre à une organisation réfléchie ; les échecs et les succès ne font qu'exaspérer ses désirs. Il lui faut atteindre aux prestiges pour pouvoir vivre vraiment et, s'il est assujéti à poursuivre certaines fins, c'est qu'elles contribuent à former ou à développer le personnage, qui seul est capable de donner une âme à son existence.

Pourtant, après ses premières désillusions Lucien se redresse. Ses tendances vaniteuses et dominatrices n'ont pas disparu, mais elles ne se montrent plus qu'indirectement. D'heureuses rencontres l'amènent à fréquenter chez un cénacle d'hommes dévoués au travail. Il subira un obscur labeur pour fortifier son talent ou laisser éclore son génie. Cependant le vaniteux et le dominateur parfois apparaissent. Ses amis de cénacle ont deviné sa misère et lui ont prêté de l'argent. Lucien se met en demeure de s'acquitter rapidement et le fait avec une certaine ostentation. « Ta vanité [lui déclare alors Fulgence] mon cher poète, est si grande que tu en mets jusque dans ton amitié.

(18) *Un grand homme de province à Paris*, p. 41.

Toute vanité de ce genre accuse un effroyable égoïsme, et l'égoïsme est le poison de l'amitié » (19). Le sentiment que peut éprouver Lucien, lorsqu'il rend l'argent prêté, n'est pourtant pas aussi clair que le lui indique Fulgence. La joie qu'il ressent pourrait venir de l'exaltation d'un amour qui s'épanouit dans la recherche du bien d'autrui. « Lucien put rendre à ses amis leur prêt si gracieusement offert. Jamais peut-être la vie ne lui sembla plus belle » (20). Est-ce l'amour ou l'amour-propre qui l'anime ? L'équivoque de ses sentiments qu'il est possible de constater sur cet exemple teinte d'irréalité son ambition. Le mot irréalité est d'ailleurs exagéré. Ce serait trop simple si dans le domaine psychologique, il était possible de choisir entre être et n'être pas. Les pensées fugaces et souvent contradictoires qui président à l'invention, l'esprit même si proche du néant et pourtant au-dessus de l'être nous interdisent une si brutale alternative (21). Ces monstres temporaires, que présentent les stades d'une invention, sont observables dans les étapes d'une passion par l'équivoque des sentiments. Mais la passion n'est pas une œuvre comme une autre. Même formée, elle continue à se développer et l'équivoque peut alors persister bien qu'amoin-drie. L'équivoque existe continuellement dans les sentiments passagers.

Si je rends service à autrui, peut-être est-ce pour affirmer une supériorité, parce que cela me fait plaisir, ou par pur désintéressement. Nous sommes habiles à nous duper sur nos vrais motifs. Mais dès qu'un acte ne désigne plus des tendances ou des sentiments fugaces, dès qu'il atteste l'existence d'une passion, il paraît plus difficile que l'équivoque, à la longue, puisse se maintenir sans s'éclaircir, au moins en une certaine mesure. Ce n'est, peut-être, pas impossible néanmoins. Un des amis de Lucien dans le cénacle en explique les raisons. Lucien serait un sophiste d'action. Il justifiera par des principes excellents ses actes les plus blâmables. « Tu justifieras à tes propres yeux les choses les plus contraires à nos principes » (22). Mais une telle équivoque ne peut se maintenir sans un grand talent, qui la masque aux plus clairvoyants. Le parfait ambitieux ne veut pas avouer l'immoralité de ses actes. Un grand ministre croirait s'amoin-drir s'il ne justifiait, même à ses yeux, sa moralité. C'est une suprême ambition que de chercher à concilier les prestiges et la prééminence morale. Lucien vise tout de suite au plus haut,

(19) *Un grand homme de province à Paris*, p. 87.

(20) *Ib.*, p. 87.

(21) Valéry : *Variétés*, I ; « Introduction à la méthode de Léonard de Vinci », I.

(22) *Un grand homme de province à Paris*, p. 87.

sans doute parce que son ambition ne s'inquiète guère de la possibilité du but poursuivi. Et c'est aussi pour cette raison que ses actes sont d'abord gênés par ses beaux sentiments. N'a-t-il pas voulu à Angoulême imposer son ami David Séchard à la société de Madame de Bargeton ? Au fond, il est incapable de concilier, comme le grand ambitieux, dans un personnage, prestige et apparence suffisante de moralité ; il oscille, souvent indécis, entre ces deux pôles. Son manque de réflexion le soumet toujours à l'exercice trop naturel de ses tendances ; un besoin de réaliser immédiatement son personnage par les voies les plus faciles mais aussi les plus éphémères l'amène à quitter ses amis dévoués et à embrasser une carrière, où il pourra se croire le maître de ceux qui l'ont bafoué.

Le journalisme le tente. Il y trouvera l'occasion d'exercer à bon compte son besoin de domination, d'avoir droit de vie et de mort sur les œuvres de la pensée. Qu'importe la beauté de ce livre de Nathan ! Lucien de Rubempré va pouvoir l'écraser et ce sera l'occasion d'un bel article. Il domine et peut satisfaire ses rancunes. A travers Nathan, il châtie l'éditeur qui a refusé ses sonnets, et le baron Châtelet, son ancien rival auprès de Madame de Bargeton, commence à le craindre. L'adaptation à son nouveau métier est, en somme, facile. Sans doute, il s'étonnera quelque peu qu'il lui faille écrire dans un journal un éloge du même Nathan, qu'il a critiqué dans une autre feuille. Il retrouvera néanmoins dans la louange la même verve que pour la satire. Avec une telle forme, il croit pouvoir composer à *petites plumées* un article contre Madame de Bargeton et son ami. Il ne sait pas que sa puissance est factice et qu'il est dangereux de se venger de gens bien en cour. Sous le prétexte de lui faire obtenir une ordonnance du roi, qui lui permettrait de porter légitimement le nom de sa mère (de Rubempré), on le sollicite doucement de passer dans les journaux du roi. Le livre de son ami d'Arthez paraît, et dans le journal auquel il écrit maintenant, il se voit dans l'obligation d'en faire la critique. Mais cette fois la satire le brise. Peut-il, en y renonçant, se démunir de ressources et abandonner sa maîtresse Coralie ? L'équivoque de ses actes, que le cénacle avait remarquée, persiste. Il ne sait se décider, prendre une ligne de conduite ou morale ou immorale. Ses désirs l'entraînant ne peuvent jamais devenir volonté, car souvent Lucien les condamne. Lousteau et Blondet lui ont appris qu'il est possible de soutenir le pour et le contre. Et s'il s'en étonne d'abord, il se laisse facilement convaincre. Tout dans sa nature l'y portait. Ceci n'exclut pas le talent. Prendre un point de vue eut été du parti-pris. Les contraires se défen-

dent éloquemment et l'on peut faire du sublime sur commande. Seulement ainsi le génie lui manquera toujours et sans doute aussi la parfaite ambition. Pour l'une et l'autre il faut choisir et développer farouchement son choix, s'éloigner des divers possibles pour créer un réel de haute taille. Hélas ! notre jeune poète ne crée rien. Il se laisse aller à la vanité de la domination et des vengeances satisfaites. Mais les revanches ne se font pas attendre. La promesse de l'ordonnance n'était qu'une boutade. Lucien s'est fait d'acharnés ennemis qui l'acculent à une situation désespérée.

Pour être un complet ambitieux, Lucien est trop sensible et s'inquiète du plaisir plus qu'il ne faut. « Qu'était-il dans ce monde d'ambitions ? Un enfant qui courait après les plaisirs et les jouissances de vanité, leur sacrifiant tout ; un poète sans réflexion profonde, allant de lumière en lumière comme un papillon, sans plan fixe, l'esclave des circonstances, pensant bien et agissant mal » (23). L'ambitieux parfait cherche à se réaliser dans un personnage stable, capable de se développer et de poursuivre une grandeur toujours accrue. Il doit se garder de se laisser griser par des prestiges éphémères, de croire trop rapidement à son personnage. Lucien n'est pas capable d'assez d'abnégation. On voit, en passant, ce qu'il faut penser de la définition de la passion, prenant le plaisir pour but. Mais ce n'est pas seulement l'activité réfléchie, dont manque notre héros. C'est aussi de cette faculté intellectuelle puissante capable de rétablir entre les choses une continuité que la perception vulgaire fragmente. Il faudrait qu'il eût la maîtrise intellectuelle du constructeur, qui passe sa vie à utiliser le lien secret des choses. Entre l'activité de l'esprit pur d'après les idées de M. Valéry et celle de l'esprit ambitieux il y a, en certains instants, des analogies. On trouve chez ce dernier un état semblable à celui de l'artiste, qui dans un sourire doit retrouver l'essence de toutes les grâces et apercevoir ainsi la connexion des réalités dispersées (24). « Dans la vie des ambitieux..., il se rencontre un cruel moment où je ne sais quelle puissance les soumet à de rudes épreuves : tout manque à la fois, de tous côtés les fils rompent ou s'embrouillent, le malheur apparaît sur tous les points. Quand un homme perd la tête au milieu de ce désordre moral, il est perdu » (25). Lucien de Rubempré connaît un tel moment tragique, mais ne peut trouver les liens nécessaires pour redres-

(23) *Un grand homme de province à Paris*, p. 346.

(24) Valéry : *Variétés*, I ; « Introduction à la méthode de Léonard de Vinci », II.

(25) *Un grand homme de province à Paris*, p. 380.

ser la situation. Coralie aimait Lucien. C'était une timide courtisane et l'habitude de la scène n'empêchait pas qu'une émotion nouvelle pût lui enlever ses moyens. Elle aimait donc Lucien et cet amour avait pu tarir momentanément ses succès. Alors son amant veut lui faire connaître de nouveaux triomphes. Il s'est endetté chez Camusot, pour lui préparer une salle favorable. La tentative échoue complètement et les deux amants ont besoin d'argent. Lucien désespéré joue et se ruine entièrement. Dans la rue il rencontre un ancien ami du cénacle, qui l'insulte pour son article contre d'Arthez. En même temps, l'ordonnance espérée lui est refusée. Il avait été victime d'un piège. Le directeur d'un journal d'accord avec le ministre lui avait demandé des articles. Le ministre s'en sert pour prouver sa collusion avec les libéraux et lui refuse l'ordonnance. Tout s'écroule. Lucien mesure l'abîme qui s'ouvre. Mais toutes ses impulsions sont désordonnées et ne peuvent retrouver les liens créateurs d'un ordre nouveau. Sous l'aspect intellectuel, le grand ambitieux mériterait l'analyse de l'esprit que M. Valéry nous présente comme initiation à la méthode de Léonard de Vinci. Mais Lucien ne possède pas la faculté d'apercevoir la continuité d'éléments séparés. Par contre le balourd Nucingen paraît être dans la finance un prince de l'esprit. Pourtant le génie de cet homme est affirmé plus qu'il n'apparaît. Les combinaisons financières que lui attribue Balzac sont assez simples et semblent n'entraîner son triomphe que par hasard. Ce banquier, pour se faire connaître, suspend ses paiements, rembourse par des valeurs mortes, qui se trouvent revivre. En même temps qu'il fait une bonne affaire, il acquiert ainsi l'apparence de l'honnêteté. Le coup réussit une seconde fois et procure à Nucingen une considération européenne (26). Mais toutes les grandes œuvres ont l'air simple. Les liens complexes sont tellement convergents que n'apparaît plus qu'une ligne claire. Le talent de Nucingen est sans doute de profiter de tout hasard pour en amplifier et régulariser les effets et ceci n'est pas possible sans une vue profonde de la continuité des phénomènes. Lucien, au contraire, ne possède ni ce grand esprit capable de muer en triomphes des catastrophes, ni une activité réfléchie suffisante pour servir son ambition. Le grand homme de province succombe, perd sa maîtresse qui l'adorait et retourne à Angoulême sans ressources, à pied comme un vagabond.

Mais son ambition n'a pas disparu. Les prestiges le sédui-

(26) *La maison Nucingen*, p. 355 et 356.

sent toujours autant. S'il peut y goûter de nouveau, il se croira facilement devenu un personnage, et le plus petit souffle pourtant le fera tomber de son piédestal. Lucien ne réfléchit jamais sur la réalité de son pouvoir. Cette situation imaginaire, qu'il voudrait utiliser, pour servir sa famille, la précipitera dans la ruine. Il se montre ainsi soucieux d'allier une situation prestigieuse à une sensibilité morale et ceci le hausse à ses yeux. Mais l'expérience lui démontre rapidement la difficulté d'une telle alliance, que sa présomption s'était imaginée réaliser facilement. David Séchard, marié avec Eve, la sœur de Lucien, a fait de mauvaises affaires. Toujours à la recherche d'une invention, poursuivi par ses rivaux, les Cointet, il est obligé de se cacher pour ne pas être arrêté. Lucien, après son aventure parisienne, revient repentant dans son pays. Mais Angoulême fête quand même le poète glorieux des *Marguerites* et l'auteur de *L'Archer de Charles IX*. Invité à la Préfecture, Lucien revoit Louise de Bargeton, éblouit de son esprit le monde d'Angoulême, et sa vanité satisfaite le persuade encore d'une puissance qu'hélas ! il ne possède pas. Une intervention du préfet auprès du ministre, pour faire connaître la découverte de David, sauvera tout. Mais Lucien sans s'en apercevoir est encore un docile instrument des ennemis de Séchard. Avant sa réception à la préfecture, il avait eu une entrevue avec son beau-frère et par cette visite il avait révélé la retraite de David. Lucien sans s'en douter était suivi. Après une heureuse soirée chez le préfet, il ne peut se retenir de communiquer par lettre à David son espoir de prochaine libération. Les ennemis de l'imprimeur profitent de cette imprudence et en imitant l'écriture de Lucien adressent à David une nouvelle lettre pour dire qu'il ne craigne désormais plus rien. Séchard sort de sa cachette et est arrêté. Après cette dernière catastrophe, Lucien quitte sa famille et pense en finir avec la vie, non sans s'être dans un dernier message aux siens défini cruellement. *Des ambitions démesurées* l'accablent. Il ne peut accepter une humble existence. Les plaisirs qu'il a goûtés empoisonnent les jouissances qui sont à sa portée. Sa dextérité d'esprit n'est que momentanée. *Le prix, dans une carrière parcourue par tant d'ambitieux, est à celui qui n'en déploie que le nécessaire* sur le moment et qui en possède encore assez au bout de la journée. Lucien ne peut acquérir une complète ambition que par un mariage avec une volonté forte, impitoyable qui étouffera le libre déploiement de ses tendances, de son exaltation et lui imposera une personnalité réfléchie.

Nécessité d'une volonté réfléchie pour compléter le désir des prestiges chez l'ambitieux et le rendre efficace.

Or, cette volonté Lucien la rencontre sur la route, tandis que le désespoir l'agite et qu'il songe à la noyade. L'abbé Carlos Herrera (27) le prend sous sa protection. Vautrin, en apparaissant dans sa vie, le délivre de son caractère équivoque et en même temps le fait profiter de sa maîtrise intellectuelle. Lucien après sa rencontre avec le farouche abbé sera un autre type d'ambitieux. Le premier discours de Vautrin consiste à montrer à son protégé les conditions d'une haute ambition : l'absence de sensibilité contraignante, une ingratitude qui n'exclut pas la gratitude forcée, une soumission aux faiblesses humaines à condition de ne pas les révéler aux autres, une renonciation à tout ce qui peut déceler l'inconstance du caractère. En somme, toute tendance doit se soumettre aux nécessités de l'organisation réfléchie d'une activité à longue échéance. Mais les uns aimeront surtout le pouvoir pour les plaisirs et le prestige qu'il donne. Les autres trouveront dans la puissance de l'activité réfléchie elle-même la jouissance suprême. « Vous brillerez, vous paraderiez [dit Carlos à Lucien] pendant que, courbé dans la boue des fondations, j'assurerai le brillant édifice de votre fortune. J'aime le pouvoir pour le pouvoir, moi ! » (28). Mais si le souci des prestiges reste toujours essentiel chez l'ambitieux Lucien, Carlos l'accoutume néanmoins à discipliner son activité. Au bal de l'Opéra, Esther séduite par Lucien peut devenir pour lui une nouvelle Coralie. Mais Vautrin veille. La jeune courtisane enlevée par ses soins ne doit pas être une entrave à l'ambition de son protégé. Lucien séparé d'Esther éprouve l'ennui d'un poète en face d'un amour impossible. Et puis Esther était bien belle et pouvait être montrée avec orgueil. C'était là une domination facile.

L'espérance, si elle se trouve lointaine et de moyens difficiles, ne lui procure aucun plaisir. « Comment... s'ennuyer, quand on a tant de magnifiques espérances devant soi ? » demande Herrera. Lucien de répondre : *Quand on ne croit pas à ses espérances ou qu'elles sont trop voilées* (29). Contraindre ses tendances est malaisé. Une personnalité réfléchie ne sort pas toute casquée par une espèce de miracle. Tout l'artifice du faux prêtre est de céder à une sensibilité qu'il ne peut tuer, en en détruisant les conséquences nuisibles. Lucien verra Esther mais caché. Cet amour secret peut même favoriser son ambition, en

(27) Carlos Herrera est un des déguisements de Vautrin.

(28) *Eve et David*, p. 547.

(29) *Splendeurs et misères des courtisanes*, p. 62.

le détachant d'autres amours également vulgaires. Il faut que Vautrin réprime aussi l'excès de sensibilité, qui pousserait Lucien à se venger de Madame d'Espard. « Tu n'es pas encore assez puissant pour te venger », lui dit-il. Lucien en poursuivant ses ambitions trouve bien les attitudes, qui tuent la familiarité inutile. Mais son esprit est incapable de découvrir la loi de développement de son activité. Il racontait à son bienfaiteur jour par jour les détails de sa journée. Herrera en redressait les écarts. « Grâce aux conseils de ce mentor il déjouait la curiosité la plus habile... Gardé par un sérieux anglais, fortifié par les redoutes qu'élève la circonspection des diplomates, il ne laissait à personne le droit ou l'occasion de jeter l'œil sur ses affaires » (30). La réflexion vient à Lucien toujours en partie du dehors et ceci ne saurait remplacer le développement normal d'une personnalité réfléchie. Vautrin soumet plutôt Lucien à l'exécution de ses desseins qu'il ne le rend capable d'en exécuter lui-même. Il ne développe complètement en lui que sa nature. Pour enchaîner le jeune homme à une activité volontaire, il faut développer en lui sa soif naturelle de prestiges, qui atteindra une telle force qu'elle sera capable de contraindre ses tendances naturelles. « [Le faux prêtre] alla prudemment d'aveu en aveu, mesurant l'infamie des confidences à la force de ses progrès et aux besoins de Lucien. Aussi Trompe-la-Mort ne livra-t-il son dernier secret qu'au moment où l'habitude des jouissances parisiennes, les succès, la vanité satisfaite, lui avaient asservi le corps et l'âme de ce poète si faible » (31). Vautrin a développé chez le poète des *Marguerites* un appétit de jouissances, une soif de pouvoir, qui lui donne à peu près la force de soumettre ses tendances et de s'éloigner des plaisirs faciles. L'hôtel du duc de Grandlieu exerce mille attrait sur son esprit ; « toutes les fois que la porte immense tournait sur ses gonds pour laisser passer son cabriolet, il éprouvait [une grande] satisfaction de vanité ». Il aurait commis « bien d'autres crimes que... son alliance avec [Jacques Collin] (32), pour conserver le droit de monter les quelques marches du perron » (33). Son appétit de jouissance devient à tel point dominateur qu'il lui communique un courage, qui peut au moins pour un instant remplacer la volonté. Malgré les avanies dont certains l'accablent chez les Grandlieu, il a le courage d'y retourner cinq fois de suite. Il réserve aussi son esprit, ses bons mots, ses grâces de courtisan

(30) *Splendeurs et misères des courtisanes*, p. 78.

(31) *Ib.*, p. 97.

(32) Nom véritable de Carlos Herrera-Vautrin.

(33) *Ib.*, p. 99.

pour le temps qu'il passe le soir dans cet hôtel. C'est une concentration d'efforts, qui sent plus la volonté que la sensibilité. Toutefois, de l'extérieur viennent les grandes décisions et le développement de l'activité triomphante. Lucien n'est même pas toujours absolument maître de sa sensibilité. C'est avec des larmes qu'il quitte Esther, lorsqu'il doit pour son ambition la céder à Nucingen. Cependant l'obéissance stricte aux convenances sociales absolument essentielle dans l'ambition finit par faire partie de la nature de Lucien, mais est entrée dans son cœur plutôt que dans son esprit. Lorsqu'à la suite de révélations sur ses ressources réelles, devant l'hôtel de Grandlieu le valet lui fait comprendre respectueusement que la porte est fermée pour lui, Lucien songe sans doute à son ambition détruite, mais éprouve surtout à ce moment une violente souffrance, qui n'entrave pas son obéissance à l'étiquette. Toutefois, en l'absence de son mentor, il perd une seconde fois les fils de commande. Pour consoler son chagrin, il s'en va sur la route de Fontainebleau et marche jusqu'à Bourron. L'ambitieux sentimental et déclamatoire réapparaît. Arrivé vers Bourron, il s'assoit sur une des roches, d'où se découvre un beau paysage et se dit : « C'est là... l'endroit fatal où Napoléon espéra faire un effort gigantesque, l'avant-veille de son abdication » (34). De telles exaltations de l'imagination ne sauvent pas. Esther ne voulant plus continuer à jouer son rôle avec Nucingen se suicide. Des domestiques placés auprès d'elle par Vautrin s'emparent à l'insu de ce dernier de la fortune arrachée à Nucingen. La justice croit à un assassinat et à un vol. Carlos est arrêté et Lucien qui avait rejoint Mademoiselle de Grandlieu et obtenu d'elle des protestations d'amour subit le même sort. Après son arrestation, il est accablé de voir toutes ses vanités écrasées. Il pleure tous les personnages défunts (35). « Il pleura pendant quatre heures, insensible en apparence comme une figure de pierre, mais souffrant de toutes ses espérances renversées, atteint dans toutes ses vanités sociales écrasées, dans son orgueil anéanti, dans tous les moi que présentent l'ambitieux, l'amoureux, l'heureux, le dandy, le parisien, le poète, le voluptueux et le privilégié. Tout en lui s'était brisé dans cette chute icarienne » (36). La conduite de Jacques Collin est au contraire constructive,

(34) *Splendeurs et misères des courtisanes*, p. 338.

(35) La pluralité des moi que signale ici Balzac est une pluralité de personnages, mais qui constitue, au fond, le personnage complexe poursuivi par l'ambitieux. Les pouvoirs que l'ambitieux cherche à atteindre ont bien des aspects, mais si compliqué que soit le personnage convoité, il n'atteint pas de loin la complexité de la personnalité dont il fait partie.

(36) *Ib.*, 2^{me} vol., p. 27.

indépendante d'émotions. Au lieu d'apercevoir la loi de continuité des choses, si cachée soit-elle, comme son mentor peut le faire, Lucien se rend seulement compte de ses erreurs après les bévues que lui fait commettre sa sensibilité. « Si c'est moi qui vais à l'instruction le premier, nous sommes sauvés ; mais si c'est le petit, tout est perdu [dit Herrera] » (37). Il aperçoit tout de suite la ligne de conduite à suivre. Lucien se laisse prendre au contraire à l'apparente bonhomie du juge d'instruction Camusot. Il révèle la personnalité de son protecteur et s'aperçoit seulement ensuite du précipice dans lequel il s'est engagé. « La réflexion était venue trop tard, comme chez tous les hommes qui sont esclaves de la sensation... L'homme sensible se livre au sentiment pour le reproduire en images vives, il ne juge qu'après ; tandis que l'autre juge et sent à la fois » (38). Tout cela finit par un lamentable suicide.

L'histoire de Lucien de Rubempré contient plusieurs enseignements. Elle montre qu'il existe un type d'ambitieux, où l'activité réfléchie est en veilleuse et le souci du personnage au sommet. Chez de tels passionnés les tendances ont plus libre cours sans être enchaînées par la réflexion et l'exaltation de l'âme se montre. Mais il faudra qu'apparaisse d'une manière ou d'une autre une activité réfléchie pour que l'ambition soit complète et que l'ambitieux ne soit pas le jouet d'une passion inconsistante. Cependant la soif de prestiges ou l'activité réfléchie triomphante peuvent être plus particulièrement développées dans différents types d'ambitieux. Ainsi s'opposent Lucien de Rubempré et Vautrin. Lucien finit par acquérir quelque réflexion, toujours insuffisante il est vrai, et Vautrin cherche bien à créer un personnage prestigieux, mais dans un autre que lui-même. En définitive, ces deux hommes définissent des types d'ambitieux opposés. En face de l'amoureux des prestiges se trouve le passionné du pouvoir occulte. Chez celui-ci on peut remarquer une activité réfléchie au premier plan et une puissance intellectuelle supérieure susceptible de trouver dans la vision et l'utilisation de la continuité du réel une jouissance suprême. Un tel homme sent la réalité de sa puissance ; cela lui suffit et il laissera à celui qu'il aura choisi le prestige du personnage. Entre ces deux limites se situerait un ambitieux plus normal, tel que Philippe Bridau. Il développe en lui-même plusieurs moi réfléchis successifs tendant à la création d'un personnage, qui prend corps et accroît sa valeur avec la réalisation des

(37) *Splendeurs et misères des courtisanes*, 2^{me} vol., p. 48.

(38) *Ib.*, 2^{me} vol., p. 98.

divers desseins que l'ambitieux peut se proposer consciemment, mais que seule réalise une activité réfléchie ordonnant le jeu des tendances.

Volonté et personnalité chez l'ambitieux.

Les exemples que nous avons développés nous permettent aussi de comprendre que l'ambitieux doit être à deux points de vue un homme de volonté, mais pour cela il est nécessaire de préciser quelque peu la nature de la conduite volontaire en général. Comme l'a remarqué M. Ch. Blondel, la volonté n'est souvent qu'obéissance à des impératifs collectifs. En généralisant nous pouvons dire qu'elle puise dans les prestiges sociaux en grande partie sa force attractive et la puissance de lutter contre de fortes tendances personnelles. Il se peut cependant que la soumission aux prestiges, loin d'être le point de départ d'une œuvre volontaire, ne soit qu'une satisfaction donnée aux besoins de plaisirs et à l'exaltation de l'âme. Lucien de Rubempré (première manière) illustre parfaitement ce thème. Si les impératifs collectifs moraux (familiaux, professionnels, nationaux) exercent une influence nette sur le développement de la volonté, c'est bien tout de même par le prestige qu'ils présentent, à tel point que l'attrait d'un dévouement continu n'est pas douteux en certaines natures. Mais toute recherche du plaisir facile est condamnée par de tels impératifs et d'autre part leur rôle dans l'action volontaire n'est pas celui d'un motif théorique ; les impératifs ont pénétré les habitudes de l'enfance dans la vie familiale, de l'adulte dans la vie professionnelle. La soumission à des prestiges, quels qu'ils soient, ne peut produire une volonté qu'à l'aide d'habitudes favorables. Vautrin cherche à donner à Lucien cet auxiliaire indispensable. Mais la volonté du commun des mortels, celle d'un cœur simple, comme le remarque M. Blondel, si elle s'appuie sur de solides habitudes dirigées par les impératifs collectifs, ne comporte guère de réflexion. Il y a répétition d'un machinal travail avec la simple conscience de l'obligation et du prestige qui s'y attache. Aussi sont-ce des formes volontaires frustes. Dans l'activité volontaire plus compliquée, les habitudes se perfectionnent et les motifs de l'action viennent en partie de ses possibilités de progrès. Derville, l'avoué de Balzac, ne commence évidemment pas un travail sans motifs. Mais il trouve les motifs les plus forts, tandis que l'action se poursuit, que ses habitudes prennent une forme nouvelle et efficace. Il n'est possible de vouloir vraiment que ce qu'on est capable d'accomplir, c'est-à-dire ce que suggèrent nos habitu-

des, et cette capacité ne sera démontrée que par l'action de la volonté, c'est-à-dire si l'on a pu donner à ses habitudes un heureux sort dans l'action entreprise. La soumission aux prestiges existe fort peu dans une telle volonté. La réflexion s'introduit pour diriger l'action et s'exerce sur l'action elle-même dans son développement. Mais la personnalité n'est pas enchaînée à cette forme réfléchie de la volonté. L'homme doué de telles capacités peut éprouver des sentiments spontanés et présente surtout l'image d'une activité déliée qui cherche à se perfectionner d'une manière harmonieuse sans aucune chaîne, et marche ainsi résolument vers le bonheur. Derville est un homme réfléchi et même défiant non par principe, mais pour mener convenablement l'action qu'il entreprend (39). Il s'est chargé de l'affaire du colonel Chabert passé pour mort et qui réclame à nouveau sa place au soleil social. Il a eu un mouvement de générosité, qui l'a porté à lui avancer vingt-cinq louis, en attendant que son affaire soit réglée. Mais l'avoué n'ayant plus de nouvelles de son client, regrette rapidement ses avances, sans passion, d'ailleurs, puisqu'il oublie. Enfin Chabert revient. La prudence de Derville se met alors à son service. Dans toute sa conduite se montre un souci de perfectionner l'action ou de l'arrêter, si elle n'est pas susceptible d'un progrès réfléchi. Le colonel Chabert veut reprendre sa femme devenue comtesse Ferrand, et celle-ci ne se soucie pas de redevenir Madame Chabert. Derville conduit l'action avec prudence. Il ne faut pas que le mari se montre, car la comtesse saurait qu'il est méconnaissable et le ferait passer pour un imposteur. Derville n'est complètement sûr toutefois de la sincérité de Chabert que par un tressaillement de la comtesse lorsque le colonel ému se présente devant elle malgré l'interdiction de son avoué. Ainsi cet homme de volonté, au cours de son entreprise, cherche toujours dans l'action même des motifs de la continuer. Son activité réfléchie se développe sans passion, ne s'obstine pas devant les échecs et trouve simplement des voies nouvelles à son heureux développement. Le défiant Derville n'est pourtant pas incapable de mouvement complètement spontané et désintéressé. Il a épousé Fanny Malvaut, une pauvre victime de l'usurier Gobseck. Mais ce qui l'intéresse surtout c'est l'exercice intelligent et libre de son métier. Il accepte presque avec reconnaissance le prêt de l'avare pour acheter son étude, et cependant ce dernier lui prête à 10 %. Il ne se soucie pas de juger la moralité des autres, preuve qu'il n'est guère sensible au prestige des impératifs.

Mais il trouve lui-même la moralité dans le développement harmonieux et progressif de ses habitudes. Si Derville condamne l'usurier à la mort du comte de Restaud, ce n'est pas tellement au nom de la morale, mais surtout parce que l'exercice normal de son métier est entravé par la conduite de Gobseck. La comtesse de Restaud avait jeté au feu un testament qui, croyait-elle, dépouillait ses enfants et qui constituait en réalité leur titre de propriété. Le comte avait simulé une vente à l'avare. Les titres étant disparus, celui-ci s'adjudge tout le bien, mais en réalité le rendra à sa mort. Toutefois Derville, en pur avoué, ne peut alors que se séparer de lui.

Mais la volonté de l'ambitieux ne ressemble pas à ce progrès libre des habitudes. Ce n'est pas non plus une soumission automatique à des impératifs sacrés. Cependant, de même que le vulgaire s'incline devant la supériorité mystérieuse des impératifs sociaux, l'ambitieux se sent guidé par des forces obscures qui le dominent, tout en cherchant à s'élever à leur hauteur par la création de son personnage. Ainsi la volonté, bien que mue par des forces impersonnelles, est au service de la personnalité. C'est le premier aspect de la volonté ambitieuse que Lucien de Rubempré arrive à posséder quelque peu, lorsque sa soif de prestiges est exagérée. Lousteau déclare à Lucien : « Toujours la même ardeur précipite chaque année, de la province ici, un nombre égal, pour ne pas dire croissant, d'ambitions imberbes, qui s'élancent la tête haute, le cœur altier, à l'assaut de la mode, cette espèce de princesse Tourandocte des *Mille et un jours* » (40). Ils sont poussés par la force des prestiges sociaux, qu'ils espèrent bien atteindre. Toutefois, comme nous l'avons déjà dit, la volonté ambitieuse ne comporte pas uniquement une soumission aux prestiges sociaux et la recherche continue d'un personnage, à laquelle la spontanéité de nos tendances doit se soumettre. Il ne faut pas seulement contraindre nos tendances, mais en organiser, par la réflexion, la manifestation, pour atteindre les fins poursuivies. Et il se peut que, chez certains ambitieux, ce soit l'exercice même de cette volonté qui devienne le principal. L'ambitieux possède donc une volonté faite du développement de l'activité réfléchie, mais cette activité n'est plus libre comme celle de Derville. Elle est toujours quelque peu soumise aux desseins qui conduisent vers le personnage recherché et, si même le souci du personnage est sans grande importance chez certains passionnés, l'activité réfléchie est enchaînée par la nécessité où elle est de s'hypertrophier et de s'étendre. Il ne s'agit plus du développement heureux d'une

(40) *Un grand homme de province à Paris*, p. 112.

œuvre volontaire que l'individu peut contempler presque de l'extérieur. L'activité volontaire est intimement personnelle et liée aux exigences implacables de l'individu. Nous n'avons plus assez de recul, pour que quelques instants de bonheur ne soient pas payés de souffrances. Notre activité réfléchie n'est plus nôtre, elle est nous-même, l'affirmation d'une individuation exigeante, avide de s'incarner dans le personnage poursuivi et de triompher dans le pouvoir que donne l'activité réfléchie exaspérée. Ce n'est plus une simple volonté, c'est un moi réfléchi. Bridau construit de tels moi réfléchis, en se soumettant à des fins temporaires pour atteindre et développer un personnage. Vautrin s'affirme de même, mais sans tendre vers un personnage. La puissance dans une activité réfléchie inlassable lui suffit. En somme, derrière cette recherche du personnage et le développement successif de diverses activités réfléchies personnelles se trouve le besoin pour un individu de s'affirmer et d'agir de telle sorte que l'activité ne soit pas seulement en lui-même, mais soit lui-même. Il m'est impossible de ne pas m'attribuer mes perceptions, mes souvenirs et mes actes. Le je ici peut être un sujet sans activité. Je considère mes actes comme je considérerai ceux d'autrui. Sans arriver à cette limite je peux y tendre. Les actes volontaires de Derville peuvent être au service d'autrui parce qu'il ne s'agit que d'un attribut du je et non pas de l'individu lui-même qui s'affirme absolument sous cette forme. Rubempré est un ambitieux inconsistant, non seulement parce qu'il n'a pas assez de réflexion pour sa soif de prestiges, mais parce que ses actes l'éloignent parfois de son égoïsme et sont encombrés de beaux sentiments, qui l'empêchent de s'affirmer. Il n'en est pas ainsi de Bridau et surtout de Vautrin. Derrière toutes les ruses, les finesses, derrière un pseudo-dévouement s'aperçoit dans ses actes l'affirmation absolue d'une individualité. Une telle affirmation ne progresse pas, ne se développe pas dans le temps, bien que ses manifestations soient plus ou moins entravées. Elle est le principe intemporel dont dépend pourtant le développement temporel de l'ambition. Que Vautrin échoue ou réussisse, il s'affirme toujours aussi profondément dans ses actes. Cette puissance nue, sorte de volonté de vivre individualisée de Schopenhauer (41), s'aperçoit nettement dans certains personnages balzacien. Elle explique que la succession d'activités réfléchies soit une succession de moi réfléchis, puis-

(41) La volonté de vivre de Schopenhauer n'a dans beaucoup de ses applications qu'un lointain rapport avec ce que nous appelons volonté, mais elle peut donner une activité volontaire, un aspect particulier, ce que nous montrons.

que dans ces diverses entreprises, la volonté de puissance du sujet s'affirme identique, mais se manifeste dans des actes et des desseins différents. Ainsi, il devient également clair que les fins poursuivies sont toujours accessoires et que le principal est la recherche d'un prestigieux personnage. On comprend aussi dans ces conditions que, chez l'ambitieux, de tout point de vue la volonté paraisse intimement liée à la personnalité. Il existe donc une volonté profonde de vivre dont on peut retrouver des traces plus ou moins nettes dans des actes individuels même non passionnés. L'activité de l'ambitieux en est plus nettement dépendante. Aussi, si cette volonté s'exprime dans une suite d'activités réfléchies, la réflexion adhère à tel point à l'individu que son corps peut en porter les stigmates. L'habitude de la dissimulation avait fait à Catherine de Médicis un masque d'abbesse hautain et macéré, blafard et néanmoins plein de profondeur (42). Son corps porte imprimée cette activité réfléchie, incarnation de sa volonté de vivre. Ainsi, de toutes manières, l'ambitieux apparaît comme une personnalité volontaire. Sa volonté est menée par les prestiges ou guidée par la réflexion. Mais de ses actes ambitieux il n'est à aucun degré spectateur. Par eux le sujet exprime sa volonté de puissance individuelle. Toutefois cet égoïsme absolu est dans certaines natures plus ou moins gêné par des facteurs parasites : la recherche du plaisir et les sentiments généreux chez Lucien. Même, lorsqu'il est plus apparent, quelle que soit son importance, il ne saurait à lui seul constituer l'essence d'une passion nécessairement complexe. Quelquefois la recherche et l'utilisation du personnage ainsi que l'activité réfléchie, tous instruments d'une volonté de vivre, peuvent exister sans un profond égoïsme et suffisent néanmoins à constituer l'ambition. Rastignac en est un bon exemple.

Ambition sans égoïsme essentiel. Le rôle de la réputation.

Eugène de Rastignac n'est pas un égoïste et il est difficile d'apercevoir en lui une farouche volonté de puissance. S'il arrive à Paris plein de grandioses projets, il n'est ni dépourvu de scrupules, ni insensible. A la pension Vauquer, lui seul s'occupe du père Goriot. Il accompagne au tombeau, avec un serviteur de la pension, le pauvre homme que même ses filles abandonnent. Après la mort de ce malheureux père, en voyant dans les mains de Madame Vauquer le médaillon à cercle d'or où le père Goriot serrait les cheveux de ses filles, il s'indigne qu'on

(42) *La confidence des Ruggieri*, p. 277.

veuille retirer au mort son seul bien pour si peu d'or. Le même Vautrin, qui s'emparera de l'âme de Lucien, s'est essayé sur Rastignac sans pouvoir l'entraîner. Et pourtant l'aventure était sans danger. Dans la pension de famille, une jeune fille, Victorine Taillefer regarde Rastignac avec timidité et complaisance. Elle est pauvre, il est vrai, et le père très riche ne s'occupe guère que de son fils. Mais une suppression miraculeuse du fils la rendrait riche et Rastignac sortirait aussi de la misère. Vautrin essaie de persuader le jeune homme. Ce dernier qui vient de goûter au luxe des grands salons n'est pas sans subir quelques tentations dont il triomphe néanmoins. Il rencontre son ami Bianchon au Luxembourg et tout préoccupé lui demande : « As-tu lu Rousseau ? — Oui. — Te souviens-tu de ce passage où il demande à son lecteur ce qu'il ferait au cas où il pourrait s'enrichir en tuant à la Chine par sa seule volonté un vieux mandarin, sans bouger de Paris ? — Oui [répond Bianchon] — Eh ! bien ? — Bah ! J'en suis à mon trente-troisième mandarin. — Ne plaisante pas. Allons s'il t'était prouvé que la chose est possible et qu'il te suffit d'un signe de tête, le ferais-tu ? — Est-il bien vieux, le mandarin ? Mais bah ! jeune ou vieux, paralytique ou bien portant, ma foi... Diantre ! Eh bien ! non. — Tu es un brave garçon, Bianchon » (43). L'ambitieux Rastignac ne veut donc pas transgresser les lois d'une moralité élémentaire, bien que la tentation soit forte. La volonté de puissance n'est pas au premier plan. Bien des sentiments de pitié et de moralité entravent l'égoïsme sacré. Tout de même, après la mort du père Goriot, il fait une profession de foi d'égoïsme et à l'enterrement de son vieux commensal « ensevelit sa dernière larme de jeune homme..., larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur ». Il se croise les bras et en regardant *presque avidement* entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, « où vivait ce beau monde, dans lequel il avait voulu pénétrer », il annonce dans un défi sa volonté de puissance (44). Mais ce n'est qu'une profession de foi. Il acquiert néanmoins assez facilement le côté négatif de l'égoïsme. Les élans du cœur ont disparu, ou plus exactement s'ils persistent, ils se cachent sous un mépris apparent des règles morales communes. Il sera à la fois serviable et cynique et de cette manière étalera un égoïsme de façade. Dans *La peau de chagrin*, Raphaël à court d'argent s'adresse à Rastignac et celui-ci lui porte secours, tout en profitant de la bêtise humaine. Bien des industries bizarres fleuris-

(43) *Le père Goriot*, p. 362.(44) *Ib.*, p. 515.

sent à Paris ; il est possible notamment d'y rencontrer des fabricants de faux mémoires. Raphaël n'a qu'à fournir de tels manuscrits en les attribuant à une tante, royaliste sous la révolution. Rastignac présente Raphaël à un faussaire, qui accepte les mémoires, mais ne veut donner que cinquante écus d'avance : « Prends les cinquante écus et fais les mémoires, [dit le dandy à Raphaël], quand ils seront achevés, tu refuseras de les mettre sous le nom de ta tante ». Ainsi, Rastignac affiche un égoïsme de façade, mais se montre sensible. Le rôle que Rastignac veut jouer, l'entraîne à plaisanter des sentiments les plus respectables. Il se lamente de ne pouvoir déshabituer une alsacienne, bonne à épouser pour sa fortune, d'une admiration pour Kant, Schiller, Jean-Paul (45). Néanmoins cet égoïsme de façade finit par pénétrer profondément la personnalité et libérer une certaine volonté de puissance bien réelle, qui se manifeste avec force par instants. Le comte de Rastignac peut paraître *cassant, sans suite dans les idées, sans constance dans ses projets, mais s'il se présente une affaire sérieuse, il ne s'éparpille pas, étudie le point où il faut charger* et s'engage à fond. *Quand la charge a fait son trou, il abandonne l'activité réfléchie, rentre dans la vie molle et insouciant* (46). Parfois, son égoïsme se montre dans l'exaltation qu'il éprouve à dominer, à faire mouvoir ceux qui ignorent ses desseins, mais en même temps l'arriviste s'attendrit quelque peu sur ceux qu'il domine. Le baron Nucingen veut procéder à une liquidation et a besoin d'un homme qui puisse lui servir chez ses créanciers et soit diplomate de bonnes manières. La tendresse de Rastignac pour Delphine de Nucingen le pousse à se dévouer aux intérêts du baron. Mais le jeune homme fera ainsi sa propre fortune sans le savoir. En guise de remboursements des fonds déposés, Nucingen fait placer chez ses créanciers des actions qui, bien que sur le moment sans valeur, se trouveront par la suite bénéficier d'une hausse vertigineuse. L'égoïste, le dandy, au service du baron, se plaît, dans cette aventure, aux frissons grandioses en face des créanciers. « A l'aspect des cent familles heureuses qui allaient et venaient dans Paris, tranquilles sur leur fortune, les Godefroid de Beaudenord, les d'Aldrigger, les d'Aiglemont, etc..., il prit à Rastignac un frisson comme à un... général qui pour la première fois contemple une armée avant la bataille » (47). On se précipite sur les actions offertes par le messenger de Nucingen, qui se voit octroyer une commission s'il veut bien céder du papier. « Rasti-

(45) *La peau de chagrin*, p. 135 à 137.

(46) *La maison Nucingen*, p. 351.

(47) *Ib.*, p. 408.

gnac a joué pendant dix jours le rôle de Law supplié par les plus jolies duchesses de leur donner des actions, et aujourd'hui le gars peut avoir quarante mille livres de rente, dont l'origine vient des actions dans les mines de plomb argentifère » (48).

Ainsi la réussite de ses ambitions est en partie la suite de ses amours. Nucingen laisse des amants à sa femme, mais les choisit. « Il avait en horreur de Marsay qui n'était pas maniable ». Le comte de Rastignac *lui a plu* et le financier *l'a exploité, sans que le jeune homme s'en doutât*, en lui faisant *endosser tous les caprices de Delphine*, car son amant *la menait au bois*, subissait ses *migraines*, choisissait ses *parures*.

Cependant, bien que son égoïsme ne se manifeste que par instants et jamais sans équivoque, bien que sa réussite soit en partie la suite de ses amours, si le comte n'est pas le pur arriviste qu' imagine le rapide lecteur de Balzac, il constitue un type d'ambitieux assez réussi non pas seulement par une soif de prestiges, qui d'ailleurs n'est pas aussi grande que celle de Lucien, puisqu'elle rencontre des barrières sentimentales et morales, mais parce qu'il sait se constituer un personnage qui lui fournit de puissants signes pour en accroître la vérité et la valeur. La force de Rastignac n'est pas tellement dans ses éclairs de profonde réflexion, mais dans l'utilisation qu'il fait de sa réputation. Il sent d'ailleurs confusément dès le début la difficulté d'acquérir une réputation. Il faut savoir manier les signes sociaux qui entraînent chez les autres les réponses attendues. La plupart d'entre eux n'ont pas de signification déterminée, mais leur utilisation convenable ouvre les portes, mieux que ne le ferait une contrainte physique. L'enfant doit savoir demander pour obtenir et il arrive aussi que des parents obtiennent des enfants plus par la dignité affectueuse que par les coups. Le pouvoir social accompagne l'utilisation convenable des signes, qui entraînent la confiance et la soumission. Certains ambitieux aiment à utiliser ces prestigieux leviers, même si leur réussite ne doit être que momentanée. Tel serait notamment Lucien, qui se laisse aller à une ivresse de puissance. Mais l'ambitieux mieux inspiré sait s'en servir, dans la mesure où il le peut, pour grandir son personnage. Ainsi serait Rastignac. Les débuts du comte à Paris sont sans doute marqués par des erreurs. Il se vante chez Madame de Restaud de connaître le père Goriot, son père, et le mari lui consigne sa porte. Il interpelle la vicomtesse de Beauséant, en l'appelant cousine, et s'attire un impertinent regard. Les signes doivent être maniés avec

(48) *La maison Nucingen*, p. 416.

prudence et dépendent de la situation déjà acquise. Eugène l'apprend à ses dépens, mais l'apprend vite, contrairement à Lucien. Il devient rapidement *un gentleman qui sait le jeu et que la galerie respecte*. Si Nucingen a confié à Rastignac l'affaire par laquelle ce dernier s'enrichit, c'est que le banquier connaît la réputation de son auxiliaire et prévoit son influence sur ses créanciers. Il lui fallait un homme *intelligent doué de bonnes manières, un véritable diplomate*. Or Rastignac est de toutes les intrigues et tient plus ou moins les fils de diverses existences. Ce n'est pas qu'en se mêlant à ces diverses intrigues il poursuive toujours des desseins déterminés, mais il joue admirablement des signes et asseoit ainsi une réputation efficace. Il est mêlé aux intrigues qui entourent le mariage de Godefroid de Beaudenord avec Isaure d'Aldrigger, aux entrevues de Malvina d'Aldrigger avec du Tillet ou Desroches. Il ne joue pas dans ces diverses aventures un rôle très actif, mais quelques mots jetés habilement font penser profondément les intéressés et lui assurent une place dans leur vie. Son habileté lui permet ensuite de se servir du prestige acquis et de le renforcer dans la mission que lui a confiée Nucingen. Il paraît obliger Beaudenord, qui l'avait invité pour le consulter au sujet de la corbeille de son mariage, en lui confiant la fuite de Nucingen et lui conseillant d'écrire une lettre antidatée au banquier pour lui faire acheter des actions Claparon, actions actuellement sans valeur, dont Nucingen se sert en guise de remboursement. Averti par Beaudenord, un autre créancier se précipite vers Rastignac pour obtenir d'autres actions. Rastignac triomphe par sa réputation que son succès, d'ailleurs, assure davantage. D'autre part, démolir une réputation en train de naître, ne peut que grandir le démolisseur, s'il joue à coup sûr et montre ainsi sa clairvoyance. Aussi Rastignac abat-il Lucien de Rubempré à son arrivée à Paris. Lorsque le pauvre Lucien se laisse voir à l'Opéra aux côtés de Madame de Bargeton et de la marquise d'Espard, le comte sera le colporteur de médisances, qui obligeront la marquise à abandonner Lucien. Mais il n'insistera pas, si Rubempré est doublé de Vautrin. Lorsque Lucien revient sur l'eau sauvé par le forçat, Rastignac averti par ce dernier ne se mettra pas en travers de leurs ambitions. « Jeune coq sorti du poulailler de maman Vauquer, vous à qui le cœur a failli pour saisir les millions de papa Taillefer quand le plus fort de l'ouvrage était fait, sachez, pour votre sûreté personnelle, que si vous ne vous comportez pas avec Lucien comme avec un frère que vous aimeriez, vous êtes dans nos mains sans que nous

soyons dans les vôtres » (49). Après cet avertissement de Vautrin, Rastignac saisi de vertige se dirige vers du Châtelet, l'ancien rival de Lucien : « Mon cher comte, [lui] dit-il..., si vous tenez à votre position, traitez Lucien de Rubempré comme un homme que vous trouverez un jour placé beaucoup plus haut que vous ne l'êtes » (50). Il a senti le faux-pas qui peut nuire à sa réputation et il recule aussi devant une volonté de puissance bien plus forte et plus pure que la sienne. L'ambitieux Rastignac, virtuose des signes, ne se soucie pas d'affronter l'amatteur de pouvoir pur dont les volontés réfléchies sont d'une si redoutable efficacité.

Ambitions dépendantes.

Nous avons jusqu'à présent décrit les principales formes de l'ambition caractérisée, mais de même qu'il y a des amours imparfaites que diverses tendances favorisent, il existe des ambitieux dont la passion n'est pas absolument maîtresse et se lie à des passions voisines ou est soumise à des fins précises. L'histoire de Goupil, le clerc de Nemours, illustre les deux cas à la fois. Goupil, disgracié de la nature comprend que l'argent lui est plus nécessaire qu'à tout autre par suite de sa laideur. En même temps il a conscience de la médiocrité des gens, qui l'entourent, et puisqu'il est supérieur, veut faire fortune (51). Il cultive pour cela l'amitié du fils d'un riche maître de poste, Désiré Minoret, car il espère par son intermédiaire pouvoir acheter une des trois charges de la ville, le greffe de la justice de paix, l'étude d'un huissier ou celle de son patron. Comme Goupil flattait toutes les passions de Désiré, qui depuis cinq ans en faisait son compagnon, le maître de poste le traitait cavalièrement sans soupçonner les trésors de mauvais vouloir, qui s'entassaient chez le clerc à chaque blessure nouvelle. Goupil connaît donc la haine qui, comme son ambition, le conduit à l'activité dissimulée et réfléchie, de telle sorte que les deux passions marchent longtemps de pair. Il pourra haïr les protecteurs qu'il cherche, mais en même temps les servir et diriger le venin de sa haine contre des indifférents qu'on lui demande de tourmenter. En donnant ainsi quelque aliment à sa haine, il favorise son ambition. Le père Minoret a ravi une succession, qui devait revenir à Ursule Mirouet ; il cherche alors à se débarrasser de la jeune fille et à lui faire quitter la ville ; il se sert pour cela du diabolique clerc, qui par des lettres et des aubades anonymes

(49) *Splendeurs et misères des courtisanes*, p. 9.

(50) *Ib.*, p. 9.

(51) *Ursule Mirouet*, p. 14.

ravage l'âme et le corps de la pauvre fille. Mais la justice est saisie et Minoret craignant que l'affaire ne tourne mal donne l'ordre à Goupil de laisser tranquille sa victime. Le clerc étonné se voit accorder une récompense si faible qu'il tombe du haut de ses espérances. Sa haine se porte alors sur ses anciens protecteurs, sans que son ambition disparaisse. Ulcéré, il se décide à tout avouer au fiancé d'Ursule, pour se venger. Savinien, qui sait maintenant la cause des malheurs d'Ursule, assène au mystificateur un vigoureux soufflet. « Goupil regardait pour ainsi dire les deux plateaux où pesaient, d'un côté le soufflet de Savinien, de l'autre sa haine contre Minoret. Il resta deux secondes indécis, mais enfin une voix lui cria : tu seras notaire ! » (52). Il compte, en effet, s'appuyer sur l'autre clan. Cet ambitieux ne se sert guère, comme Rastignac, du prestige pour triompher mais bien plutôt de la bassesse. Néanmoins il hésite. L'ambitieux même imparfait a toujours quelque souci de son personnage. S'il accepte les tortueuses humiliations, que l'on peut masquer par la bonne humeur et dont on peut se venger déjà par une domination reconnue, l'humiliation directe le trouve résistant. Les Minoret se moquent de Goupil, mais le craignent et il jouit de se sentir redoutable. Toutefois, l'activité réfléchie triomphe du faible souci de prestige que peut avoir Goupil. Il va pouvoir se venger de Minoret et mener à bien son ambition, qui d'ailleurs est rigoureusement limitée. Goupil veut être notaire ; cela lui suffit. Parvenu à son dessein, il répudiera le vieil homme, toute ambition et toute haine. « Je vous prie de croire [dit-il] que le misérable premier clerc appelé Goupil n'a rien de commun avec maître Jean-Sébastien-Marie Goupil, notaire à Nemours, époux de Mademoiselle Massin. Ces deux êtres ne se connaissent pas » (53). Goupil possède pourtant certains caractères de l'ambitieux : l'affirmation du moi dans une activité réfléchie et le souci du personnage se montrent. Mais la réflexion est en même temps au service de la haine et le personnage convoité, non susceptible de développement, constitue une fin entièrement déterminée. Tout ceci ne peut constituer un réel ambitieux.

D'autres fois, l'ambition est moins limitée. Cependant elle est non seulement favorisée par des tendances, mais est à leur service. Lorsque la vanité dirige la poursuite d'intérêts assez sordides, sans que le passionné possède la puissance de s'affirmer dans des moi réfléchis triomphants, elle cherche à développer un personnage par des desseins toujours nouveaux et des entreprises continuelles. Dans les sombres complots ourdis pour

(52) *Ursule Mirouet*, p. 227.

(53) *Ib.*, p. 263.

s'emparer de la fortune du cousin Pons se rencontrent des figures sinistres : l'avocat sans causes Fraisier, le médecin sans clients Poulain, à côté de la bonne commère Madame Cibot. Tous trois sont plus orgueilleux ou vaniteux qu'ambitieux. Poulain et Fraisier ont un juste sentiment de leur valeur. L'orgueilleux croit être un personnage important et s'il s'aperçoit que son existence n'est pas conforme à ce qu'il pense être, il peut se proposer de réaliser son personnage. Mais s'il n'y parvient pas, son désir s'exaspère et dès que des voies même douteuses peuvent permettre sa réalisation, l'orgueilleux s'y précipite. Il ne s'agit pas de poursuivre un personnage, mais de chercher les intérêts qui assurent une existence en rapport avec ce qu'on croit être. Fraisier, cet *homme plein de capacités, docteur en droit et sans chaussettes* cherche à utiliser son talent et aussi à se réaliser. Il veut une situation qui corresponde à sa valeur. Le moins qu'il puisse désirer, c'est une place de juge de paix. Le juge devant lequel il plaide quelquefois va prendre sa retraite. Fraisier estime que la justice de paix ne sera pas pour lui, comme pour son prédécesseur, *un cheval de curé, mais de bataille*, car il vaut davantage et les intérêts poursuivis doivent être en proportion du personnage qu'il croit être. Cependant rien ne s'ouvre devant lui et il faut que la succession du malheureux Pons soit convoitée par Madame Cibot, qui consulte Fraisier, et que ce dernier instruit de la richesse de Pons et des convoitises de sa puissante famille serve les plus forts pour qu'ils le récompensent du service rendu. Ce n'est qu'à ce moment que le pauvre avocat pourra amorcer une ambition au service de son orgueil. Peu importe si les voies sont malhonnêtes. Le docteur Poulain qui collabore au complot contre Pons, est un même type d'ambitieux. Il est jaloux, car il a une nette conscience de sa valeur : de là vient la passion qui le ronge. Il est orgueilleux de sa position et envieux de ceux qui, occupant la même situation, ont une existence bien plus aisée. Son ambition sert son orgueil. Il se trouve tout aussi bon médecin que Bianchon et est pourtant *maintenu dans une sphère obscure par une main de fer*. Aussi compare-t-il *ses recettes de dix francs dans les jours heureux à celles du médecin illustre, qui vont à cinq ou six cents francs*. L'ambition est surtout stimulée chez lui par les comparaisons et l'appréciation des possibilités de vie dans une classe sociale. Lorsque ses désirs ne trouvent pas d'issue, son orgueil impatient se montre par l'ardeur et l'aigreur du visage. « Mettez [dit Balzac en le décrivant] dans un parchemin jaune les yeux ardents de Tartuffe et l'aigreur d'Alceste » (54). Toute voie sera bonne pour lui permettre d'atteindre ce qu'exige sa

valeur et il s'efforcera de dépouiller le malheureux Pons, en dirigeant convenablement l'évolution de sa maladie.

Madame Cibot, la logeuse de Pons, est ambitieuse partie par vanité, partie par l'obsession qu'exerce sur elle une fortune apparemment aisée à acquérir. Qui n'a rêvé d'être fortuné ? On n'est pas ambitieux pour cela. Mais ce rêve peut devenir obsédant et actif, si la richesse apparaît proche. Alors commence l'ambition. Cependant, avant même de connaître Pons, la Cibot possède une ambition latente. C'est qu'elle est vaniteuse et envieuse. Mais si l'orgueil de Poulain le constitue comme un personnage assez caractérisé, les tendances de la Cibot se manifestent seulement par des petits propos et actes, sans que la logeuse s'imagine pour cela être un important personnage à qui la société doit plus qu'elle ne donne. Madame Cibot préfère être *appréciée à sa valeur* que très bien *payée* et ceci montre déjà son ambition, puisque sa valeur sociale sera bien plus appréciée si elle arrive à s'élever. Elle parle avec convoitise de personnes qui ont des situations semblables à la sienne, et qui lui semblent plus favorisées. « Toutes les fois que les commérages du quartier... apprenaient que telle servante après huit ou dix ans de service était couchée sur un testament pour trois ou quatre cents francs en viager, c'étaient des doléances de loge en loge, qui peuvent donner une idée de la jalousie dont sont dévorées les professions infimes à Paris » (55). Elle caresse alors dans l'imagination une bonne fortune analogue, mais finalement ces rêves n'auront aucune réalisation à moins que la facilité de réaliser un tel but ne finisse par créer une obsession. Pons, rejeté par sa famille, devient un pensionnaire de la Cibot puis tombe dangereusement malade. Ne peut-elle hériter ? La fortune est près d'elle. D'où l'obsession. La tireuse de cartes consultée a répondu favorablement. Alors la portière croit pouvoir s'engager. Elle se contente, d'ailleurs, de désirer passionnément la fortune de Pons et laisse agir Fraisier, qui l'utilisera tout en lui allouant une forte récompense pour servir les intérêts de la famille du moribond. Mais malgré tout, la fortune à portée de sa main, la vision des biens, le testament qui les lui donnera, seront toujours les leitmotiv de ses pensées, alors même que Madame Cibot, en se laissant conduire par Fraisier, a renoncé à la succession pour obtenir seulement des héritiers une indemnité. La représentation concrète du bien meut son action. La résistance de Pons à ses suggestions la met à tel point hors d'elle que Fraisier qui cherche à l'effrayer pour diriger sa con-

duite, réussit parfois difficilement. « Laissez-moi... tranquille avec vos remords !... N'allez-vous pas... me parler de la guillotine ? M. Pons c'est un vieil ostiné ! Vous ne le connaissez pas ! c'est lui qui me fait endêver ! » (56). L'ambition de la Cibot ne s'inquiète pas de plans et suit péniblement celui de l'avocat. La représentation de la mort de Pons, de la fortune qui peut venir facilement ont fini par l'obséder et l'ont conduite à ce drame, où elle sera menée par une intelligence plus fine que la sienne et qui comprend les réelles difficultés de l'entreprise.

Nature de l'ambition. Qu'elle n'est pas une passion exclusive et que l'imagination y joue un faible rôle.

Qu'est-ce donc qu'une ambition ? Nous voyons que la définition initiale, suggérée par l'exemple de Philippe Bridau, doit être complétée. Sans doute, ni l'hypertrophie de tendances, ni l'élan spirituel ne sont capables de définir cette passion. Mais l'amour du personnage, l'exercice du pouvoir occulte (Vautrin s'anime souvent) créent une sorte d'âme à l'ambitieux, c'est-à-dire la faculté d'éprouver dans une lumineuse conscience une tension spirituelle soit inventive, soit simplement animatrice et qui tout en ne pouvant s'isoler des conduites ou de leur organisation, s'en distingue néanmoins puisqu'elle ne se fait sentir que dans le chaos qui tend à prendre forme (tension inventive) ou comme un état qui s'ajoute à la conduite pratique ou intellectuelle, sans se confondre avec elle. Il peut donc exister un élan spirituel un peu notable dans certaines formes d'ambition. D'autre part, si l'hypertrophie de tendances ne définit pas l'ambitieux, certains ambitieux commencent leur carrière par une soumission à des désirs intenses. Toutefois, l'essentiel de la passion que nous voulons définir n'est pas là. L'organisation personnelle des tendances déjà étudiée chez Bridau est plus fondamentale. Mais il est préférable de dire que le sujet ambitieux s'affirme, suivant les cas, plutôt dans le personnage rêvé (Rubempré), ou par l'usage intelligent du prestige acquis en se servant des signes qui font et développent la réputation (Rastignac) ou par une volonté de puissance réfléchie (Vautrin). L'ambition oscille entre les deux pôles du personnage cherché et de l'activité réfléchie instrumentale, l'instrument pouvant devenir presque une fin et la volonté de puissance étant capable de s'incarner sous ces deux formes. Philippe Bridau et Rastignac réalisent les meilleures synthèses de ces pôles, ce qui ne

signifie pas forcément qu'ils constituent les parfaits ambitieux de la galerie balzacienne, car la passion est peu compatible avec les synthèses bien rationnelles. Bridau développe des moi réfléchis successifs à la conquête de son personnage. Sa volonté de puissance s'affirme dans ses desseins successifs, mais encore plus dans le personnage atteint et dans son effort pour le développer. Rastignac se sert de son personnage apparent pour le réaliser plus complètement et en accroître les pouvoirs. Son activité réfléchie porte surtout sur un usage judicieux de sa réputation. C'est une autre manière de concilier les aspects divers de l'ambition.

Au contraire Rubempré est porté vers les prestiges, Vautrin vers le pouvoir obscur du moi réfléchi. C'est surtout en ce dernier que se sent l'affirmation brutale de la volonté de puissance. Les circonstances sont incapables de le faire fléchir, mais aussi de le former. Sa réflexion s'élève à la hauteur de l'activité intellectuelle, qui trouve le lien profond des choses. C'est pourquoi, bien que son ambition ne poursuive que le personnage d'autrui, Carlos Herrera paraît l'ambitieux type. Rubempré beaucoup moins, sans doute parce que le souci des prestiges est très près de la recherche des plaisirs et qu'il n'y a pas d'ambition sans résistance aux tendances et sans organisation réfléchie de leur activité.

C'est un lieu commun des théories ordinaires de la passion que de lui attribuer un caractère exclusif. Pareille affirmation est difficilement soutenable en ce qui concerne l'amour, puisque sous sa meilleure forme il anime tout comportement. De même, quelque importance que puissent prendre des tendances dans l'activité, elles n'empêchent pas le fonctionnement de bien d'autres tendances en une certaine mesure indépendantes, si bien qu'une passion liée à l'hypertrophie de tendance ne peut être exclusive. Mais si l'ambition consiste dans une organisation convenable de l'activité tendancieuse, si une volonté de puissance personnelle s'y fait jour et si la poursuite du personnage que nous voulons être est prépondérante, il semble qu'il n'y ait dans l'activité de l'ambitieux aucune place pour autre chose que sa passion. Ce serait oublier que bien des tendances peuvent s'exercer indépendamment de l'organisation réfléchie, que notre volonté de puissance ne pénètre guère la plupart de nos actes et que notre personnage si réel qu'il puisse être, même lorsqu'il sera atteint, laisse en dehors de lui bien des actes que la mémoire peut nous attribuer et qui prennent place dans notre plus large personnalité, le moi temporel, où moi réfléchi, volonté de puissance et actes plus ou moins indépendants de longues

entreprises trouvent asile avec cet aspect un peu décoloré mais si séduisant du souvenir. L'ambition ne sera donc pas exclusive. Parfois même l'ambition n'occupe qu'une bien petite place dans l'existence et n'est qu'un épisode dans la routine d'un métier. Balzac nous peint ces maigres ambitieux dans sa caricature des employés. La vacance d'un poste de chef de division entraîne un tourbillon de désirs. Deux chefs de bureau sollicitent la place et leurs satellites cherchent à se pousser avec eux. C'est, au fond, une de leurs occupations d'employés. Un bon fonctionnaire, de la même manière qu'il fait son travail, doit se laisser aspirer par une place vacante. Mais s'agit-il vraiment d'ambition ? Parmi les employés, Rabourdin qui est un réel ambitieux, (il cherche à réformer l'administration) est vaincu par un engrenage d'intérêts. Néanmoins si ces médiocres entreprises ne montrent guère d'œuvres personnelles, il y a bien déploiement d'activité réfléchie pour se hausser vers un personnage et cette activité est liée à la plus grande exaltation que puissent éprouver de tels êtres. Tous ces employés sont donc bien, en une certaine mesure des ambitieux, mais d'une passion peu exclusive.

Il existe d'ailleurs, des ambitions encore plus fugaces, inconsistentes, encore moins exclusives et qui pourtant à certains moments ont été terriblement tentatrices. C'est qu'alors la volonté s'efface entièrement et l'imagination prend la première place. La Cibot subit l'obsession d'une idée mais son ambition se poursuit. Magnan n'a qu'une obsession d'un instant, mais si forte qu'elle paraît devoir être efficace. Pierre Magnan est en Allemagne et son hôte lui a conté, ainsi qu'à des camarades, qu'il possédait chez lui un dépôt considérable d'or. Notre héros s'endort et songe invinciblement à la confidence, qui lui a été faite, aux monceaux d'or qui se trouvent près de lui. Il en imagine l'emploi « de mille manières différentes, [fait] des châteaux en Espagne, comme nous en faisons tous avec tant de bonheur [dans] le moment qui précède [le] sommeil ». Des pensées morales s'y mêlent. Il comble les vœux de sa mère, mais éprouve surtout un besoin de bonheur. Il aperçoit une vie de délices. Plus nettement apparaissent les images tentatrices. L'or et les diamants étincellent devant lui. Son cœur bat. La délibération était déjà un crime, et elle se poursuit. Magnan se demande si cet allemand, son hôte, avait vraiment besoin de vivre, supprime par hypothèse son existence. Il va « jusqu'à calculer le degré d'adresse, qu'il avait su acquérir en se servant des instruments de chirurgie, afin de trancher la tête de sa victime de manière à ce qu'elle ne pousse pas un seul cri » (57). Les idées

que favorisent nos tendances se développent aisément et à l'aide de raisonnements de justification ou de réalisation acquièrent de plus en plus une force motrice. Magnan est ainsi poussé à accomplir son acte criminel. L'acte est facile. Si l'idée obsédante possède assez de force, l'ambition sera aisément réalisée. D'ailleurs, l'imagination ne peut entraîner une telle obsession sans images préparatoires, qui montrent la force de tendances obscures. Avant d'éprouver ses rêves criminels, Magnan à table devant ses compagnons avait énoncé naïvement ses ambitions. Ces *trente arpents* que convoite sa mère « valent bien environ soixante mille francs.... Ah ! si je les avais un jour, je vivrais toute ma vie à Lescheville sans ambition ». Son père les a toujours désirés. Aucune pensée criminelle ne l'assaille à ce moment, mais l'ambition se développe qui bientôt apercevra ses faciles conditions de réalisation. Magnan ne tue pas son hôte et celui-ci pourtant est assassiné cette nuit même. Notre rêveur est soupçonné et exécuté. L'obsession avait été si forte que le terrible châtement n'apparaît pas absolument immérité. L'intensité du rêve d'un instant en fait presque une réalité. C'est qu'avant ce rêve fatal, il n'avait qu'un besoin de richesses, sans doute assez profond, mais contre lequel luttaient d'autres tendances, tandis que devant les richesses à sa portée il veut vraiment les moyens de la fin et brise sans regret ses aspirations morales. L'ambition s'impose à certaines tendances, mais en les soumettant à d'autres, ce qui ne constitue qu'une forme bien imparfaite de cette passion.

Dans ces passagères passions nées de la force de l'imagination, ce sont toujours certaines tendances qui poussent à l'acte et elles ne rencontrent aucune résistance. Aussi ne parle-t-on alors d'ambition que parce qu'il y a poursuite d'intérêts, source de prestige. Balzac nous conte que l'un des premiers coiffeurs de l'empire sortait d'une maison, où il venait de coiffer une jolie femme et où il avait la pratique de tous les riches locataires. Parmi ceux-ci était un vieux garçon. Les médecins qui sortent de chez le malade le condamnent. Le coiffeur entend cette confidence et forge tout de suite un plan profitable. Il se fera donner une maison moyennant une rente viagère. Malheureusement le malade condamné eut la vie longue (58) et l'entreprise se révèle mauvaise .

L'imagination peut jouer son rôle dans des desseins de plus longue portée, mais reste au service des tendances. Dès lors l'ambition, si peu exclusive qu'elle est mal formée, peut laisser

(58) *Le cousin Pons*, p. 113 et 114.

souvent la place à d'autres activités telles que la recherche des plaisirs, l'amour. Le jeune d'Esgrignon élevé parmi des antiques provinciaux, qui croient au prestige du nom, s'est aperçu du peu d'influence de ce nom pour le faire parvenir dans le milieu parisien. Il se mêle alors à ceux qui sont arrivés ou qui vivent comme s'ils étaient parvenus à de hautes destinées. L'ambitieux peut y voir un moyen de trouver les occasions de parvenir, mais il se peut aussi qu'il cherche le plaisir des prestiges inconsistants et d'ailleurs son ambition sera plus entravée qu'aidée par ses amours avec la duchesse de Maufrigneuse qu'il rencontre dans ce brillant milieu.

Au fond, une trop grande place laissée à l'imagination diminue la durée et parfois le sérieux de l'ambition ; la passion alors non seulement n'est pas exclusive mais même n'est pas complètement formée. L'imagination développe des obsessions passagères ou se porte vers du pur imaginaire, soit que les prestiges dont on se croit comblé ne puissent être que plaisirs d'un instant, ou que la difficulté de l'entreprise soit cachée par les chatoiements de l'imagination mue par la puissance du désir. Victurnien s'engourdissait dans les délices de Capoue, en croyant poursuivre une ambition, et Balthazar Claës s'imaginait enrichir sa famille. Son imagination donnait une justification à la passion en lui présentant comme dessein légitime une soumission à des tendances, qui devaient ruiner les siens. L'ambitieux peut par les artifices de son imagination masquer aux autres le réel, mais il doit rester lui-même clairvoyant. Elisabeth Baudoyer a un imbécile de mari et elle veut le pousser. *Elle aurait regardé comme un péché mortel de faire un seul geste, qui eût pu révéler à un étranger sa véritable opinion sur son époux. Elle lui témoignait un profond respect, honorant en lui, en même temps, son mari et le père de sa fille.* Elle crée ainsi un personnage réel mais choisi par elle, personnage auquel il n'est pas mauvais qu'elle croie quelque peu, bien qu'avant tout il doive s'imposer à autrui. Cependant en général l'ambitieux a l'esprit clair, une activité réfléchie et une puissance intellectuelle suffisante pour reconstruire l'existence si les liens anciens ont disparu. C'est dire que l'imagination créatrice d'entreprise imaginaire ou de prestiges irréels ne peut occuper le premier plan. La réflexion se trouve surtout dans le progrès de l'action. L'imagination peut anticiper parfois par des desseins réfléchis. Elle nous représente aussi la valeur du personnage vers lequel nous tendons, et ceci implique bien une certaine passivité de l'esprit, si l'on songe à la vanité des prestiges poursuivis mais non pas, si l'on réfléchit à la finesse nécessaire pour reconnaître la réalité

et la permanence du pouvoir humain si vain soit-il, finesse qui ne doit pas abandonner l'ambitieux dans la poursuite et l'utilisation de son personnage. De tels passionnés sont évidemment davantage pénétrés de leur passion que les affolés d'un instant ou les amateurs de prestiges, mais il s'en faut que leur passion soit entièrement exclusive, car bien des sentiments, des perceptions, des idées, des actes mêmes sont en dehors du champ de l'ambition, de telle sorte que cette passion non seulement ne marque pas l'individu de stigmates, mais parfois se laisse difficilement apercevoir.

Il est par contre un passionné, qui peut plus difficilement se cacher et qui bien qu'opposé à l'ambitieux, à certain point de vue s'en rapproche. C'est l'avare, qu'il nous faut maintenant étudier.

§ 2. — L'AVARICE

L'avarice tout comme l'ambition ne peut se rattacher ni à une hypertrophie des tendances, ni à l'élan spirituel. L'exercice tendancieux est encore bien plus sévèrement contrôlé que dans l'autre passion. Quant à l'exaltation d'amour, elle ne se montre guère, si ce n'est devant le symbole de la richesse, et cet amour même n'a qu'une importance accessoire. L'avare est surtout un héros de l'entendement et non un amoureux du brillant métal. Il étend sa réflexion à toutes ses actions. Sa volonté de puissance ne s'incarne pas dans l'activité réfléchie, mais s'en sert toujours à la poursuite du même dessein. L'avare est à la recherche des richesses qui donnent, au fond, le pouvoir social le plus sûr. Mais il ne s'inquiète guère de lui-même ; loin de vouloir se constituer comme un personnage prestigieux, il méprise tout prestige, le pouvoir des signes, et il ne veut triompher que par les moyens les plus sûrs, à sa manière. L'avarice est la seule passion, qui sous sa forme la plus complète, soit presque exclusive. C'est que l'exercice des tendances y est sévèrement contrôlé et doit toujours être au service des plus grandes richesses et du plus grand triomphe, bien que non apparent. C'est aussi que l'avare ne fait aucune concession au conformisme, puisqu'il méprise la vie sociale commune.

Les grands avares.

Le père Grandet, l'avare le plus connu de la galerie balzacienne va nous permettre d'éclaircir ces divers points. Ce qui

chez lui frappe immédiatement, c'est la fermeté de la conduite et du jugement. Il devait l'estime dont il était l'objet à son activité toujours couronnée de succès. « Vieux vigneron, [il savait deviner] avec la précision d'un astronome, quand il fallait fabriquer pour sa récolte mille poinçons ou seulement cinq cents, ne manquait pas une seule spéculation et avait toujours des tonneaux à vendre, [si] le tonneau valait plus cher que la denrée à recueillir, [tandis qu'il] pouvait mettre sa vendange dans ses celliers et attendre le moment de [vendre] son poinçon à 200 francs quand les petits propriétaires [le cédaient] à 5 louis ». En somme, Grandet possède un entendement parfaitement clair dans des opérations sûres, dont il essaie de tirer le maximum de profit. Il sait *se coucher*, *se blottir*, réfléchir longtemps pour atteindre sa proie, puis il ouvre *la gueule de sa bourse* pour recueillir impassiblement le fruit de sa patience réfléchie. Il se fie si peu au premier mouvement, à l'action normale des tendances, qu'il bredouille volontairement pour se donner le temps de réfléchir. « Depuis la Révolution, époque à laquelle il attira les regards, le bonhomme bégayait d'une manière fatigante aussitôt qu'il avait... à soutenir une discussion » (59). Jamais il ne se presse de répondre pour pouvoir échapper au danger du premier mouvement. « Lui parlait-on ? il écoutait froidement, se tenait le menton dans la main droite en appuyant son coude droit sur le revers de sa main gauche, et se formait en toute affaire des opinions desquelles il ne revenait point » (60). Par cette volonté réfléchie, Grandet cherche à affirmer sa puissance à sa manière. Son frère a fait de mauvaises affaires à Paris et s'est suicidé. L'avare croit pouvoir fructueusement revaloriser l'entreprise et ce faisant il joue à coup sûr contre des parisiens, qui se croient forts et qu'il exploite joyeusement, en promettant de les rembourser complètement. « Les créanciers vers le milieu de la cinquième année étaient encore tenus en échec avec le mot *intégralement* de temps en temps lâché par le sublime tonnelier, qui riait dans sa barbe et ne disait jamais, sans laisser échapper un fin sourire et un juron, le mot : — Ces parisiens ! » (61). Ainsi, sur le terrain qu'il a choisi, Grandet triomphe de tous ces ambitieux parés d'incertains prestiges sociaux et dans sa ville de Saumur il ne se prive pas parfois de faire sentir rapidement mais sans équivoque leur dépendance à ceux qu'il veut bien recevoir et qui s'agenouillent devant le veau d'or. L'avare recherche donc le triomphe comme l'ambitieux, mais il veut triompher à

(59) *Eugénie Grandet*, p. 285.(60) *Ib.*, p. 285.(61) *Ib.*, p. 420.

sa manière qu'il estime la plus sûre. La richesse donne la réelle puissance, mais il faut se donner de la peine pour l'acquérir. Aucun sentiment, aucune tendance parasite ne doit gêner l'entreprise. Grandet n'aime pas le risque. Or la meilleure manière de s'enrichir à coup sûr, c'est encore de soumettre sa vie à une stricte discipline, d'agir avec ordre et de refouler les onéreux besoins. L'habileté fera le reste.

Pourtant Grandet n'est pas un pur monomane ; il s'ouvre parfois aux sentiments humains. Le roc a bien quelques fissures. Mais si des sentiments se montrent, ils ne sont jamais capables de déranger l'ordre établi. Le père Grandet fait preuve de quelque bonté, si cela peut en même temps servir ses intérêts. La grande Nanon rudoyée par tous trouve chez l'avare un meilleur accueil. « Ni les verrues..., ni le teint de brique, ni les bras nerveux, ni les haillons de la [pauvre fille] n'épouvantèrent le tonnelier ». Il la *vêtit, la nourrit, la chaussa, lui donna des gages et l'employa sans trop la rudoyer*. Il est vrai qu'il *l'exploite* et lui fait faire un terrible travail. Elle se lève au jour et se couche tard. Mais il est également capable de ne pas lui refuser les satisfactions, qui ne coûtent rien. « Jamais le maître n'avait reproché à la servante ni l'halleberge ou la pêche de vigne, ni les prunes ou les brugnons mangés sous l'arbre. Allons, régale-toi, Nanon, lui disait-il, dans les années où les branches pliaient sous les fruits, que les fermiers étaient obligés de donner aux cochons » (62). Grandet peut d'autres fois s'attendrir en se payant le luxe d'un secret triomphe. Quelquefois le tonnelier regardait Nanon, et « songeant que cette pauvre créature n'avait jamais entendu le moindre mot flatteur, qu'elle ignorait tous les sentiments doux que la femme inspire..., saisi de pitié [il] disait... : cette pauvre Nanon ! »... Et *cette pitié... réveillait mille plaisirs au cœur du tonnelier*. Parfois même de réels sentiments désintéressés troublent pour un instant quelque peu sa sérénité d'avare. Son frère qui est acculé au suicide à la suite de mauvaises affaires, lui a envoyé son fils. L'avare pour s'en débarrasser veut bien lui payer son voyage jusqu'à Nantes. Sa fille Eugénie, qui se méprend sur la générosité de son père, lui crie : « Ah ! mon père, vous êtes bon, vous ». Grandet en est un peu honteux, car sa conscience n'est pas en repos. Au surplus, son avarice n'est pas incompatible avec un certain souci d'honnêteté sociale. Si son neveu se défait de toutes ses riches breloques et en offre une partie à son oncle, le tonnelier est heureux de cette aubaine, qu'il paye au moindre prix, mais dont il veut

s'acquitter néanmoins. Il paiera à son neveu le passage aux Indes. Le souci des convenances ne l'abandonne pas entièrement. Il consent, sur la suggestion de sa femme, à porter le deuil de son frère, mais au moindre prix. Ainsi les tendances sociales et morales sont bien anémiées, mais ne sont pas mortes. Néanmoins, elles doivent toujours d'une manière ou d'une autre se soumettre à la poursuite ordonnée de l'intérêt.

La soumission de toute l'existence à un ordre rigoureux, qui commande impitoyablement l'exercice des tendances, est constante chez l'avare et aucun événement ne saurait autoriser de dérogation. Aussi, malgré quelque trace de sentiment, l'insensibilité devra-t-elle être la règle. Rien ne peut modifier la direction dans la conduite de Grandet. Son neveu Charles à son arrivée lui a remis une lettre de son père. Le jeune homme ignore le malheur qui va fondre sur lui, mais le tonnelier averti par la lettre sait que son frère a dû se suicider et il garde néanmoins une relative impassibilité pendant la soirée. Le lendemain un émissaire des prétendants de l'héritière, Maître Cruchot, voyant en Charles un rival essaie de se renseigner. La lecture du journal lui apprend le désastre du frère de Grandet. Et comme il veut faire lire l'article au tonnelier : « je le savais [lui répond celui-ci] ». Le mot glaça Maître Cruchot qui, malgré son « impassibilité de notaire, se sentit froid dans le dos, en pensant que le Grandet de Paris avait peut-être imploré [en vain] les millions du père Grandet ». Aucun événement ne doit donc pouvoir troubler la discipline, à laquelle s'est soumis l'avare. La jeune Eugénie Grandet, qui devant Charles sent pour la première fois les agitations de l'amour, s'empresse auprès de son malheureux cousin. Du feu dans la chambre humide, du sucre pour le café, des bougies pour éclairer, lui semblent indispensables à ce jeune et beau parent. Mais Grandet supporte difficilement ce désordre et refuse de se livrer à ce qu'il croit être de monstrueuses prodigalités. « Ah çà, depuis que ce mirliflor a mis le pied dans ma maison tout y va de travers, s'écria-t-il. Vous vous donnez des airs d'acheter des dragées, de faire des noces et des festins. Je ne veux pas de ces choses-là ». La vie doit continuer toujours la même, malgré les événements. Ce n'est pas sans raison que dans les discussions sociales le respect de l'ordre est lié à celui de la propriété. Grandet, aussi bien chez lui que chez les autres, ne dérange rien par un constant souci de la propriété. Il se croit obligé de respecter les contrats, mais s'efforce de les tourner. A la mort de sa femme, le tonnelier est obligé de régler la succession et de demander à sa fille une déclaration de renonciation ; comme dédommagement, il lui promet une rente de cent francs

par mois. Mais il oublie cette promesse et Eugénie au bout d'un an la lui rappelle plaisamment. Il ne put s'empêcher de rougir et s'enfuit vivement pour prendre dans sa chambre des bijoux, que son neveu lui avait laissés. « Tiens, petite, dit-il d'un accent plein d'ironie, veux-tu ça pour tes douze cents francs ? — O mon père !... me les donnez-vous ? — Je t'en rendrai autant l'année prochaine, dit-il en les lui jetant dans son tablier. Ainsi en peu de temps tu auras toutes ses breloques, ajouta-t-il en se frottant les mains, heureux de pouvoir spéculer sur le sentiment de sa fille » (63). Respecter les contrats fait partie d'une vie ordonnée, mais parfois il faut pour cela que l'avare détruise sa hiérarchie des valeurs. Ainsi la volonté réfléchie de Grandet est toujours en éveil pour rétablir l'ordre menacé.

Mais en grande partie, l'ordre créé n'a plus besoin de ses soins vigilants et persistera par lui-même. Bien des habitudes de l'avare se transmettent à sa fille, qui pourtant n'éprouve pas sa passion. C'est que les habitudes ne sont pas chez elle la base d'une activité volontaire réfléchie et peuvent être dérangées par bien des sentiments parasites. L'amour qui s'éveille dans l'âme d'Eugénie la rend attentive à l'étroitesse de sa vie ordinaire. Si son père manifeste alors son avarice, la jeune fille lève les yeux au ciel, sans rien dire. *Pour la première fois de sa vie, ses généreux penchants endormis, comprimés, mais subitement éveillés étaient à tout moment froissés.* Plus tard, elle sera capable d'acquérir toutes les habitudes de l'avare, sans en posséder l'âme. Grandet se sent vieillir et veut sauver ses biens en faisant prendre à sa fille les habitudes désirables. En trois ans, « il l'avait si bien accoutumée à toutes ses façons d'avarice, il les avait si véritablement tournées chez elle en habitudes, qu'il lui laissa sans crainte les clefs de la dépense ». *l'institua maîtresse au logis* et jusqu'à la mort de Grandet cinq ans se passent, pendant lesquels les mêmes actes sont toujours accomplis avec la régularité d'une vieille pendule. Prendre des habitudes d'ambition ou d'amour n'a pas grand sens. L'avarice, en se vidant de toute passion, laisse encore un automatisme caractéristique. Eugénie Grandet a les habitudes, mais non l'âme d'un avare. Elle méprise l'or, ce symbole des réussites. Héritière de nombreux millions, elle fait des reliques laissées par son cousin tout son trésor. De ses habitudes mêmes, elle construit un rempart pour ses sentiments. Lorsqu'une amie lui annonce l'abandon de son cousin, elle rougit mais prend le parti d'affecter l'impassible contenance qu'avait su prendre son père et pour masquer

son trouble utilise à merveille le « nous verrons cela.... » du vieux tonnelier. « En ce moment vous avez toute la voix de [feu] votre père », lui dit la ménagère. Eugénie Grandet déçue par son cousin, qui riche a oublié ses anciennes amours, épouse par dépit le président de Bonfons dont la cour assidue ne s'était à aucun moment relâchée. Celui-ci meurt avant elle et « Madame de Bonfons fut veuve à trente-six ans, riche de huit cent mille livres de rente, encore belle... comme une femme de quarante ans ». Malgré sa fortune elle vécut comme Eugénie Grandet, n'alluma « le feu de la chambre qu'aux jours où... son père lui permettait d'allumer le foyer de la salle, et l'éteignit conformément au programme en vigueur dans ses jeunes années ». Ainsi les habitudes d'avarice peuvent persister chez cette sainte fille pour qui l'argent n'est rien. L'avarice n'est donc pas dans de simples habitudes, mais dans la poursuite volontaire et réfléchie des richesses.

Par contre la substitution des moyens à la fin, l'attraction de l'or ne joue pas dans cette passion un rôle aussi considérable qu'on l'a cru parfois. L'avarice de Grandet ne se montre que rarement sous cet aspect, bien qu'il fasse une scène cruelle à sa fille, qui s'est dépouillée de son or pour son cousin. Avant que Charles ne parte pour faire fortune, Eugénie l'a supplié d'accepter l'or que son père lui donne régulièrement pour sa fête, car cet avare ne déteste pas faire des cadeaux, du moment qu'ils sont réguliers et modérés. Ne laisse-t-il pas périodiquement à la vieille Nanon des chaussures, à peu près inutilisables il est vrai ? Et puis l'or qu'il donne à sa fille ne sort pas de la maison. Il aime le revoir de temps en temps, au jour de l'an. Quand après le départ du cousin, un pareil jour, Grandet demande à Eugénie de lui présenter son or, sa fille est obligée d'avouer qu'elle ne l'a plus. « Par la serpette de mon père ! Quand le tonnelier jurait ainsi, les planchers tremblaient » ; et après une explication orageuse, il condamne sa fille au pain sec et à l'eau. Seule l'intervention de Maître Cruchot, qui lui apprend que sa fille sera en droit de lui réclamer un partage des biens après la mort de sa femme, l'amène à des sentiments plus raisonnables. Il est malgré tout fasciné par le métal brillant. Comme il pénètre dans la chambre, où sont réfugiés la mère et la fille, il aperçoit le magnifique nécessaire que Charles a laissé à sa cousine en dépôt. « Du bon or, de l'or ! s'écria-t-il. Beaucoup d'or ! ça pèse deux livres ». Il veut prendre un couteau et faire sauter une plaque d'or. Sa fille prend un autre couteau et menace de se tuer, pour empêcher le tonnelier de s'emparer du dépôt. Mais à ce moment Grandet commence à vieillir et, comme dit Balzac, son sentiment

affectionne plus particulièrement un symbole de sa passion. Cette jouissance procurée par l'or, il l'éprouvera surtout à la fin de sa vie. La mère meurt, le père et la fille vivent ensemble d'une existence régulière et monotone. Grandet s'affaiblit lentement et devient presque impotent. « Eugénie lui étendait des louis sur une table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur ces louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet » (64). *Sa loupe remue pour la dernière fois à la vue du bénitier d'argent*, que porte le prêtre, qui vient l'administrer et « lorsqu'[il] lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil pour lui faire baiser le christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir » (65). L'amour de l'or ne se développe donc pleinement chez Grandet qu'aux approches de la mort et comme conséquence d'un affaiblissement sénile. A ce moment, il a perdu sa puissante volonté réfléchie qui sans se soumettre aux prestiges trouvait le chemin du réel pouvoir. Il ne possède plus cette sûreté dans la parole, les gestes, le clignement des yeux, cette finesse qu'accusait sur son nez sa loupe malicieuse, toutes choses qui trahissaient à la fois la contrainte qu'il s'imposait et la réflexion qu'il mettait au service de ses intérêts. Il ne peut désormais que caresser le brillant symbole des triomphes occultes, que ses tendances soumises et sa volonté réfléchie d'une vie rigoureusement ordonnée ont jadis permis.

Ainsi, l'amour de l'or est loin de caractériser l'avare. Les habitudes d'ordre et de contrainte, suite et base d'une volonté réfléchie à la poursuite de ce qu'il croit le seul instrument du triomphe nous semblent être les dominantes de la passion de Grandet. Au fond, l'avare, tout en vivant misérablement, est à la recherche de triomphes humains, mais avec un profond mépris de l'humanité et de ses vains prestiges. Ce côté de l'avare toutefois est mieux dessiné chez Gobseck que chez Grandet. Toutes les passions humaines, d'après l'usurier Gobseck, viennent parader devant lui. Il se sent le maître de tous ces individus, qui possèdent ou ont possédé quelques parcelles de puissance terrestre et pourtant lui le dominateur est toujours installé dans sa misérable boutique dans un fauteuil avec *une lampe fumeuse, dont le pied avait été vert*. Cela ne l'empêche pas de dominer tous ceux qui jouissent des biens ordinairement convoités. En effet, « le bonheur [de la plupart des hommes] consiste ou en émotions fortes, qui usent la vie, ou en occupa-

(64) *Eugénie Grandet*, p. 457.

(65) *Ib.*, p. 457.

tions réglées, qui en font une mécanique anglaise fonctionnant par temps réguliers... Il existe aussi une curiosité prétendue noble de connaître les secrets de la nature ». Ce serait l'art et la science. Or « toutes les passions humaines [dit Gobseck] agrandies par le jeu de vos intérêts sociaux viennent parader devant moi qui vis dans le calme. Puis, votre curiosité scientifique, espèce de lutte où l'homme a toujours le dessous, je la remplace par la pénétration de tous les ressorts qui font mouvoir l'humanité » (66). Ainsi l'usurier à sa manière possède tous les pouvoirs. Les femmes les plus élégantes elles-mêmes sont à ses pieds et n'ont pas de secret pour lui, lorsqu'il vient réclamer ce qui lui est dû, car elles le savent impitoyable. Il rend ainsi une intime visite à la comtesse de Restaud : « Ses cheveux noirs s'échappaient en grosses boucles d'un joli madras négligemment noué sur sa tête à la manière des créoles. Son lit offrait le tableau d'un désordre produit sans doute par un sommeil agité. Un peintre aurait payé pour rester pendant quelques moments au milieu de cette scène. Sous des draperies voluptueusement attachées, un oreiller enfoncé sur un édredon de soie bleue, et dont les garnitures en dentelles se détachaient vivement sur ce fond d'azur, offrait l'empreinte de formes indécises qui réveillaient l'imagination » (67). Si Gobseck est amateur d'éloquence, il n'a pas besoins de se perdre dans une foule anonyme pour entendre un brillant orateur. Il a entendu vanter *l'éloquence des derniers prédicateurs*, mais il perdrait *son temps en les écoutant*, puisqu'il a à sa disposition des orateurs singulièrement plus habiles et qui jouent pour lui (68).

Cette puissance dont Gobseck s'enorgueillit, il la montre sans crainte, tandis que l'ambitieux la cache, parce qu'il est toujours inquiet pour son pouvoir chancelant. Ainsi le dandy de Trailles, que les femmes entretiennent, se trouve dans l'embaras et veut escompter les bijoux de la comtesse de Restaud. Lorsqu'il vient en quémandeur s'incliner devant l'usurier, Gobseck reste impassible. Il soulève « légèrement, comme pour saluer, la casquette usée, avec laquelle il se couvrait le chef et le peu de crâne jaune, qu'il montra, achevait sa ressemblance avec le marbre » (69). L'usurier non seulement s'inquiète de la sécurité de l'affaire qui lui est proposée, mais veut de la considération. Il n'a, dit-il, d'argent que pour ses *pratiques*. Or de Trailles ne s'est dirigé vers Gobseck qu'après avoir essayé sa chance chez d'autres usuriers et celui-ci ne se soucie pas d'être

(66) *Gobseck*, p. 390.(67) *Ib.*, p. 393.(68) *Ib.*, p. 398.(69) *Ib.*, p. 409.

la risée de ses congénères. Aussi, lorsque l'avare en voyant les bijoux de la comtesse se rend compte de la bonne affaire qu'il va faire, il éprouve l'intense joie de la revanche qu'il peut prendre sur de Trailles et surtout sur ses congénères. C'est avec exaltation qu'il remercie l'avoué Derville de lui avoir amené ce client. « O mon fils [dit-il] en se levant et en tendant les bras..., s'il a de bons gages tu me sauves la vie ! J'en serais mort. Werbrust et Gigonnet [d'autres usuriers] ont cru me faire une farce. Grâce à toi, je vais bien rire ce soir à leurs dépens » (70). Cet avare a donc besoin de triomphe, tout en n'ayant que mépris pour les prestiges et les sentiments ordinairement appréciés. Le seul homme qu'il estime est Derville, dont l'activité volontaire n'est pas enchaînée aux ordinaires passions humaines. Aussi ne veut-il pas le charger de la chaîne sociale de la reconnaissance et il lui prête pour s'établir, à un taux modéré pour un usurier, mais considérable néanmoins.

En somme, Balzac nous représente son Gobseck comme un nouveau stoïque qui s'attribue toutes les royautés à sa manière, mais qui contrairement au stoïque possède une réelle puissance sociale, parce que sa volonté réfléchie a su lui créer une fortune. « Lors du traité par lequel la France [reconnaissait] la République d'Haïti, les connaissances que possédait Gobseck sur... Saint-Domingue... le firent nommer membre de la commission », qui devait déterminer les indemnités à payer pour Haïti. « Le génie de Gobseck lui fit inventer une agence pour escompter les créances des colons et de leurs héritiers... [avec] Werbrust et Gigonnet », qui seuls apportaient une mise de fonds, puisque notre usurier fournissait ses lumières. Ainsi naît sa fortune et il ne songera qu'à l'augmenter pour obtenir le pouvoir que donne la richesse. Sa vie misérable sera la preuve de son mépris des prestiges et en même temps l'instrument de sa plus grande fortune. Tout comme Grandet, c'est surtout à sa mort que sa passion privée de volonté et incapable de triomphe réel se réchauffe à un symbole. « J'ai la carphologie, dit-il... J'ai cru voir ma chambre pleine d'or vivant et je me suis levé pour en prendre ».

Gobseck et Grandet sont du type des grands avares et leur passion est exclusive. Les tendances, les sentiments les plus naturels sont soumis à l'implacable contrôle d'une action réfléchie capable de fournir les richesses, seul instrument de triomphe. Leur mépris de tout prestige humain les place au-dessus de l'humanité et les éloigne d'une influence sociale, qui pourrait les distraire quelque peu de leur passion. Ce n'est pas cependant qu'ils puissent se satisfaire d'une vie dérégulée et désor-

donnée. Or le souci de l'ordre se trouve en accord avec les impératifs moraux. S'il n'éprouve pas un complet mépris des sentiments et des prestiges humains, ni un besoin de dominer exclusivement par la voie matérielle de la richesse, l'avare peut donc faire de l'avarice une passion plus sociale et moins exclusive.

L'avarice moins exclusive.

Le vieil Hochon est un avare qui n'est pas incapable de s'intéresser à d'autres choses que sa fortune. Son avarice se justifie par des considérations morales. Le prodigue gaspille, en effet, d'une manière insensée les produits du travail humain. Hochon « appartenait à ce genre d'hommes qui se baissent au milieu d'une rue, par une conversation animée, [et] ramassent une épingle en disant : — Voilà la journée d'une femme, [puis] piquent l'épingle au parement de leur manche » (71). Notre avare se révolte devant des somptuosités, qui ne paraissent telles qu'à lui-même, à l'occasion d'événements exceptionnels. Le repas servi à Joseph, venu à Issoudun pour arracher la succession de son oncle aux griffes d'étrangers, n'est que médiocre et est pourtant accompagné « d'une œillade [de Hochon à sa femme] facile à traduire : — Voilà les folies que vous me faites faire » (72). Joseph redemande du pain ; le maître de la maison « se lève, cherche... une clef dans le fond... de sa redingote, ouvre une armoire derrière lui, brandit le chateau d'un pain de douze livres, en coupe cérémonieusement une autre rouelle » (73). Néanmoins il est capable de se scandaliser d'un mot de Joseph, qui n'aurait pas choqué un avare comme Grandet. Madame Hochon demande à la bonne des fruits. Celle-ci répond qu'il n'y en a *plus de pourris*, parce que dans la maison Hochon on commence *par les fruits attaqués*. Joseph ne peut s'empêcher de plaisanter : « Bah ! Nous les mangerons tout de même, [dit]-il » (74). « M. Hochon très scandalisé du mot de l'artiste rapporta des pêches de vigne, des poires et des prunes de Sainte-Catherine ». Se scandaliser d'une telle réflexion et y satisfaire, c'est à la fois condamner les désirs indirectement exprimés et vouloir montrer l'absence de mobile intéressé dans les restrictions habituelles. Hochon se montre donc soucieux d'obéir aux

(71) *Un ménage de garçon*, p. 431.

(72) *Ib.*, p. 439.

(73) *Ib.*, p. 440. — En réalité on a souvent remarqué que ce repas d'avare était assez somptueux, preuve du manque d'imagination matérielle de Balzac sur ce point.

(74) *Ib.*, p. 441.

habituelles convenances et son avarice ne se lie pas au choix volontaire d'une vie exceptionnelle. Au fond, cet avare est surtout un homme ordonné et qui pense que l'ordre ne peut se concilier avec la manifestation exubérante des tendances ; même le besoin d'amasser passe chez lui au second plan, si l'ordre se trouve menacé. Un avare comme Grandet eut approuvé la conduite de Baruch et François, les petits-fils de Hochon, qui se sont dissipés à Issoudun avec Max Gilet. Au fond, *ils étaient sobres à la maison, dépensiers avec l'argent de Max*. Mais pour notre avare un tel désordre est intolérable et ce n'est pas seulement son besoin de domination qui est violemment froissé par la désobéissance de ses petits enfants. Une telle avarice est donc peu exclusive, et permet l'exercice à peu près normal de toute tendance sociale.

Mais d'autres fois la passion avaricieuse se laisse moins facilement pénétrer par des tendances parasites et l'ordre passionnel ne cherche pas à se confondre avec un ordre moral. Toutefois l'activité n'est pourtant pas exclusive puisqu'elle est équivoque. L'avare se complique d'un impuissant ambitieux. La Baudraye en fournit un excellent exemple. Son père pendant la révolution a prêté de l'argent à beaucoup de familles nobles. Il ne faut pas au fils beaucoup d'habileté, mais surtout un acharnement d'usurier, pour utiliser de telles créances. Un débiteur bien en cour lui promet la recette de Sancerre. Lorsque cette recette lui fait défaut, il obtient la charge de *référénaire au sceau*, puis de *maître des requêtes* (75). Il se connaît assez pour savoir que les honneurs ne pourront se transformer chez lui en prestiges véritables et par impuissance ne poursuit que des richesses positives. « Vous êtes vif, dit des Lupeaulx [négociant le paiement d'une créance], écoutez ?... il ne peut pas vous payer en argent ; eh bien, en homme d'esprit que vous êtes, payez-vous en faveurs... royales ou ministérielles. — Quoi, mon père aura donné en 1793 cent mille.... » (76).

Le sieur La Baudraye ne veut rechercher que ce qu'il est capable de faire fructifier. En dehors de l'appui que lui apportent les créances paternelles, seule une sordide économie peut lui faire réaliser son rêve. Il put acheter sur les bords de la Loire, à deux lieues au-dessus de Sancerre, la terre d'Auzy dont le magnifique château bâti par Philibert de Lorme est l'objet de la juste admiration des connaisseurs. On ne peut dire cependant que La Baudraye soit un ambitieux, qui prend pour

(75) *La muse du département*, p. 63 et 64.

(76) *Ib.*, p. 63.

moyen l'avarice. Il est avare par incapacité, par impuissance de risquer. Son avarice n'est donc pas un moyen qu'il choisirait pour son ambition, mais plutôt ses ambitions dans leur développement ne peuvent prendre que la forme de l'avarice. Son économie sordide, ses soucis pécuniaires ne se démentent pas. Sans doute, après son mariage, se montre-t-il d'abord assez docile aux fantaisies de sa femme, ce qui empêche Dinah de croire tout de suite à sa basse nature. Pourtant à la première sérieuse demande de capitaux, malgré ses séductions, Dinah essuie un refus sec, avec des explications probablement sincères (77). La Baudraye a peur du risque. « Un vigneron [dit notre avare] n'est jamais sûr que de sa dépense : les façons, les impôts, les tonneaux ; tandis que la recette dépend d'un coup de soleil ou d'une gelée. Les petits propriétaires, comme nous, dont les revenus sont loin d'être fixes, doivent tabler sur leur minimum » (78). On ne peut dire que La Baudraye cherche à triompher à sa manière, mais ses désirs et ses moyens sont à la hauteur de ses capacités. Pourtant parfois l'ambitieux se montre, avec une soif épisodique de prestige. Lorsqu'il acquiert la terre d'Auzv, *ce petit vieux* laisse paraître « un mouvement de joie orgueilleuse qui changea, pour quelques mois, les idées de sa femme ; elle crut à je ne sais quoi de grand chez lui, en lui voyant solliciter l'érection d'un maiorat » (79). Comme La Baudraye manque de grandeur, il retombe vite à sa nature d'avare, tout en jetant quelque regard sur les hauteurs. « M. de La Baudraye, sans force, sans âme et sans esprit, devait paraître un jour avoir un grand caractère en suivant tranquillement un plan de conduite, d'où sa déhilité ne lui permettait pas de sortir » (80). Plus tard, séparé de sa femme, il se montrera seulement soucieux de ses intérêts, mais sa mentalité retombe définitivement dans une avarice sans grandeur.

L'avare jouisseur.

Il y a donc des avares par faiblesse, mais tous les grands avares ne sont pas du type de Grandet ou de Gobseck. Certains d'entre eux ne se contentent pas de triomphes abstraits dans une vie sordide, bien qu'ils se gardent de la recherche de vains prestiges. Ils trouvent dans certaines jouissances matérielles l'incarnation de ce pouvoir réel que poursuit et s'attribue

(77) *La muse du département*, p. 77-78.

(78) *Ib.*, p. 78.

(79) *Ib.*, p. 80.

(80) *Ib.*, p. 80.

l'avare. Rigou aurait pu se proposer les ambitions les plus hautes, mais il s'en garde bien. « Profond comme un moine, silencieux comme un bénédictin en travail d'histoire, rusé comme un prêtre, dissimulé comme tout avare, se tenant dans les limites du droit, toujours en règle, cet homme eût été Tibère à Rome, Richelieu sous Louis XIII, Fouché s'il avait eu l'ambition d'aller à la Convention » (81). Il se contente d'être un voluptueux avare. Les vrais prestiges ne l'attirent pas. Il n'y voit sans doute que vanité. Mais la jouissance matérielle est bien réelle et sera d'autant plus une preuve de triomphe, que des esclaves travaillent à l'édifier. Les « souliers [de l'avare] à fortes semelles étaient garnis de clous à l'extérieur et à l'intérieur d'un chausson tricoté par sa femme le long des soirées d'hiver... Le linge sur lequel il mange est changé tous les jours ». Le travail de sa femme et de sa servante Annette y pourvoit. Il réduit ses proches à l'état *d'ilotes*, qui le considèrent comme une *idole*. L'avare *trône dans une immense bergère* sur sa famille asservie. Mais son royaume s'étend bien au-delà et chacun paye son tribut aux jouissances de l'avare. L'usure lui permet de se procurer des plaisirs au meilleur compte. Rigou notamment avait acquis *une provision de liqueur au dépeçage d'un château de Bourgogne*. Tout le monde travaille donc pour lui. Ainsi Rigou dominera par de sûrs moyens et réellement ; sa domination sera effective et non pas théorique. L'avare ne cherche pas seulement à s'attribuer la royauté ; il veut être roi non pour les prestiges mais pour posséder une réelle domination bien qu'occulte. De ceux qui lui doivent de l'argent et qui ne peuvent le payer, il exige des travaux manuels. « Tout en demandant de petites primes pour des retards de quelques mois, [l'avare] pressurait ses débiteurs en exigeant d'eux [des] corvées, auxquelles ils se prêtaient, croyant ne rien donner parce qu'ils ne sortaient rien de leurs poches ». Par sa méthode faussement compatissante, Rigou détruit l'influence qui pourrait venir de la générosité et du prestige de ses rivaux. Faire manœuvrer par son avarice tous ces êtres humains ignorants de son immense pouvoir est pour lui la preuve indiscutable de sa réelle puissance. Il s'amusait à faire « mouvoir les paysans par le jeu de fils cachés dont le maniement l'amusait comme une partie d'échecs où les pions vivaient, où les cavaliers couraient à cheval, où les fous... babillaient, où les tours féodales brillaient au soleil, où la reine faisait malicieusement échec au roi » (82).

(81) *Les paysans*, p. 254.(82) *Ib.*, p. 254.

Ainsi la jouissance matérielle s'allie à son influence sociale pour donner à son triomphe une concrète saveur. Rigou tout en s'accordant des plaisirs et s'occupant des affaires humaines tourne le dos à l'ambition, puisqu'il se détourne des prestiges et obtient son pouvoir par de solides habitudes et une volonté réfléchie, qui chez lui n'entravent pas complètement certaines tendances naturelles au plaisir, mais leur assigne des voies étroitement définies et même leur confère une utilité, puisqu'elles servent en définitive, lorsqu'elles sont satisfaites, à éprouver sa puissance.

L'avarice et les tendances.

Il semble que parfois l'avarice ne vienne pas d'une contrainte volontaire mais d'une action des tendances, l'influence des dispositions innées étant seulement fortifiée par l'habitude. Il n'est pas seulement question de mener sans déplaisir une vie ratatinée par désenchantement et coutume comme Eugénie Grandet, mais de tendre naturellement à restreindre les puissances normales et de trouver dans cette contrainte un réel plaisir. Certains avares (Grandet et Gobseck) possèdent sans doute de telles tendances favorables à leur manière de vivre, mais la tendance ne suffit pas sans un certain type d'activité volontaire à constituer la passion. Graslin n'est pas avare, bien qu'il en possède les tendances. Ce banquier de Limoges éprouve souvent des poussées d'avarice parfois combattues par certains désirs. Avant son mariage, il se montre d'une économie sordide. « L'auvergnate [à son service] avait ordre de ne jamais dépasser la somme de trois francs pour la totalité de la dépense journalière du ménage ». Momentanément, diverses raisons, peut-être de prestige, et aussi son désir d'épouser Véronique Sauviat, l'entraînent à quelque prodigalité. Il fait, en effet, bâtir *une superbe maison sur le plan d'alignement, dont la façade correspondait à un édifice public, sans l'habiter* pour éviter les nouvelles dépenses nécessaires à l'ameublement. Ce n'est qu'au moment de ses fiançailles avec Véronique qu'il se décide à cette prodigalité nouvelle et comble en même temps sa future femme de riches présents. Mais *la splendeur insolite, qui accompagna son mariage avait contrarié ses habitudes* et ses tendances profondes (83). Trois ans après « Graslin voyant sa femme ne plus se servir de ses chevaux, et trouvant un bon marché, les vendit » (84). Ainsi ce banquier est souvent poussé à un comporte-

(83) *Le curé de village*, p. 32.

(84) *Ib.*, p. 39.

ment d'avare, sans être jamais un passionné. La restriction de ses tendances n'est pas entièrement systématique, ne prend pas place dans un plan d'activité réfléchie.

Or, si certaines tendances avaricieuses peuvent exister, qui parfois favoriseront le développement de la passion, on peut dire que celle-ci ne dépend jamais d'une exagération de tendances, ni de celle que nous venons d'examiner, ni d'une autre quelconque. C'est à tort notamment qu'on voudrait y voir un résultat de la peur de vivre. L'avare vit à sa manière pour s'assurer des triomphes, qui chez certains dépassent tous les prestiges sociaux. Il n'a aucune peur de l'existence. Tout ce que nous avons dit le démontre suffisamment. D'ailleurs Balzac s'est donné la peine de nous peindre la peur de vivre. En rappelant ce portrait, il sera facile de constater que l'effroi de l'existence n'a rien de commun avec ce qu'on appelle ordinairement avarice.

Tout le monde connaît l'histoire de cette peau de chagrin, se rétrécissant lorsqu'un désir est assouvi et marchant vers un néant, qui sera le néant de celui qui la possède. Raphaël, en voyant se rétrécir cette précieuse peau, qui fut pour lui la source de tant de délices, a peur de vivre et arrête anxieusement ses désirs jusqu'à tendre au sommeil. « [Il] demeura pendant quelques jours plongé dans le néant de son sommeil factice. Grâce à la puissance matérielle exercée par l'opium sur notre âme immatérielle, cet homme d'imagination si puissamment active s'abaissa jusqu'à la hauteur de ces animaux paresseux, qui croupissent au sein des forêts, sous la forme d'une dépouille végétale, sans faire un pas pour saisir une proie facile » (85). La peur de vivre aboutit au sommeil, à la rêverie, non à l'action organisée et parfois conquérante de l'avarice. Raphaël ne dort pas toujours, mais se réfugie dans le rêve. « Aux eaux d'Aix..., assis près d'une fenêtre et tournant le dos à l'assemblée, [il] resta..... seul, plongé dans une de ces rêveries machinales durant lesquelles nos pensées naissent, s'enchaînent, s'évanouissent sans revêtir de formes, et passent en nous comme de légers nuages à peine colorés ». Ceux qui vivent réellement comprennent bien peu une telle mentalité et, sauf dans les détails, on arrivera plus facilement à inférer la conduite de l'avare que celle du rêveur, dont les actes paraissent si désordonnés et contraires aux lois ordinaires de l'existence. Raphaël lit dans toutes les âmes qu'il a blessées. « En découvrant.... le profil sardon-

(85) *La peau de chagrin*, p. 286.

que d'un vieillard il se rappela lui avoir gagné de l'argent, sans lui avoir proposé de prendre sa revanche.... Il aperçoit une jolie femme dont les agaceries l'avaient laissé froid ». En se promenant comme un automate ou un rêveur dans le monde, il laisse une impression d'indécision, parce que le spectateur ne peut s'imaginer que la peur de vivre soit à la base de telles actions. Raphaël parfois s'efforce par la rêverie de rejoindre l'instinct de la nature et dans cet essai d'identification ressent un grand bien-être. Il veut *s'associer au mouvement intime de la nature*, trouver le chemin d'une *passive obéissance pour tomber sous la loi conservatrice, qui régit les existences instinctives*. Mais l'homme peut difficilement rester dans cet état de fascination. La conversation de son domestique avec une auvergnate, la commisération dont il est entouré lui rendent des pensées tristes, qu'il ne peut chasser. « Pénétré d'horreur il se [réfugie] sur les plus hautes cimes des montagnes, y [reste] jusqu'au soir sans avoir pu chasser les sinistres pensées, si malheureusement réveillées dans son cœur par le cruel intérêt, dont il était devenu l'objet » (86).

On voit ce qu'est la restriction du désir, qui vient de la peur de vivre, et qu'elle n'a rien de commun avec l'avarice. L'avare, dit Rogues de Fursac, est un insensible. Mais il y a bien des insensibilités. Celle du rêveur, de l'automate, tel Raphaël qui se battant en duel est sûr de la puissance que lui donne son talisman. Toute autre est l'insensibilité de l'avare, dont l'activité ordonnée n'admet pas de sentiments parasites.

En somme, la passion de l'avarice, ainsi que l'ambition, ne dépend pas d'une hypertrophie de tendance, mais surtout d'une organisation de l'activité tendancieuse. La réflexion est maîtresse chez l'avare comme chez l'ambitieux, mais possède chez le premier un objet toujours identique, qui n'a dans les formes pures de la passion, ni de près ni de loin, aucun rapport avec l'acquisition d'un personnage, source de prestige. L'organisation de l'activité tendancieuse, d'autre part, est plus rigoureuse que chez l'ambitieux et n'admet pas de sentiments inutiles ni de transgressions aux limites fixées à l'exercice des tendances. D'où un ordre rigoureux dans l'existence, qui peut se conserver chez les proches de l'avare, sans avarice, comme résultat d'habitudes automatiques incapables de se prolonger en une activité volontaire. L'ambitieux trouvait sa passion favorisée par le souci des prestiges. Un besoin de restreindre la recherche ordinaire des jouissances peut favoriser l'avarice, mais cette ten-

dance naturelle, bien que fortifiée par l'habitude, ne dispense aucunement de l'activité volontaire réfléchie pour faire apparaître la passion. Il y a bien des avarés. Les plus typiques, parce que les plus éloignés de l'ambition, sont sans doute ceux où le passionné recherche des triomphes à sa manière, en affichant un mépris des ambitions humaines et de ses prestiges. L'avare, plus encore que l'ambitieux, ne connaît guère l'amour et l'élan spirituel qui s'y lie. Tout de même l'exaltation de Grandet, lorsque ses entreprises étaient en bonne voie, apparaissait suffisamment pour inquiéter sa femme et sa fille. Et l'or était capable de le faire sortir de son insensibilité. La tension spirituelle dans l'avarice se fixe souvent loin de l'activité, dans le symbole de la passion. Mais, tout compte fait, elle ne joue qu'un rôle insignifiant.

CONCLUSION

Nous avons donc pu trouver une théorie des passions, en étudiant la Comédie humaine. Elle s'éloigne sensiblement des théories traditionnelles, qui d'ailleurs sont assez rares. Ribot remarquait aussi à son époque que la passion avait suscité peu d'études, à tel point que le terme lui-même était tombé en désuétude dans les recherches scientifiques, et cependant l'analyse des états affectifs était à l'honneur. Il semble qu'il en fut ainsi dans la suite, sans doute parce qu'il est plus facile d'étudier, par exemple, les émotions objectivement, en les détachant de l'ensemble de la vie de la personne qui les éprouve, que la passion qui nécessairement touche profondément l'existence. Les observations utiles dans ce dernier cas devraient avoir une telle étendue qu'il serait difficile d'y distinguer l'essentiel et l'accessoire. Le romancier visionnaire cependant nous donne de tels tableaux d'ensemble. Aussi nous paraît-il fournir admirablement la documentation indispensable à l'étude des passions. Nous ne prétendons pas naturellement, malgré ses difficultés, que l'observation réelle de son côté ne puisse utilement servir dans ce domaine. Mais il nous paraît bien difficile de construire une théorie sur ce sujet au moyen de pures idées *a priori* et de ne pas essayer une justification par un appel au concret. Il ne faut pas, pour examiner la nature de la passion, se croire obligé de la définir d'abord en général, car de cette manière le problème de sa nature fondamentale est résolu dès le début sans discussion. Il semble bien pourtant que Ribot procède de cette manière. L'homme, d'après Ribot, serait un faisceau de besoins, de tendances et d'aversion liés à sa vie organique et consciente (1). Si dans un être aucun d'eux n'est prépondérant, cet être appartient au type amorphe. Mais chez la plupart des êtres, une ou plusieurs tendances prévalent et impriment à l'individu une marque affective. Toutefois, si cette prépondérance se trouve à peine dessinée, il n'y aurait pas de passion. Ce qui la

(1) Ribot : *Essai sur les passions*, p. 11.

constituerait, en effet, ce serait l'importance exceptionnelle et la stabilité d'une tendance. Dès lors le problème est résolu, la nature de la passion est connue et aucun exemple n'a été nécessaire pour arriver à ce résultat. Ribot nous indique de plus, que cette hypertrophie de tendance liée à la passion entraîne une idée fixe, ce qui le conduit à rapprocher le fou et le passionné, et pourtant toute passion peut, semble-t-il, se concilier la plupart du temps avec une vie entièrement normale. D'autre part, si la passion est une exagération de tendances, il suffira de connaître les diverses tendances humaines, de les classer et de savoir à laquelle d'entre elles il faut rattacher telle ou telle passion. C'est ainsi que procède Ribot. Il nous demande d'admettre sans grande justification concrète, que les tendances peuvent se diviser de la manière suivante (2) : a) certaines ont pour objet la conservation individuelle ; b) d'autres sont propres à la conservation de l'espèce ; c) d'autres enfin, contribuent à l'affirmation de la volonté de puissance. Puis Ribot rattache diverses passions à de telles origines. Sans doute l'auteur reconnaît que l'instinct sexuel n'est pas tout dans l'amour, mais il y adjoint seulement, avec Spencer, des sentiments attractifs divers : la sympathie, l'admiration, l'amour-propre de se voir choisi et préféré. Doit-on dire cependant qu'un amour, en dehors de la sympathie, de l'admiration réciproque, que des amants peuvent éprouver l'un pour l'autre, n'est qu'un simple désir sexuel ? Et n'est-il pas difficile d'expliquer l'amour par l'exagération d'une tendance, qui en l'occurrence serait l'instinct sexuel, tout en reconnaissant que l'attrait de la passion vient d'ailleurs, puisqu'on invoque l'aide de facteurs multiples, qui font éclore d'agréables sentiments ? Que devient la concentration tendancieuse ? Lorsqu'il s'agit d'amours empêchées, Ribot maintient davantage l'idée de tendances exclusives, mais avec des explications bien contestables. En effet, dans les amours qui s'accompagneraient du mépris d'un des amants, l'instinct de conservation de l'espèce maintiendrait l'amour et celui de conservation individuelle entraînerait le mépris. Il semble bien pourtant que le mépris dans l'amour vienne très souvent de ce que l'amant se trouve délaissé pour un être qu'il juge indigne ou de ce qu'il apprend que celle qu'il aime n'est qu'une courtisane. Dans tous les cas, on ne voit guère qu'il puisse craindre, même instinctivement,

(2) *Essai sur les passions*, p. 58. — Ribot, il est vrai, distingue un quatrième groupe de tendances comprenant des besoins plus rares et d'où sortent les passions esthétique, scientifique, religieuse. Mais ces tendances sont de même nature que les autres et leur examen n'ajouterait rien à la comparaison que nous tentons entre les idées de Ribot et les conclusions que nous tirons de l'examen de la Comédie humaine.

pour sa conservation individuelle. D'ailleurs, le mépris est-il jamais lié à aucune crainte, puisqu'il implique une supériorité ? Des analyses aussi contestables, chez un remarquable psychologue comme Ribot, ne peuvent s'expliquer que par la nécessité, où elles sont de s'accorder avec une théorie des passions primitivement fixée. Il faut trouver des tendances à la base de l'amour. Or, comme nous venons de le voir, même une discussion rapide ou un appel aux exemples les plus courants, ne semble guère appuyer une telle théorie de l'amour.

Ribot nous présente sur l'avarice et l'ambition, sans beaucoup plus d'analyse, des idées très intéressantes. Il les rattache à une tendance qui, en effet, est bien capable de prendre une forme passionnée : le besoin d'expansion individuelle. Il n'est pas possible cependant, d'identifier un tel besoin et une véritable volonté de puissance. Un simple désir exaspéré entraverait, en effet, l'organisation des tendances, indispensable à l'ambitieux, que personne ne peut confondre avec un simple mégalo-mane. L'ambition est-elle vraiment un désir violent et continu de s'élever au-dessus des autres ? Encore une fois, un désir très violent nuit plutôt à l'activité réfléchie indispensable à l'ambitieux et ce dernier n'est pas nécessairement jaloux, ni obsédé de dépasser les autres. Il songe simplement à étendre ses pouvoirs dans des prestiges humains. Mais il sait aussi reconnaître des égaux, et même parfois s'incliner devant de réelles supériorités. Rastignac, par exemple, ne se bat pas contre Vautrin et admire Nucingen. L'ambitieux n'est pas un monomane qui poussé par un maladif besoin d'expansion individuelle, franchit tout obstacle qui se présente. D'autre part, rattacher, comme le fait Ribot, l'avarice à un besoin d'expansion (3) semble impossible et pourtant il est bien vrai que certains avares veulent un triomphe à leur manière, mais ils n'ont aucun désir d'étendre le champ de leur activité. Ils ont, au contraire, un besoin accentué par l'habitude d'inhiber la tendance expansive. La distinction de la volonté et du désir est donc encore plus nécessaire pour l'avarice que pour l'ambition, si l'on veut rattacher cette passion à la recherche de la puissance. De plus, la thèse que la passion est hypertrophie d'une tendance peut être réfutée plus directement. Comment le besoin d'expansion, en s'exagérant, peut-il prendre la forme de deux passions aussi différentes que l'ambition et l'avarice ? En tout état de cause, il faut que des facteurs étrangers à la tendance originelle contribuent à l'explication et ces facteurs ne peuvent être secondaires, puisqu'ils sont la raison de l'opposition constatée. Sans doute, il se peut que les compo-

(3) *Essai sur les passions*, p. 83.

santes de la passion ne se retrouvent pas toutes, ni au même degré, dans les différentes formes de l'avarice, et ceci explique que sous certains de ses aspects cette dernière passion soit proche de l'ambition. Mais il faut voir là un nouvel argument pour admettre que le caractère complexe de telles passions est fondamental et renoncer à la thèse de l'hypertrophie de tendances.

Au surplus, que sont ces tendances au moyen desquelles on veut expliquer la passion ? On connaît l'opinion de Ribot sur ce sujet. La tendance est un mouvement vers une fin ou un arrêt de mouvement. Cette thèse est expressément indiquée dans son ouvrage sur les passions : « la tendance est la possibilité, qui devient une réalité, d'agir dans un sens et vers un but déterminé » (4). Cette possibilité n'est rien de mystérieux ; elle n'est qu'ébauche de mouvement significative de ses prolongements et notamment de son terme. Mais il semble que les exemples physiques sont plus aptes à illustrer cette définition que les faits psychiques. Une balle convenablement orientée au début de son mouvement a une tendance à atteindre un point précis. La tendance résulte de lois dynamiques et par suite la loi d'activité est rigoureuse. La neige tombée à terre a tendance, tout en fondant, à s'agglomérer aux poussières et à former une boue épaisse. La fin est déjà moins précise, mais suffisamment caractéristique néanmoins. D'autre part, il se peut qu'une tendance physique ne s'active pas, bien que son terme, au cas où elle s'activerait, soit parfaitement défini. La thermodynamique prévoit que le mélange ou la combinaison de certains corps dans des conditions déterminées doit entraîner une certaine réaction chimique. Mais ces prévisions sont parfois démenties. Toutefois, les réactions, déclarées impossibles par la même méthode, ne se produisent pas. Cette fois la vexion physique peut être réellement une simple possibilité, mais le but en est parfaitement déterminé. La tendance physique peut donc être définie comme une possibilité ou même une nécessité d'atteindre un but dans certaines conditions. C'est bien l'image que Ribot se fait des tendances psychiques, qui d'après lui sont des possibilités d'atteindre un but précis, mais deviendront vraiment des nécessités, lorsque leurs conditions d'action seront mieux connues. Toutefois, cette réduction de toutes les vections aux tendances physiques semble bien difficile à soutenir. Déjà en embryologie le terme vers lequel tend l'activité est beaucoup moins déterminé. Sans doute la tendance d'un œuf à former une gastrula, par exemple, dans une même espèce, s'exerce à peu près toujours de

(4) *Essai sur les passions*, p. 55.

la même manière et aboutit à un être suffisamment caractéristique. Par contre, l'être final que la gastrula tend à former est assez indéterminé et son développement présente bien des déviations par rapport à celui de l'être type que l'on considérera comme normal. Il semble donc y avoir chez l'être vivant une certaine spontanéité d'adaptation des tendances aux conditions imposées à leur exercice. Mais les tendances psychiques présentent cette propriété à un plus haut degré et ne possèdent pas vraiment de but ni fixe, ni contraignant ; leurs manières d'agir sont singulièrement plus vagues. Ces tendances ne sont, comme nous l'avons dit, que des possibilités de comportement analogue dans des circonstances analogues. Il est évident que les besoins psychiques, même assez étroits, n'ont aucune fin définie. Une tendance aussi élémentaire que la soif, dans son exercice psychique, a des aboutissements très divers. L'alcool peut la satisfaire comme l'eau ; les résultats ne sont pas précisément semblables. L'absence de terme défini est encore plus évidente dans les comportements complexes. Cela n'empêche pas évidemment que nous ne poursuivions des fins dans notre exercice tendancieux, mais le même besoin nous portera souvent vers des fins largement différentes et même le but poursuivi peut changer au cours de l'action.

Peut-être l'analogie des comportements, auxquels conduit la tendance, est-elle un peu plus précise que les fins poursuivies et la psychologie moderne a bien raison de s'occuper des structures de l'activité, mais l'analogie structurale devient plus vague, lorsqu'il s'agit de tendances complexes. Ces simples considérations suffisent à montrer que même l'hypertrophie de tendances ne fait pas de l'homme un obsédé tendant vers une idée fixe, c'est-à-dire vers une fin déterminée. Une vue exacte sur la nature des tendances nous oblige à considérer que toute l'activité de l'homme ne s'explique pas par elles. En effet, si les tendances ne sont que des possibilités d'un comportement analogue dans certaines circonstances semblables, elles comportent une large part d'indétermination et ce que fait précisément un individu à un moment donné ne peut s'expliquer par elles seules. Sans doute, même dans leurs actions complexes, certains hommes agissent dans des circonstances semblables d'une manière assez étroitement analogue. Chez de tels automates toutefois, l'indétermination, malgré tout, n'est jamais complètement absente. Ce qui fait la réalité de la tendance, c'est l'existence de cadres permanents dans nos actions. Mais cette structure n'est qu'une forme, capable après tout de changer, et que d'autres facteurs doivent préciser, pour qu'une activité réelle se pro-

duise. C'est ici qu'apparaît la tension spirituelle, dont nous avons si souvent parlé. Elle n'est pas séparée des tendances, puisqu'elle est leur complément indispensable. Plus celles-ci sont complexes et d'application générale, plus la tension spirituelle prend de place ; ainsi pour les aspirations à la science de Balthazar Claës. Dans une conduite complexe, la tension fait intervenir des tendances élémentaires diverses, les combine, les transforme à la longue. Cependant, lorsque la tendance complexe est dominante, comme chez Balthazar, toujours la même structure très générale s'impose aux efforts inventifs. En tout cas, les conduites les plus élémentaires, sauf peut-être les réflexes tout à fait inférieurs, ne s'appliquent pas sans faire appel à la collaboration d'autres comportements dirigés par la tension inventive, si minime soit-elle, qui permet l'application de la tendance directrice dans divers cas individuels. Cependant la tension inventive doit être intense pour apparaître dans la conscience et animer vraiment la conduite. Alors se développe dans l'homme une pure sensibilité à la vie, qui s'étend dans les efforts inventifs, pour triompher des résistances. Cette âme, cette exaltation sensible dans une vie sans cesse renaissante, nous pouvons la trouver, sans qu'une tension inventive se lie à l'hypertrophie d'une tendance complexe. A des actes tout charnels et de niveau physiologique, à la simple présence d'un être peut correspondre la conscience sensible d'un élan vital porté à son plus haut degré. L'amour nous l'apprend. Cette fois, en dehors de l'exercice des tendances psychiques et de leur complément nécessaire, s'épanouit une violente sensibilité spirituelle, exaltation de la vie. Mais cet élan ne tarde pas à s'étendre, bien qu'il ne soit pas capable de s'éloigner définitivement des sources privilégiées de sa naissance, pour animer une existence entière. L'exaltation spirituelle garde une direction indéterminée, puisqu'elle s'applique virtuellement à tout comportement, et cependant possède la saveur de l'individuel, lorsqu'elle se pose çà et là. La tension inventive, d'ailleurs, se montre aussi sans direction définie, lorsqu'elle s'efforce de combiner ou de transformer les tendances. Mais le chaos provisoire qu'exige l'exercice d'une tendance complexe lié à l'effort inventif s'achève en résultats précis et, si l'inventeur ne dépose dans ses conclusions qu'une partie de sa tension inventive, il n'en reste pas moins que son élan spirituel se dirige toujours vers des comportements déterminés, tandis que l'élan d'amour anime d'une manière plus générale l'existence et, sans se réduire à des efforts spirituels vers un résultat, rend plus facile la lutte contre des difficultés qu'on n'aurait peut-être autrement pas eu le courage d'affronter.

De la discussion précédente, il ressort incontestablement que des facteurs spirituels doivent apporter un complément indispensable à l'exercice tendancieux, car les tendances ne déterminent que les lignes générales de l'action. Par contre, il paraît plus difficile de préciser le rapport de la tension inventive aux divers comportements et l'observation de la plupart des conduites ne permet guère d'établir avec certitude l'existence d'un élan spirituel, qui anime l'existence tout en étant inutile à l'exercice d'une conduite particulière. Les thèses que nous présentons sur ce point ne peuvent être justifiées que par l'examen des passions, où l'élan spirituel et son rapport avec les tendances est plus particulièrement apparent. Ribot, comme nous l'avons dit, court trop vite aux principes. Quelques observations lui suffisent à décider de l'essence des tendances, et la psychologie des sentiments et des passions devra se soumettre à ces prémisses déterminées une fois pour toutes. Même si un examen rapide d'une conduite quelconque ne démentait pas sa théorie des tendances, dans un terrain aussi touffu que celui de la psychologie, Ribot eut dû se garder de définitions aussi rigides et aurait été bien inspiré plutôt, de déterminer les principes après une longue étude des conséquences. L'examen des passions n'a pas besoin de se soumettre à une définition antérieure des tendances. Elle peut permettre au contraire de préciser leur nature et nous apprendre, en une certaine mesure, quels sont les facteurs spirituels qui s'y joignent : tension inventive et élan animateur.

Il est, en effet, impossible de faire de l'amour une simple dépendance de l'instinct sexuel (1) ou d'un besoin de conservation de l'espèce. Les amours de Madame de Mortsau ne sont pénétrées que d'un lointain désir et pourtant présentent la forme la plus haute de cette passion. Schopenhauer prétendait que l'homme se laisse duper, dans l'amour, par le génie de l'espèce. Je crains bien que l'espèce surtout soit trompée. Elle serait mieux servie, avec moins de détours. Personne ne peut douter évidemment du rôle important de l'instinct sexuel dans la passion de l'amour. Ce serait néanmoins se leurrer lourdement que de ne voir en cette passion qu'un instinct sexuel dirigé par la sympathie, l'entente intellectuelle. L'amour de Madame de Mortsau est bien traversé par de tels sentiments, mais il est né dès le premier baiser et la présence de l'aimé, son nom prononcé l'assurent davantage que la sympathie venant d'une enfance semblable ou de l'aide que Félix lui apporte pour supporter ses tourments. Camille Maupin est toute pénétrée des grandeurs de l'esprit et aime le simple mais beau Calyste. Où sont sympa-

(1) Ce serait pourtant la seule manière de présenter l'amour comme l'hyper-trophie d'une tendance. V. p. 196.

thie et entente ? Sans doute des tendances sont parfois la source de l'amour. L'orgueil a fait de la duchesse de Langeais une véritable amoureuse. Mais il faut pour cela que cet orgueil toujours vivant soit humilié et qu'elle idolâtre enfin son maître. Cette femme dépend d'un homme à tel point qu'elle ne peut plus vivre sans lui d'une vie terrestre. Voilà l'amour. L'instinct sexuel est d'ailleurs dans l'ombre. Peu importe le chemin tendancieux, une autre vie est née, différente de celle que commandait autrefois cette tendance. Si des aspirations diverses collaborent à la naissance de l'amour, comme chez Lucien de Rubempré, une exaltation cependant pénètre la personnalité entière et anime un peu tout comportement. Mais Lucien, au fond, n'a pas le véritable amour ; ses désirs peuvent se satisfaire dans la compagnie d'une femme entièrement dévouée. L'élan spirituel dans un tel contexte garde une grande indétermination et fait penser à l'amour, bien que les mêmes désirs pourraient se retrouver dans une vie ambitieuse. Les tendances sont bien cette fois le chemin, par lequel son instinct sexuel doit passer pour se satisfaire. Toutefois, cet instinct n'est pas pour grand'chose dans la constitution de la passion, entièrement due au besoin de sympathie et à d'autres désirs. La passion de l'amour sous sa forme pure n'a besoin, d'ailleurs, d'aucun chemin tendancieux. Si les désirs sexuels y occupent une place importante, c'est qu'ils symbolisent l'entière dépendance d'un être par rapport à un autre, l'impossibilité de vivre sans l'intercession de l'aimé. Dans une telle dépendance, la sensibilité à la vie devient plus étroite et l'élan spirituel se développe. Les amours de Louise de Chaulieu nous montrent qu'un tel élan, pour s'assurer, se développer, doit trouver un champ d'application. La vie surabondante ne pourra subsister sans s'employer. Ainsi Madame de Mortsauf aurait pu sauver le mouvement spirituel, qui devrait naître des plaisirs et animer sa sublime existence. Mais elle se refuse justement à la sensualité, de peur de s'y perdre. L'équilibre de l'amour est bien difficile à trouver, car les directions charnelles et spirituelles ne peuvent se soumettre l'une l'autre. L'élan spirituel de l'amour se sépare d'ordinaire de l'intelligence critique et la différence se montre tragiquement dans leur impossible alliance chez Camille Maupin. La pensée fixée dépendant de cadres conceptuels assez précis ne peut s'accorder à la spontanéité mystique de l'amour. Par contre, là où se montre la tension inventive désorganisatrice et génératrice d'un ordre nouveau, même intellectuel, elle peut par son intensité exceptionnelle animer l'existence à la manière de l'élan d'amour (ainsi dans la passion de Balthazar). L'amour pur reste le domaine privilégié de la sensibilité à la vie qui se

développe avec l'étroite dépendance de deux êtres, symbolisée par le plaisir suprême dans l'union physique. L'amour est donc essentiellement élan spirituel animateur. Mais la simplicité de son essence n'empêche pas de découvrir, même dans le pur amour, différentes variétés. Parfois la lutte des plaisirs sensuels et de l'animation spirituelle est au premier plan et, d'autres fois, c'est celle de l'intelligence et de la vie, qui constitue le nœud du drame. De plus, l'élan peut rester à sa naissance, inquiet de lui-même, et ne jamais parcourir sa carrière ou au contraire s'épanouir dans des artifices toujours changeants, pures inventions de l'amour que les concepts ne peuvent décrire, parce qu'ils ont la mobilité de l'élan de vie (ainsi Béatrix). Sans doute, ce n'est pas seulement dans l'amour que la sensibilité à la vie est indépendante d'un comportement déterminé. Ouvrons les *Nourritures terrestres* de Gide ; le plaisir des croisées, de la grange, l'exaltation de la vie sans perception ni conduite précises ne sont pas sans trouver des échos chez tous. Mais ce ne sont là qu'élans fugaces et superficiels. Il y manque le sérieux, qu'imprime la dépendance d'un être par rapport à un autre et qui fait de l'élan un principe de vie profondément personnel, par lequel s'animent les comportements réels de l'existence. La même réflexion, à plus forte raison, peut valoir pour l'émotion. Cette sensibilité à la vie, qui nous vient des secousses émotionnelles n'est que sensibilité brute et ne dégage même pas d'élan fugitif, à moins que l'émotion, au lieu de désorganiser, n'organise et ne soit l'avènement ou le développement de l'amour.

Par contre, sans appartenir à la passion de l'amour, l'exaltation spirituelle peut être passionnée lorsque, tout en étant liée à l'exercice d'un comportement déterminé, elle devient un centre dans l'existence. Evidemment, il n'y a pas d'être, fût-il presque un parfait automate, dont le comportement ne soit parfois quelque peu animé. Le fonctionnement de diverses tendances est capable de lui communiquer quelque élan, sans qu'aucune soit nettement prépondérante à cet égard. L'âme de tels individus est peu apparente et infiniment divisée. Certains, par contre, ne peuvent s'animer en dehors de certains comportements, qui tiennent ainsi une place importante dans leur existence. Ces tendances privilégiées sont assez complexes pour permettre des efforts inventifs, et l'élan spirituel se dégage de l'intensité de ces efforts. L'exaltation spirituelle des passions ne peut se lier à l'hypertrophie d'une seule tendance que si celle-ci est complexe. Il est facile de comprendre cette propriété même *a priori*, car sans cela le passionné verrait son activité détruite. Il se peut aussi, il est vrai, que les tendances hypertrophiées soient sim-

ples, mais secondaires. Dès lors, leur simplicité ne les empêche pas de s'insérer dans diverses fins. Elles correspondent seulement à des manières de les réaliser. Lorsqu'elles sont fortes et peu nombreuses, elles peuvent sans élan spirituel notable, dans leur intense exercice, tracer un caractère passionné. Ainsi font les désirs de Marche-à-Terre à la férocité, à la cupidité. La distinction entre tendances primaires et secondaires est absolument essentielle, puisque la transformation du primaire en secondaire peut jouer un rôle important dans l'explication de certaines passions, comme celle du collectionneur. Cependant leur frontière est indécise, puisqu'il est parfois possible de prendre une tendance secondaire comme primaire ce qui ne donne plus, à proprement parler, une passion mais une manie et amène un certain rétrécissement de l'activité, par exemple chez M. de Mortsau. Ainsi la vie du comte de Mortsau a ceci d'anormal que son besoin de tourmenter devient une fin au lieu de constituer la manière dont les fins se réalisent. Le comte paraît dans ces conditions avoir une idée fixe, mais l'obsession venant d'un but qui occupe exclusivement l'activité ne peut prendre une forme passionnée que si cette idée n'entrave pas le développement d'efforts complexes, bien que par la polarisation de la tension inventive de tels efforts ne puissent se rapporter aux préoccupations multiples de l'existence. Par contre, il nous semble qu'une idée fixe assez pauvre ne peut en se développant créer une vraie passion. L'ivrogne, qui ne songe plus qu'à boire et oublie sa famille, son métier, est-il un passionné ? Il peut regretter son état, tout en le subissant, ou n'avoir aucune conscience de la direction de son activité. Il s'agit plutôt d'un être détruit que d'un passionné. En général, l'hypertrophie de tendances ne produit pas chez le passionné une diminution, mais une augmentation d'activité et cette activité ne se trouve pas polarisée lorsque les tendances hypertrophiées sont secondaires.

Enfin, il semble qu'il faille, pour compléter l'étude des passions, préciser d'une autre manière encore le rôle des tendances. Ce sont des possibilités d'agir d'une manière analogue dans des circonstances semblables, disions-nous. Mais cette possibilité se réalisera, s'il n'y a pas trop de résistance ; autrement dit, l'on tend effectivement à réaliser un comportement. Sans doute, les tendances n'ont pas toujours cette propriété, ni au même degré. Mais il faut qu'elles l'aient de temps en temps et au moins à un faible degré. Si je considère ma tendance à la marche, elle s'exerce souvent pour réaliser certaines fins, mais il est assez rare que je tende à la réaliser et cette aspiration n'est pas absolument contraignante. Ma tendance à la lecture est à la fois plus

forte et plus fréquente. Quoiqu'il en soit, la tendance n'existe guère, sans que l'on sente parfois un besoin qui y correspond et son hypertrophie ne peut que signifier l'exagération de ce besoin. Cela posé, il importe de montrer que même en dehors de l'amour, certaines passions ne dépendent guère de l'exagération de nos désirs.

Ribot remarquait justement l'existence d'une part de volonté dans l'ambition et surtout dans l'avarice. Mais parfois, il considère aussi la passion comme un effondrement de la volonté et décrit la lutte entre ces deux entités (5). C'est sans doute aux moralistes que l'on doit cette opposition et nous voulons bien admettre qu'il y a parfois quelque crainte dans le développement d'une passion. Un amour naissant sera timide, parce que l'on craint une dispersion d'efforts et que les soins exclusifs nécessaires à une autre entreprise pourraient en être atteints. De son côté, un ambitieux s'effarouchera peut-être d'une volonté trop proche de lui-même, et préférerait un développement plus libre de ses habitudes. Mais que cherchera-t-il à inhiber ? Non pas tellement son activité réfléchie au service de sa volonté de puissance, mais sa soif de prestiges. Chez la plupart, d'ailleurs, aucune lutte n'existe et l'activité volontaire prend immédiatement la forme ambitieuse, favorisée sans doute par quelques tendances, sans en dépendre entièrement. L'importance que la volonté joue dans certaines passions montre la distance qui les sépare de la folie. Mais il est étrange que l'activité volontaire réfléchie puisse aboutir à des résultats opposés. Or, l'avarice et l'ambition sont ses conséquences. Si la volonté suit des voies si diverses, on doit évidemment en accuser les tendances. Les uns sont sensibles aux prestiges avec le goût du risque et de l'aventure. Les autres sont prudents à l'extrême et désireux de restreindre pour entasser. Mais, surtout pour l'avare, l'exercice des tendances est contrôlé et dirigé par l'activité volontaire et l'ambitieux développe aussi une activité réfléchie quoique moins uniforme et moins minutieusement contrôlée. D'autre part, l'ambitieux, plus que l'avare, cherchera par la volonté à affirmer sa puissance, mais certains avares sont avides de triomphe. La volonté sera toutefois plus développée en général chez l'avare que chez l'ambitieux, à tel point que l'avare peut se laisser aller à des jouissances réglées, sûr qu'il est de ne pas se laisser entraîner. Malgré son caractère volontaire, la conduite de l'avare paraît un peu anormale et exclusive. C'est que les prestiges sociaux, les plaisirs apparaissent à tous désirables, tandis

(5) Ribot : *Essai sur les passions*, p. 42.

que l'avare s'en éloigne. L'exclusivité de cette passion dépend bien en partie du sévère contrôle des tendances auquel se soumet l'avare, mais vient surtout de ce qu'il cherche des triomphes par des voies peu usitées, en méprisant les ressources communes. Il est ainsi isolé et n'a pas les tentations diverses, qui se retrouvent dans la commune vie en société. Inversement l'ambition apparaît assez naturelle à l'homme et au lieu de restreindre son champ d'activité, l'ambitieux l'étend, puisque de nouveaux prestiges sont toujours poursuivis. Avarice et ambition nous apprennent encore que les passions sont nécessairement complexes. Sauf l'amour pur, où l'élan spirituel dominant les comportements paraît un être simple, inanalysable, constitutif de la passion, il serait possible de montrer dans toute passion une composition dont de sensibles variations peuvent déterminer la passion contraire. Ainsi l'ambition et l'avarice se rejoignent parfois. C'est qu'il ne s'agit pas de deux entités ou de deux simples tendances hypertrophiées dont on ne comprendrait pas les aboutissements contraires, difficulté qui obscurcissait la théorie de Ribot.

La discussion précédente montre qu'il nous est impossible, malgré l'intérêt de son effort, de suivre même dans ses grandes lignes la thèse de Ribot. Par contre, il semble que nous puissions rapprocher les idées que nous avons dégagées, en lisant la Comédie humaine, des théories du XVII^e siècle. La confusion souvent signalée que font les penseurs de cette époque entre émotion et passion ne nous oblige pas à penser qu'ils réduisaient toujours la seconde à la première et que par suite sous le nom de passion, l'émotion soit toujours étudiée. Les éloquentes condamnations que Malebranche prononce contre les passions ont trait à des états affectifs qui pénètrent profondément et longtemps l'âme individuelle et non pas à des secousses d'un moment, par suite aux passions au sens actuel du mot. Or, la théorie psychologique de cet auteur se rapproche de la nôtre, parce qu'elle sépare le spirituel du corporel et qu'elle voit dans la passion un mélange des deux. Mais Malebranche entend cela en un sens assez particulier. Il existerait dans l'homme une inclination générale vers le bien (6) et les aspirations particulières ne seraient que des applications de cette inclination spirituelle, à tel point que l'individu ne peut se fixer sur rien définitivement, parce que, par ses origines, ses désirs sont infinis. Mais l'homme n'est pas pur esprit. Le corps, en intervenant, transforme l'inclination en passion. Imaginons qu'un homme pense à quelque affront, car la

(6) Malebranche : *Recherche de la vérité*, livre IV.

pensée suffit, sans que l'imagination et la sensibilité interviennent. Le résultat sera d'abord une augmentation du mouvement de la volonté vers le bien dont l'ennemi réel ou imaginaire veut empêcher la possession. L'individu qui pense ainsi à une insulte ne hait d'abord son ennemi que parce qu'il aime le bien. Un tel sentiment existerait en lui, même s'il était pur esprit. Mais le corps en intervenant va créer une agitation émotionnelle, les esprits animaux s'agitent et traduisent à leur manière la réaction à l'offense. De ces mouvements organiques résulte alors une aversion sensible d'où sort un sentiment de profonde douceur qui accompagne toute passion, lorsqu'elle peut s'exercer. Évidemment cette théorie de Malebranche ne nous semble guère acceptable. Nous ne voyons pas que les premières étapes de la passion puissent être purement spirituelles. Il paraît possible de juger froidement d'un affront, mais quel en sera le critère ? Probablement les coutumes sociales qui justifient l'apparence raisonnable de certaines réactions. En réalité, pour un chrétien, un affront ne doit pas compter et n'entravera pas l'élan charitable. Mais la plupart du temps lorsque en face d'une offense nous réagissons d'une manière réfléchie, la réaction est tendancieuse et cette tendance dépend de diverses habitudes et non d'une conception désincarnée du bien. Malebranche ne nous paraît pas bien concevoir le rôle du corps dans la passion. A certains égards, il peut être considéré comme un ancêtre de James. Ce mouvement des esprits animaux entraînant des sentiments se retrouve sous une autre forme dans la théorie périphérique de l'émotion. En réalité, le corps n'intervient guère dans la passion par ses agitations désordonnées, mais surtout par ses comportements tendancieux. De même, il semble bien que Malebranche rattache à tort la douceur, qui se retrouve dans toute passion et qui nous paraît bien réelle, aux mouvements du corps ; d'ailleurs il fait, en même temps qu'il énonce cette merveilleuse observation, des réflexions qui permettent d'entrevoir une autre interprétation. Voyons d'abord de quelle manière il décrit cette douceur dans toute passion : « La septième étape est un certain sentiment de joie, ou de douceur intérieure, qui arrête l'âme dans sa passion et qui lui témoigne qu'elle est dans l'état, où il est à propos qu'elle soit par rapport à l'objet qu'elle considère. Cette douceur intérieure accompagne généralement toutes les passions, celles qui naissent à la vue d'un mal aussi bien que celles qui naissent à la vue d'un bien, la tristesse comme la joie » (7). Ainsi, dans quelque passion que ce soit, on aime ce que l'on fait. Ne serait-ce pas l'amour qu'il y a dans toute pas-

(7) Malebranche : *Recherche de la vérité*, livre V, ch. III.

sion, l'élan spirituel, non pas absolument dominant comme dans la passion de l'amour mais existant au moins à certains instants que décrirait ici Malebranche ? Et cependant il en fait un résultat de l'agitation corporelle, mais il ajoute néanmoins : « C'est cette douceur qu'il faut vaincre par la douceur de la grâce et par la joie de la foi et de la raison » (8). N'est-ce donc pas que ces sentiments sont éminemment semblables et que la douceur des passions est simplement plus intense et ne s'agit-il pas dans un cas comme dans l'autre de la naissance d'une exaltation momentanée de la vie ?

Sur d'autres points, d'ailleurs, les idées de Malebranche, sont plus explicitement d'accord avec nos développements antérieurs. Il n'y a qu'un amour (9) en Dieu qui est l'amour de lui-même et Dieu ne peut rien aimer qu'en s'aimant. Aussi n'imprime-t-il en nous qu'un amour qui est celui du bien en général, et nous ne pouvons rien aimer, qui ne soit ou qui ne paraisse un bien. Mais quel est ce bien, qui paraît être une fin ? Sous sa forme la plus haute ce n'est rien d'autre que l'amour de Dieu pour lui-même et il peut inspirer les plus hautes formes de l'amour humain dans l'idéal de la charité, comme nous l'avons dit à propos de Madame de la Chanterie. Mais de tels sommets sont rares et dans des passions plus humaines, l'élan spirituel prend une forme exaltée. Malebranche le reconnaît, au fond, lorsqu'il montre l'agitation spirituelle dans les aspirations infinies de l'âme, qui peut se poser sur des biens divers (10). Notre âme, dit-il, est toujours inquiète, portée à chercher ce qu'elle ne peut jamais trouver, ce qu'elle espère trouver. Et lorsque l'amour se propose quelque fin c'est toujours de l'universel amour enchaîné de diverses manières qu'il s'agit. Bien que ce ne soit aucunement l'intention de Malebranche, une telle description me paraît surtout cadrer avec l'exaltation spirituelle de l'amour proprement dit toujours en quête de résistances à surmonter. Dans d'autres passions, la recherche de certains biens, apparaît au contraire assez permanente. Balthazar poursuivait toujours sa même chimère. Mais l'inquiétude de l'infini se montre dans une tension inventive aux multiples aspects et, bien que liée à des tendances parfois précises, sous diverses formes, l'élan spirituel traduit toujours le même infini d'amour.

Toutefois, ces rapprochements ne doivent pas nous masquer les grosses différences, qui séparent notre thèse, issue de l'œuvre de Balzac, des théories de Malebranche. Si l'élan d'amour,

(8) Malebranche : *Recherche de la vérité*, Livre V, ch. III.

(9) Malebranche : *Recherche de la vérité*, Livre IV, ch. I, « Les inclinations ».

(10) *Ib.*, Livre IV, ch. II.

notamment sous forme émotionnelle, paraît opposer la recherche d'un ordre spirituel au désordre organique, ce qui correspond à l'inclination vers le bien de Malebranche, il reste que le spirituel que nous apercevons dans les passions consiste surtout dans le résidu que l'on obtient lorsqu'on élimine du psychique l'intelligence conceptuelle et la conduite tendancieuse pratique et que, tout en étant distinct des comportements, il ne peut avoir d'existence séparée. Nous attachons aussi, contrairement à Malebranche, une grande importance aux facteurs corporels, qui peuvent agir de manières très diverses. La composition et l'exagération des tendances contribuent à l'explication de certaines passions. La volonté liée à bien des automatismes joue, d'après nous, un grand rôle dans l'avarice et l'ambition. Notre souci d'interpréter des exemples divers nous éloigne aussi bien des thèses exclusivement spiritualistes que des thèses matérialistes et nous oblige à doser exactement les trois facteurs, spirituel, tendancieux et volontaire pour reconstruire des passions, qui généralement ne mettent leurs serviteurs ni au niveau des fous, ni à celui de mystiques inquiets bien qu'il y ait dans beaucoup d'entre elles une aspiration caractéristique vers l'infini.

Vu,

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :*

J. VENDRYÈS.

*Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris :*

ROUSSY.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
--------------------	---

CHAPITRE I

De l'amour

§ 1. — <i>Les différents aspects du pur amour</i>	20
Composition et opposition de la chair et de l'esprit dans l'amour	20
Amour religieux	30
Amour et pensée	35
Autres variétés de pur amour	39
Conclusion sur la nature du pur amour	47
§ 2. — <i>Les différentes alliances de l'amour</i>	52
Elan spirituel et tendances	52
Collaboration de tendances dans la formation de l'amour	53
Amour et désir de domination	56
Amour et jeu	62
Amour et ambition	65
Les amours inférieures	69
§ 3. — <i>Rôle de l'émotion et de l'imagination dans l'amour</i>	74
L'émotion dans l'amour	74
L'imagination dans l'amour	83
§ 4. — <i>L'amour en dehors de la passion de l'amour</i>	90
L'amour qui n'anime pas l'existence	90
L'amour dans les existences banales	93
L'amour dans certaines passions différentes de la passion de l'amour. La haine	96

CHAPITRE II

Les passions avec hypertrophie de tendances

L'exagération d'une tendance complexe dominante	110
La passion liée au développement de diverses tendances	118
Les pseudo-hypertrophies de tendances	131
La passion comme hypertrophie de l'effort	137

CHAPITRE III

Les passions volontaires

§ 1. — <i>L'Ambition</i>	141
<i>Le moi réfléchi</i> et la création de <i>moi</i> successifs	142
L'ambitieux soumis aux prestiges	147
Nécessité d'une volonté réfléchie pour compléter le désir des prestiges chez l'ambitieux et le rendre efficace	155
Volonté et personnalité chez l'ambitieux	159
Ambition sans égoïsme essentiel. Le rôle de la réputation	163
Ambitions dépendantes	168
Nature de l'ambition. Qu'elle n'est pas une passion exclusive et que l'imagination y joue un faible rôle	172
§ 2. — <i>L'Avarice</i>	177
Les grands avares	177
L'avarice moins exclusive	186
L'avare jouisseur	188
L'avarice et les tendances	190
CONCLUSION	195

